

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
Légendes de la**

Jean Portail

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN PORTAIL

CONTES ET LÉGENDES **DE LA MARCHE** **ET DU LIMOUSIN**



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

**CONTES ET LÉGENDES
DE LA MARCHE
ET DU LIMOUSIN**

*Par
Jean Portail*

*Illustrations : Yvon Le Gall
Éditeur : Nathan
Année de parution : 1976*

La Narratrice qui n'a pas dit son nom



Un soir d'automne, dans les environs de Limoges (peut-être à Saint-Yrieix ?), une jeune femme, qui n'était pas de la contrée, regardait, avec indifférence, le paysage que nuançait une buée, mauve comme si l'haleine des bruyères eût été visible.

La jeune femme restait fermée à tant de grâces.

Ce ciel, qui allait s'abaissant jusqu'à toucher l'horizon, réveillait sa nostalgie des hauts ciels portés par la hardie muraille des Alpes.

La « douceur limousine » ne l'avait point encore émue. Ce soir-là pourtant, elle devait lui être révélée.

Depuis, elle a toujours pensé que son initiation avait été décidée par une démarche des Fées de son pays auprès des génies du lieu. Vous serez sans doute de son avis, après avoir lu ce qui suit. Il y eut du mystère là-dedans, des choses qu'on n'expliquera jamais par le raisonnement.

Écoutez plutôt :

La promeneuse vit, tout à coup, à l'orée d'un bois, des elfes qui dansaient.

Oui ! des elfes ! Elle avait trop vécu parmi les Esprits de la nature pour ne pas savoir immédiatement à qui elle avait affaire.

Elle n'eut d'autre idée que joindre les elfes qui dansaient. Petite fille, elle avait, souvent, dans sa Savoie natale, partagé leurs jeux. Elle courut donc vers la ronde diaphane, heureuse comme on l'est quand, loin de chez soi, l'on retrouve des amis. Elle courut... Et figurez-vous que plus elle avançait, plus les elfes reculaient tout en lui faisant signe

de les suivre !

Elle ne les accusa pas de vouloir « la moquer », comme on dit en Limousin.

Qu'ils soient elfes, sylphes, dryades, hamadryades, salamandres, sirènes, ondines, gnomes, lutins, fées..., les Esprits de la nature peuvent taquiner les sceptiques niant l'existence de ce peuple charmant qui vaut bien le nôtre... Et leur rancune est à craindre pour qui saccage les arbres et les prairies... empoisonne l'eau des lacs... souille rivières et ruisseaux...

Quant aux hommes qui, pour des fins industrielles, ont osé asservir les torrents, ils se sont mis dans un bien mauvais cas...

Au contraire, fils ou fille de l'Air, du Feu, de la Terre et de l'Eau témoignent d'une fidélité touchante à l'égard de qui croit en eux et les aime.

La jeune femme dont je vous parle n'avait jamais eu que d'excellents rapports avec eux tous. Pourquoi donc ces elfes limousins s'enfuyaient-ils dès qu'elle allait les toucher ? Pourquoi l'appelaient-ils dès qu'elle s'arrêtait ?

Elle ne saurait vous dire combien de temps dura la vaine poursuite qui l'amena jusqu'au cœur d'une châtaigneraie. Là, les elfes s'étaient évaporés, dilués, dissous... Elle commençait à se demander si elle n'avait pas été, malgré tout, victime d'une plaisanterie... voire de son imagination ? Peut-être avait-elle pris pour une bande d'elfes dansant une écharpe de brume ? Vous savez ce que c'est : la pénombre joue quelquefois de pareils tours. Mais voilà qu'une falote lumière apparut sur sa droite. Alors la promeneuse égarée comprit. Les elfes l'avaient conduite vers cette lumière qui ne pouvait provenir que d'une demeure habitée et ils voulaient certainement qu'elle s'y rendît. Elle n'hésita pas à leur obéir.

Les yeux fixés sur ce reflet rougeoyant dont elle se trouvait moins loin qu'elle ne l'eût cru, elle atteignit les abords d'une masure campagnarde, rabougrie, et comme écrasée sous son toit de chaume. Elle entra.

Dans l'unique pièce, où se consumait le « chaleil⁽¹⁾ » dont la clarté transparaissait au-dehors, une paysanne, près de l'âtre sans feu, tournait son rouet. Elle leva la tête vers la nouvelle venue qui fut frappée de la pureté de ce fin visage d'aïeule coiffé du barbichet, la ravissante coiffe limousine.

— Je vous attendais, dit la vieille.

— Vous m'attendiez ? balbutia l'autre, bien que en cette époque déjà, elle ne s'étonnât pas facilement.

— Oui... J'ai beaucoup à vous dire... Mais il me semble que vous avez froid... Tout à l'heure, j'ai trouvé, sur mon seuil, un bol de punch... Il vous était destiné, je présume, car je ne bois jamais

d'alcool... Je vais le faire chauffer.

Elle posait, au centre d'une table rugueuse, un bol de cuivre, et, chose singulière, il lui suffit de souffler dessus pour qu'il s'embrasât mieux qu'à l'aide d'une allumette.

Munie d'une louche (avait-on apporté la louche avec le bol ?), elle agita doucement les flammes odorantes.

Le chaleil s'était éteint. Il n'y avait plus qu'un foyer lumineux : celui du punch éclairant la centenaire figure émaciée, secrète, parfaite, sertie de blanc linon brodé. La figure se rejeta dans l'ombre.

Un instant, on ne vit que la main blanche de l'étrange hôtesse emplissant une tasse qu'elle tendit à sa visiteuse qui depuis ne but semblable nectar.

Une fois la dernière langue de feu affaissée, totale fut, pour quelques secondes, l'obscurité. Mais la lune y jeta ses filets, captant l'étonnant visage, si vieux et si beau, les mains sur le rouet, la houppe de chanvre, un pan de mur, un coin de meuble rustique...

Celle qui « depuis longtemps attendait » l'étrangère commença de parler. Elle parla du Limousin, d'abord, qui, vous le savez, se compose des départements de la Haute-Vienne et de la Corrèze... Ensuite, elle passa au département de la Creuse... Vous savez aussi que ces trois départements, Haute-Vienne, Corrèze, Creuse, se trouvaient englobés dans le territoire de la Marche qui, d'ailleurs, débordait sur l'Indre, la Vienne et la Charente.

Mais ce ne fut pas de ces délimitations que la mystérieuse hôtesse entretenait son auditrice attentive. Toutes deux savaient que, même à l'intérieur d'un pays, les divisions administratives peuvent, par le caprice des hommes, se déplacer, comme, par le fait horrible des armes, se déplacent des frontières.

Ce que ne changent ni le temps ni les guerres ni les opportunités du moment, c'est l'âme d'une contrée. Et cette âme se révèle dans les légendes que se transmettent les générations.

Accompagnant ses paroles du léger grincement de son rouet, l'antique narratrice ouvrit, pour sa visiteuse, le recueil des *Contes et Légendes de la Marche et du Limousin*.

Quand elle se tut, c'était l'aube. La visiteuse alors, avec surprise, nota que le contour des meubles, l'angle des murs, les traits de son hôtesse, ressortant précédemment, sous la lune, s'effaçaient à l'effet du jour.

Elle se retrouva, sans savoir comment, à l'orée du bois, où, la veille, l'avaient appelée les elfes.

L'horizon, maintenant, flamboyait.

La jeune femme voulut retourner sur ses pas. Pendant des heures, dédaigneuse de la fatigue et de la faim, elle fouilla le bois mais ne retrouva pas la chaumière de la nuit. Elle recommença, le lendemain,

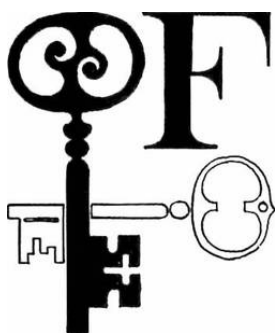
et les jours suivants. Des gens du pays secondèrent ses recherches. Ils le firent par pure complaisance, car ils étaient bien certains de n'avoir jamais vu ni la maison ni la fière centenaire qu'elle leur décrivait. Tous pensaient qu'elle avait rêvé cette aventure.

Après des semaines d'inutiles battues, la jeune femme dut laisser tout espoir de se retrouver jamais au seuil de la demeure que semblait avoir résorbée le premier rayon du jour.

Pourtant, elle ne pouvait admettre qu'elle eût rêvé. Car elle se rappelait les beaux contes entendus cette nuit-là et qu'elle va tenter de vous rapporter...



Les clés du paradis



FIGUREZ-VOUS que les clés du Paradis, lâchées une fois par saint Pierre, ont atterri quelque part du côté du Limousin et qu'elles y sont toujours !

Oh ! C'est toute une histoire ! Elle commença avec Pimpin de la Couze, un drôle des environs d'Ussel, un peu coquin et plein de malice. On vous racontera encore de ses tours si vous questionnez les bonnes gens de là-bas dont les grands-parents vécurent à son époque.

Pimpin aimait beaucoup pêcher. Il avait de la patience et l'on dit que les poissons eux-mêmes, avertis de ses ruses, étaient si craintifs lorsqu'ils voyaient son reflet dans l'eau, qu'ils en perdaient leurs moyens et se faisaient prendre comme pommes sous l'arbre.

Un jour qu'il se livrait à son plaisir favori, sur les bords de la Couze, il fut interpellé par deux étrangers au pays. L'un était de taille peu commune, avec un beau visage régulier encadré de longs cheveux bouclés. L'autre était beaucoup moins beau. Il était aussi moins grand mais d'allure noble et de physionomie avenante. Ce fut lui qui s'adressa à notre ami :

— Brave homme...

À ce seul titre, Pimpin s'esclaffa.

— Ce n'est pas toujours ainsi qu'on m'appelle ! déclara-t-il.

— Eh ! Qui peut se flatter d'être un franc filou ? reprit son interlocuteur.

Il ajouta, après un profond soupir :

— Qui peut se flatter qu'il n'agira jamais en franc filou, ou... qui pis est... en lâche ?

Il prononça ces derniers mots d'un accent déchirant, les yeux tournés vers son compagnon, d'humbles yeux qui demandaient miséricorde et Pimpin, expert en la matière, pensa qu'il devait avoir un vieux méfait sur la conscience.

Le bel homme roux regarda son ami avec bonté puis il prit la parole :

— Veux-tu, mon fils, nous passer de l'autre côté de la rivière.

— Et faire fuir tous les poissons ? bougonna Pimpin désignant, d'un coup de menton, sa ligne qui frétillait. Aujourd'hui, j'ai besoin d'avoir mon panier plein, à cause de la *frairie*(2)... Les cabaretiers se disputeront ma pêche... J'ai promis à ma femme qu'elle s'achèterait un châte... Et m'est avis qu'il sera beau, son châte. Voyez-moi cette friture ! Un vrai miracle !

En effet, il venait de retirer coup sur coup plusieurs superbes pièces...

Le bel homme roux insista :

— Nous aussi, mon ami, nous nous livrons à la pêche quoique la nôtre soit assez différente de la tienne. Nous sommes pêcheurs d'âmes.

— Je connais point ce poisson-là ! répondit Pimpin hochant la tête. Sûr que vous n'en trouverez pas beaucoup par ici ! Mais c'est votre affaire. La mienne ne me permet pas de plus longs discours.

Et pour indiquer son intention d'en rester là, il s'éloigna des gêneurs. Seulement, ils ne se tinrent pas pour battus :

— Nous sommes pauvres, sinon nous aurions trouvé facilement une barque. Hélas ! Nous ne pouvons compter que sur la charité.

Pimpin hésitait.

Peut-être celui qui l'avait appelé « brave homme » tout à l'heure ne s'était-il pas trompé tellement sur son compte ?

— Ça va ! finit-il par dire. Entre misérables, il est d'usage de s'aider car s'il fallait, pour ça, compter sur les riches, m'est avis...

L'expression de son visage à ce *m'est avis*, qui semblait occuper une place d'honneur dans son vocabulaire, fut assez éloquente pour qu'il se dispensât de plus long commentaire.

Il avait retiré sa ligne qu'il déposa sur l'herbe non sans un évident regret et, se rapprochant des deux hommes :

— Quel sera le premier ? Vous ! dit-il au moins grand, votre compagnon doit peser davantage. Il ne faut pas que j'épuise tout de suite mes forces. Montez sur mes épaules. Tenez-moi ferme autour du cou. Ainsi chargé, il s'avança dans l'eau. Il allait avec précaution. Le courant était fort. Bientôt il baigna jusqu'à la taille.

— N'ayez crainte ! lança-t-il à son passager.

Consciencieusement, il accomplissait la tâche qu'il avait acceptée. Il y avait du mérite... Les poissons, qui s'étaient peu à peu risqués à lui courir entre les jambes pour le narguer, redoublèrent d'audace au

point de sautiller tout autour de lui. Il allait, escorté de leurs bonds rapides, moqueurs. Parfois même, truites ou tanches, carpes ou minces goujons décrivaient de savantes paraboles, une véritable apothéose argentée.

Il atteignit la rive opposée et, rancunier quoiqu'il en eût, ne voulut rien entendre des remerciements de celui pour lequel il avait tant sacrifié. À la nage, afin de gagner du temps, il rejoignit le bel homme roux. Un peu brusquement, cette fois, il le chargea. Il fut bien surpris.

— Tiens ! Je vous aurais cru plus lourd !

Son étonnement augmenta au fur et à mesure de la traversée. Son fardeau s'allégeait... s'allégeait...

— Si je ne sentais pas vos mains à mon cou, je croirais vous avoir perdu en route...

Un autre motif de stupéfaction lui vint. Les poissons n'avaient plus l'air de se moquer, mais le suivaient à la trace comme un troupeau docile.

Arrivé à la berge, loin d'éprouver de la fatigue, il se sentait plein de vigueur.

— Nous entendons te dédommager de ta peine et de ta pêche perdue ! prononça l'étrange client prenant pied à terre.

— Eh ! Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez sans un sol ?

— Nous t'avons dit que nous étions pauvres. Mais nous pouvons reconnaître, selon nos moyens, un service rendu.

— M'est avis qu'ils sont courts, vos moyens ! Pimpin ne reçoit pas de qui est plus pauvre que lui. Là-dessus, faut que je me sauve. Le poisson ne m'aura pas attendu...

Il allait, de nouveau, se jeter à la rivière.

Son premier passager le retint, de justesse, par la ceinture :

— Écoute ! Celui que tu vois à mes côtés peut t'accorder tout ce que tu veux. Demande-lui le paradis...

— Hé ! là ! fit Pimpin avec un bond en arrière. *Pas enquera !* (Pas encore.)

— Alors, que désires-tu ?

Un peu pour en finir, un peu parce qu'il était sous l'impression singulière de la dernière traversée, Pimpin énonça :

— Que tout ce qui me plaise entre dans mon bissac et m'appartienne.

— On ne peut dire que la modération soit ta vertu ! s'exclama son interlocuteur. Mais il suffit que le Maître acquiesce...

Celui qu'il désignait du titre de « Maître » inclina la tête, tristement, comme s'il eût désapprouvé l'imprudente prière.

— Soit ! Ton souhait est exaucé. Quoi que tu désires viendra dans ton bissac et sera tien.

Vous avez, j'en suis certaine, amis lecteurs, percé l'identité des deux clients de Pimpin, tout au moins celle de Jésus-Christ. L'autre, qui savait si bien que le plus pur d'entre nous peut avoir son heure de faiblesse humaine, l'autre était saint Pierre.

Ainsi commença la fortune fabuleuse de Pimpin.

Désirait-il de l'argent ? Aussitôt sa besace craquait sous le poids des écus... Un troupeau de bœufs ? Des moutons par milliers ? Le château d'un seigneur avec ses serfs et ses dépendances ? Et les bœufs, les moutons d'accourir, pour se précipiter plus vite dans le mystérieux contenant qui s'élargissait à l'infini... Terres, domaine, serviteurs y tombaient et s'y casaient jusqu'au moment où, prenant à deux mains le fond du sac, Pimpin vidait sa récolte à ses pieds. Alors, gens et bêtes s'ébrouaient, le château, en une seconde, se retrouvait, droit sur d'inébranlables fondations, les magnifiques terres labourées ou les grasses prairies se déroulaient à la façon d'un tapis... Hélas ! L'argent et la puissance qu'il donne inclinent celui qui les détient à en vouloir toujours plus et l'argent trop facilement gagné est puni de maléfices.

Pimpin, qui n'avait été jusque-là qu'un voleur... véniel, si nous osons dire, Pimpin, qui pouvait ne pas demeurer sourd au service demandé, chez qui la voix du cœur se faisait entendre plus souvent qu'on ne l'eût cru... Pimpin devint un homme âpre et cruel. La conscience, le cœur se turent.

Il serait trop triste d'énumérer les exactions dont il se rendit coupable, les ruines qu'il causa. Chacun tremblait à son passage. On enfouissait des richesses, des bijoux précieux, tout ce qui eût pu susciter son envie. De fastueux seigneurs se résignèrent à vivre chichement pour ne pas attirer son attention. Des domaines s'appauvrissaient, l'on n'osait plus réparer les lézardes des murs, ni ensemençer. Oh ! Ma plume se cabrerait si j'essayais de vous donner des détails.

Il fit pire et le souci de la vérité m'oblige à le notifier. Il n'hésita pas à répudier sa première femme, la compagne des jours de misère, pour épouser la plus belle et la plus noble fille de la contrée. Je ne vous dirai pas qui, car je ne voudrais pas raviver la tache qu'une telle alliance porta à cet antique blason... Puis, lassé d'elle aussi vite qu'il l'était de ses successives rapines, il l'abandonna pour une troisième à laquelle... cinq autres succédèrent !

La mort seule allait mettre un terme à tant de scandales.

Quand il comprit qu'il était sur le point de quitter ce monde où rien ne se refusait à lui, Pimpin s'épouvanta.

Le Diable, lui, ricanait.

— Tu as fait souvent à ma place bonne besogne, dit-il, un jour, au moribond. Je t'en saurai gré. À ton intention, des fers rougissent dans mes chaudières. Mes spécialistes les plus raffinés dans l'art de griller les orteils et les yeux... de transpercer les entrailles à coups de lances enflammées et de bien d'autres supplices dont je veux te laisser la surprise... perfectionnent leur genre incessamment afin que nul de mes damnés ne puisse dire qu'il a souffert plus que toi...

Dans son lit, Pimpin tremblait si fort qu'on l'entendit, paraît-il, à des lieux à la ronde, et la sueur d'angoisse qui le baignait devint si abondante qu'elle se répandit au-delà de sa demeure et inonda les champs voisins.

Mais le Malin avait trop tôt crié victoire.

— Apportez-moi mon bissac ! ordonna tout à coup l'agonisant à ses fils.

Puis au Diable :

— Et toi, va dedans !

Avec un hurlement que l'on prit, au loin, pour le déchaînement de l'orage, le Diable obtempéra. Le bissac avait conservé son pouvoir d'engloutir tout ce que Pimpin voulait y précipiter.

Mais il restait encore une précaution à prendre.

— Si vous tenez à mon héritage, dit-il à sa famille, allez déposer ce bissac et son contenu entre les grosses meules du moulin et que le Dieu de miséricorde me soit en aide !

Et son âme, envolée, chercha le chemin du Paradis. Il ne l'eût pas trouvé tout seul. Mais il supplia tant son ange gardien que celui-ci consentit à l'y conduire.

— Ne t'illusionne pas ! dit-il à Pimpin. Je peux t'amener jusqu'à la porte. Là, je crains bien que tu ne sois refoulé... Saint Pierre est très exigeant sur les références qu'on lui présente... Quant à moi, j'ai perdu beaucoup de mon crédit... Tu m'avais été confié... Tes mauvaises actions ont rejailli sur moi !

La tristesse qui passa dans la voix et sur le visage de l'ange émut l'âme désorientée du misérable. Au cours de quatre-vingt-treize années de vie (car il avait cet âge vénérable), il n'avait donc causé que maux et pleurs, sur la terre et dans le ciel ?

— Personnellement, je te pardonne ! assura l'ange. Reste à savoir si notre Grand Portier voudra bien, lui, se montrer magnanime.

Ils arrivaient au seuil du Paradis. L'ange frappa. Dans un bruit de clés qui était comme une musique, la porte s'entrouvrit. Saint Pierre apparut. Malgré son habit constellé d'étoiles et son air souverain, le nouveau venu le reconnut tout de suite pour l'un des deux mystérieux clients qu'il avait fait traverser de bord à bord, mais il n'en montra rien.

— Qui me conduisez-vous ? s'informa le geôlier superbe.

En tremblant, l'ange déclina l'identité de l'âme dont il avait eu la charge.

— Vous avez un ticket d'entrée ?

— Non... Je... Enfin, il faisait grand vent quand nous avons quitté la terre, je l'ai laissé choir.

Saint Pierre scruta d'un regard inquisiteur le pauvre ange qui n'en menait pas large.

Puis, avec une mordante ironie :

— Je vais consulter nos registres, car ce particulier ne m'a pas l'air très catholique. Quant à vous (son doigt se tendait vers l'ange), si vous vous êtes fait son complice, il vous en cuira, mon garçon !

— Bon saint Pierre...

— Il n'y a pas de bon saint Pierre qui tienne. Ici, nous ne voulons pas d'intrus...

Puis il porta à ses lèvres un sifflet d'or et la modulation – ravissante – qui s'en échappa fit surgir l'angelot de service. Saint Pierre lui intima d'aller chercher le registre correspondant à l'année, au lieu de naissance indiqués, et à la lettre P...

Le temps d'un coup d'aile et l'angelot s'était acquitté de la commission.

Saint Pierre plaça l'énorme livre sur un pupitre et commença de feuilleter.

— Voyons... P comme péché... I comme impie... M comme malfaiteur...

L'ange gardien avait peine à respirer. Ce vocabulaire exprimait assez la redoutable suspicion de celui qu'il avait, un instant, espéré duper.

— M'y voici ! s'écria le saint d'une voix tonnante. Il explosait, positivement.

— Arrière ! cria-t-il. Arrière, imposteur ! Que l'enfer t'accueille jusqu'au-delà des temps !

Et à l'ange, trop compatissant, et sidéré :

— Arrière, vous aussi ! Enfouissez-vous au fond des limbes pendant quatre-vingt-treize fois quatre-vingts ans pour expier, par la privation de Dieu, l'incapacité dont vous avez donné la preuve durant les quatre-vingt-treize années écoulées et votre dernière indigne faiblesse !

Sa fureur était telle que ses clés lui échappèrent avant qu'il eût refermé la porte sur les intrus.

Pimpin ne perdit pas le nord.

Mentalement, il souhaita que ces clés s'en allassent dans son bissac. Et les clés glissèrent. Et saint Pierre, voulant les rattraper, laissa la porte entrouverte.

Pimpin se faufila, tirant son ange effarouché.

Le bruit avait attiré Jésus-Christ lui-même.

— Que se passe-t-il ? demanda le Seigneur.

Saint Pierre – qui n'avait pas récupéré ses clés – lui expliqua la situation.

— J'espère – ajouta-t-il – que vous chasserez ce misérable et son séide.

— Non ! dit Jésus, doucement. Ne te rappelles-tu pas le service qu'il nous rendit sans rien vouloir en retour ? Il fallut insister pour le décider à formuler un vœu, dangereux comme le sont la plupart des vœux humains. Il n'empêche que, pour nous venir en aide, il interrompit une tâche à la fois agréable et lucrative, dans un parfait esprit de désintéressement. Un acte de pure charité rachète bien des fautes, mon Saint Ami...

Et Pimpin et son ange restèrent au Paradis.



Mais saint Pierre ne retrouva pas ses clés ! Le trousseau complet, vous rendez-vous compte, et qu'il tenait de Jésus-Christ !

Il les fit refaire tout aussitôt. Mais pour lui, les clés neuves ne remplaçaient pas les anciennes.

— Je ne les ai pas en mains ! disait-il.

Il fallut, aussi, changer les serrures. Celle de la grande porte solennelle qui s'ouvre pour les âmes de qualité comme un porche de gloire... celle de la petite porte par laquelle on introduit, furtivement, les repentis de la dernière heure, ou les âmes fades qui n'ont jamais fait de mal parce qu'elles n'ont jamais fait de bien... celle du placard renfermant les auréoles que reçoit, à son arrivée, chaque élu (même Pimpin eut la sienne. Elle était un peu cabossée. Saint Pierre avait dû la tirer d'un vieux fonds mais Pimpin se garda bien de réclamer), et la serrure qui enfermait les fameux registres, tant d'autres encore...

Et saint Pierre fut obligé de sévir contre la troupe des jeunes, des anges – enfants qui ne craignaient pas de lui rappeler sa mésaventure en s'informant avec une feinte candeur :

— Grand saint Pierre, avez-vous retrouvé vos clés ?

À moins que les impertinents n'attendissent son passage pour entrouvrir les nuages, ou soulever un pan d'azur et y passer leurs mignonnes têtes, expliquant :

— Nous cherchons si nous n'apercevons pas vos clés sur la terre, grand saint Pierre...

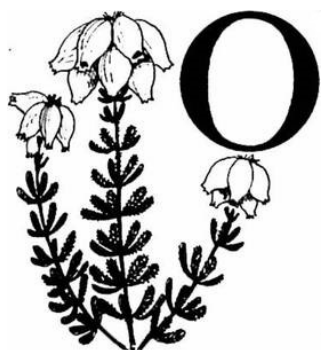


Mais les clés du Paradis sont toujours enfouies dans le sol marchois.

Et celle qui m'a conté l'histoire que je viens de transcrire pour vous m'assura qu'un petit enfant au cœur pur, qui jamais n'aura menti, jamais n'aura médit, jamais n'aura connu l'envie ni refusé la charité, les découvrira. Il s'agit là d'une impossible perfection, n'est-ce pas ? Si j'étais petit enfant, et bon malgré mes défauts, et si je me trouvais en Limousin, ou dans ses alentours, j'y chercherais les clés du Paradis.

Las ! Je ne peux vous aider ! Personne n'est d'accord sur leur point de chute... Les uns prétendent qu'elles tombèrent du côté de Lissac... d'autres, vers Nexon... Des Creusois affirment que ce ne put être que par chez eux... Bien sûr ! si l'on savait exactement où, ce serait trop facile de les retrouver...

Le pays des bruyères



N trouve des bruyères en nombreux pays. Celles de Savoie sont de petites baies, rouges comme des gouttelettes d'incandescent crépuscule, tombées. Au pays de Marche, elles ont une teinte discrète, indéfinissable, entre le violet et le mauve. Mais c'est bien là, je crois, qu'elles abondent le plus. Pour expliquer cette floraison, on vous parlera d'un terrain spécial, d'un climat approprié. La vérité vraie, que ne connaissent pas les savants, je vais vous la dire :

Il y a un millier d'années, s'élevait au-dessous de Turenne, au sud du Limousin, un magnifique manoir habité par le baron de Chaluzaud et sa fille, la belle Enguerrande. Le baron était veuf et gardait, de sa femme, acariâtre et jalouse, un si mauvais souvenir, qu'il n'avait jamais voulu se remarier.

Enguerrande était douce et docile. Mais notre baron pensait que sa femme avait été telle avant qu'il ne lui passât l'anneau au doigt ! « Les filles changent de caractère en changeant de condition ! » disait-il, et il n'était pas pressé de marier Enguerrande, d'assister à la métamorphose de cette tendre biche en méchante chèvre. D'autres fois, il songeait que ce serait un bon tour à jouer à quelque ennemi... Sa fille, elle, ne craignait pas que le mariage la transformât. Elle n'imaginait pas qu'on pût être autrement que charitable, pieuse et modeste.

Mais elle avait seize ans et rêvait au beau chevalier qui la conduirait à l'autel.

Pour être franche, je vous dirai que ce « beau chevalier », elle savait déjà comment se le représenter. Il était grand, il avait la mine fière et

le regard hardi.

Où l'avait-elle vu ?

Oh ! C'est bien simple ! Par une matinée de mai, elle se trouvait près des derniers remparts de pierre du château, ceux qui portent des parapets, des créneaux, et qui s'élèvent au-dessus de la ceinture d'eau que le pont-levis, quand il est abaissé, permet de franchir.

Donc, elle s'était accoudée à cette sorte de balcon que l'on appelait au Moyen Âge mâchicoulis et, mélancoliquement, regardait le panorama aux lignes molles où flottait encore, à l'horizon, la brume bleutée du lever du jour...

Combien de temps vivrait-elle ainsi, enfermée dans son îlot de pierre ? Certes, elle possédait de splendides atours, des bijoux, une viole tout incrustée d'écailles qui résonnait, sous ses longs doigts, si tendrement qu'on eût cru surprendre le soupir d'une âme de jeune fille. Elle avait encore une gracieuse levrette naine, et, pour caracoler, parfois, dans certains défilés de cérémonie, aux côtés de son père, une jument dont la robe était aussi blanche et brillante qu'un pelage d'hermine. Ni les splendides atours, ni les bijoux, ni la tendre viole... ni l'affection de sa gracieuse levrette, ni celle de sa jument blanche ne comblaient le cœur d'Enguerrande.

Avec honte, elle s'avouait que ses sentiments filiaux mêmes n'y parvenaient pas davantage. Elle respectait son père. Elle savait qu'elle devait l'aimer. Mais pourquoi se préoccupait-il si peu d'assurer son bonheur ? Dolentes pensées qui lui étaient familières. Ce matin-là, pourtant, ce matin de mai, Enguerrande s'y abandonnait avec une complaisance plus douloureuse que de coutume.

Le soleil maintenant brillait total. La brume s'était dissipée. Là-bas, l'étroite rivière sinueuse brodait d'argent la prairie déjà verte.

Des moutons s'avançaient et leur lainage, sous le soleil, paraissait immaculé. Une bergère suivait, tenant son fuseau. Sans doute avait-elle, sous un bras, le bâton de coudrier qui lui servait à diriger son troupeau. Cela, Enguerrande, quoiqu'elle eût de bons yeux, ne pouvait que le supposer. Elle ne discernait pas, non plus, si la bergère était jeune ou vieille.

Mais elle la vit s'asseoir dans la prairie verte, étaler, autour d'elle, sa robe qui semblait de teinte sombre. Elle la vit qui laissait retomber sa houlette sur ses genoux et elle devina qu'elle regardait au loin... Alors, dans la quiète campagne, passa le cri mélodieux qui résonne encore de nos jours, là-bas, quand s'appellent d'un point à un autre, les fils et les filles du pays. On dit qu'ils huchent et vous trouverez le verbe *hucher* au dictionnaire. Seulement, je crois qu'il faudrait un autre verbe pour désigner, en particulier, le hucher limousin, ses notes musicales qui s'étirent, montent, se prolongent...

Enguerrande écouta. Quand le son mourut, un autre s'éleva, en

réponse. Et la bergère était de nouveau debout. Elle courait puis s'arrêta, bras ouverts. Un garçon avait surgi du boqueteau proche. Enguerrande sut, alors, que la bergère était jeune et qu'elle avait un amoureux. Son cœur se serra. Ne connaîtrait-elle jamais, elle, la fille du riche seigneur, ce bonheur que le destin accordait aux plus humbles ?

Son regard embué se détourna.

Soudain, elle tressaillit. Sur la route qui serpentait entre les champs et le château, trois cavaliers s'avançaient. Deux d'entre eux, sur des montures vulgaires, semblaient les serviteurs de celui qui marchait en tête sur un magnifique cheval noir. Elle se rappela que sa vieille gouvernante lui avait parlé d'un départ de croisés. Sans doute, ce jeune seigneur, si droit, et qui paraissait ne faire qu'un avec sa bête fougueuse, s'en allait-il vers Jérusalem ? Mais qui était-il ? Elle connaissait peu leurs voisins, son père, pour les raisons que nous avons dites, la tenant à l'écart des réunions propices à l'entente des cœurs. Cependant, elle s'étonnait de n'avoir jamais vu galoper, au-delà des douves de son manoir, le cavalier d'aujourd'hui. Elle se pencha imprudemment, curieuse, attentive... Et le cavalier, comme s'il eût senti son regard, leva la tête... Malgré la hauteur vertigineuse des murs qui les séparaient, Enguerrande eut l'impression que leurs regards s'étaient rencontrés et unis. Il eut un geste de salut, sa monture se cabra... ou la fit-il se cabrer ? Puis l'un portant l'autre filèrent, à la façon d'un panache que rebrousse le vent.

Passant sur son front sa main effilée, la jeune fille murmura :

— Qu'est-ce que j'ai ?

Elle fut tirée de sa bienheureuse torpeur par la voix grondeuse de dame Huberte d'Anrrau, sa gouvernante :

— Je vous cherchais, ma mie, et je n'aime pas vous trouver ainsi, seule, dehors, offerte à l'indiscrétion des « vilains » !

Enguerrande abaissa sur ses yeux sombres ses paupières aux longs cils, sa bouche menue eut une moue. De petite noblesse, dame Huberte croyait, par son mépris des « vilains », donner à son blason le lustre qui lui manquait.

Enguerrande ne répondit pas.

Elle ne trouvait plus ridicules les prétentions de sa vieille compagne. Subitement, à ses yeux, le monde se révélait bon et beau. Elle eût voulu voler avec les oiseaux, chanter, saisir à deux mains son cœur et le lancer au ciel.



Elle n'avait pas fait une moins vive impression sur le comte Guy

d'Aubrac, seigneur de Crozant, au nord de la Creuse. Car tel était le beau cavalier vu, du haut de ses remparts, par Enguerrande. Comme elle l'avait pensé, il partait pour la Croisade. Sinon la première, la deuxième, car l'événement date de loin... Il avait pu discerner la beauté de la brune enfant dont les tresses dénouées avaient frémi contre les sévères murailles qu'il contournait. Pour la première fois depuis qu'il avait résolu de s'expatrier et de s'en aller au pays barbare arracher aux Infidèles le tombeau du Christ, pour la première fois il eut le sentiment du sacrifice qu'il acceptait. S'il eût été une âme veule, il eût tourné bride, regagné ses terres, son château, sis assez loin de là, en haute Marche, vers Guéret. Mais Guy d'Aubrac n'était pas une âme veule. Il avait fait vœu de se croiser, il accomplirait son vœu quoi qu'il lui en coûtât. En outre, il savait que l'un des pièges du Malin, contre quiconque cherchait à assurer son salut par une héroïque action, consistait, justement, à placer sur votre route une tentation fascinante. Pour les uns, ce pouvait être le jeu ou les beuveries. Pour les autres, un délicat visage... Or, Guy d'Aubrac – qui avait vingt ans – portait en lui un idéal secret. Il souhaitait trouver une épouse dont le physique se rapprochât étroitement du type limousin. C'est-à-dire qu'elle eût des traits purs, réguliers, un teint blanc et des cheveux de nuit, un port altier. Et, durant quelques secondes, cette vision lui était apparue, entre les nobles créneaux... Car il ne doutait pas que la démarche et la mince stature de la belle enfant eussent la grâce fière qui caractérisait, elle aussi, les filles de son pays. Il avait souhaité, en outre, rencontrer son idéal sans intermédiaire, sans entente préalable des familles, d'une manière inattendue et romanesque. Et voilà que toutes ces conditions se trouvaient réunies, avec, en plus, l'attrait du mystère. Était-elle la fille de cet original baron de Chaluzaud ? Alors, il ne s'étonnait pas de ne l'avoir jamais vue auparavant. On disait que le veuf refusait de marier sa fille et la tenait éloignée des compagnies de son âge. Dans ce cas, les prétendants auraient à combattre pour délivrer la Belle... Les prétendants... Le sort lui permettrait-il de se ranger un jour parmi eux ? À son retour de la croisade, la jeune fille ne serait-elle pas mariée à un plus heureux que lui ?

Après un grand signe de croix, il chassa ces pensées amollissantes et, éperonnant sa sombre cavale, il partit, plus vite, pour les Lieux saints qu'il avait juré d'atteindre...

Des jours... Des mois se succédèrent... Enguerrande qui d'abord passa de la mélancolie à l'exubérance tomba peu à peu dans une tristesse dont rien ne la distrayait plus.

Elle avait l'impression étrange que son âme la quittait peu à peu, emportée par le beau seigneur entrevu quelques secondes, un matin de mai.

Elle languissait. Elle dépérissait.

Son père – qui l’aimait mal mais qui l’aimait – s’affola. Allait-elle, comme sa mère, mourir en pleine jeunesse ? Puis il pensa que sa mère était morte d’une maladie bien définie à laquelle les docteurs avaient trouvé un nom. Mais Enguerrande ? De quoi souffrait-elle ? Pourquoi était-elle si pâle et si dolente ? Les médecins, appelés, avaient beau se donner l’air d’y comprendre quelque chose, le baron n’était pas dupe. Leurs remèdes, leurs purgations, leurs saignées restaient sans effet. Il ne craignit pas de s’adresser à des sorciers, à des sorcières. Ce fut sans plus de succès. Un cataplasme d’entrailles de crapauds, macérées sous la pleine lune, avec une paire d’yeux de vipères, le tout arrosé du sang d’un épervier égorgé vif, malgré le soin que l’on mit à cette préparation délicate, n’enleva pas le mal d’Enguerrande. C’était à désespérer. Anxieusement, le seigneur de Chaluzaud interrogeait sa fille :

— Qu’avez-vous, ma mie ?



Qu'avez-vous, ma mie?

— Hélas ! Monsieur mon Père, tout m'est peine et souffrance, et je ne sais pourquoi...

L'inquiétude obscurcit parfois le jugement, mais il arrive aussi qu'elle le rende perspicace et tel fut le cas pour le baron qui finit par se demander si le mal dont mourait sa fille n'était pas le mal d'amour. Mais qui pouvait avoir troublé le cœur de la jeune fille quasi prisonnière ?

Il convoqua la gouvernante :

— Avez-vous mal rempli votre mission qui consistait à préserver le

cœur de ma fille ? A-t-elle pu nouer quelque intrigue qui, maintenant, la désole ? Parlez et veillez à dire la vérité. Sinon...

La vieille dame l'interrompit d'un cri déchirant. Elle savait quelle horrible menace il allait proférer. Qu'elle le trompât, ou que, de bonne foi, elle se trompât elle-même, et elle serait aussitôt précipitée dans les oubliettes.

Tremblante, joignant les mains, elle s'agenouilla aux pieds de son Seigneur pour jurer qu'elle n'avait pas failli à sa mission. Non ! Non ! Sa noble pupille n'avait jamais rencontré damoiseau capable de la séduire.

— Mais, osa-t-elle avancer, puisant dans son affection pour Enguerrande le courage d'émettre une supposition qui, peut-être, n'aurait pas l'agrément du baron, mais les filles, dit-on, pensent à l'amour avant même de le connaître ?

Le baron grommela. Eh ! Cette idée lui était bien venue... Il l'avait repoussée...

— Peut-être, s'enhardit à poursuivre dame d'Anrrau, que si vous lui donniez un mari...

Eh bien ! Soit ! Il essaierait ce remède-là...

Le bruit se répandit vite à travers la contrée que le baron était prêt à accueillir un gendre. Les prétendants accoururent. Dans les rares occasions où on l'avait aperçue, malgré ses voiles, Enguerrande avait été remarquée pour sa beauté. De plus, elle était fille de l'un des plus puissants seigneurs de la région.

À sa surprise, elle fut donc conviée par son père à prendre part aux fêtes qu'il organisa.

Et le baron fut plein d'espoir sur l'effet de ce nouveau régime en constatant le soin qu'elle apportait à sa toilette et l'éclat de son regard chaque fois qu'il annonçait, en l'y invitant, un bal..., un tournoi..., une chasse au sanglier.

C'est que, chaque fois, l'espoir se ranimait au cœur de la jeune fille. Parmi tous ces seigneurs empressés, ne reverrait-elle pas son cavalier du matin de mai ?

Hélas ! Il n'était jamais là. Les fêtes se succédaient. Les demandes en mariage se multipliaient et Enguerrande ne guérissait pas. Bientôt, elle ne quitta plus son lit. Elle avait renoncé à l'espérance. Elle était prête à croire que le beau seigneur qui caracolait aux pieds des murailles de Chaluzaud n'avait été qu'un songe..., un mirage..., un effet d'imagination... Mais, rêve ou réalité, il continuait d'absorber son esprit et son cœur... Puisqu'elle ne pouvait être sienne, elle ne serait à nul autre.

Guy d'Aubrac guerroyait en terre sainte. Lui aussi se souvenait du bref instant où deux tresses brunes avaient failli renchaîner à son pays marchois et le faire manquer au vœu sacré... Mais il était homme. Il

était militaire. Il était vaillant. Son amour, loin de l'affadir, lui donnait une force nouvelle. Dût-il ne jamais revoir la belle enfant penchée entre les créneaux, il se disait qu'un homme n'est pas digne d'aimer s'il ne sait pas dompter sa passion quand le devoir s'impose.

Seulement, le soir venu, sous la tente dressée pour lui, au milieu de ses hommes, dans le camp protégé des embûches de l'ennemi par la vigilance des guetteurs, il s'accordait la revanche de songer à la rapide image dont il demeurait troublé.

Il évoquait le ciel bleu pâle de son pays, sa brume matinale, et le château fort rébarbatif au faite duquel un visage de jeune fille, deviné plutôt que vu, prenait, sur ce rebord gigantesque, une grâce de fleur.

L'avait-elle remarqué comme il l'avait cru ?

Pensait-elle quelquefois à ce cavalier traversant la campagne ?

La retrouverait-il jamais ? Retournerait-il en son doux pays ? Les splendeurs orientales ne remplaçaient pas, pour lui, le charme d'une châtaigneraie... d'une prairie vallonnée... Quand les étoiles s'allumaient et paraissaient si proches qu'on eût cru pouvoir les cueillir en levant le bras, quand la lune éclairait comme un soleil d'argent, c'était aux nuits discrètes de son pays qu'il rêvait. Nostalgie qui expliquait pourquoi, peut-être, Enguerrande avait pris tant de place en son cœur. Ses deux amours se renforçaient l'un l'autre. Il ne pouvait penser à son pays sans se souvenir d'Enguerrande. Il ne pouvait rêver à la fugitive vision sans évoquer son pays.

Un soir qu'il s'abandonnait ainsi à la triste douceur du passé, il surprit un brusque brouhaha autour de sa tente. Aussitôt, le passé fut rejeté. Le valeureux soldat fut rendu à ses tâches héroïques.

Soulevant un pan de toile, il interrogea :

— Qu'y a-t-il ?

Les siens traînaient un homme apparemment sans connaissance, couvert de blessures et de loques ensanglantées.

On lui expliqua qu'il avait été découvert près du camp et qu'il avait refusé de répondre aux sommations. Transpercé de flèches, il s'était écroulé sans avoir ouvert la bouche.

— Amenez-le sous ma tente, ordonna le jeune capitaine, et ranimez-le, s'il n'est pas mort.

Il n'était pas mort et, bientôt, frémit la bave qui souillait ses lèvres... Puis ses paupières se soulevèrent.

— Parles-tu français ? demanda le comte.

— Es-tu le chef ? prononça l'autre. Alors, dis à ceux-là qui t'entourent de se retirer. J'ai une communication à te faire... si tu n'as pas peur de rester seul avec moi...

Il n'en fallut pas plus pour décider le fier soldat.

— Un Chrétien qui se bat pour son Dieu ne saurait trembler devant un Infidèle.

Et il fit signe qu'on les laissât.

— Qu'as-tu à me dire ? interrogea-t-il. Il pensait que le captif, ainsi qu'il arrivait souvent, trahissant ses propres armes, se proposait de lui vendre quelque information.

— Donne-moi d'abord à boire ! réclama l'homme.

En même temps, il pressait sur son flanc ouvert ses guenilles rougies et poussiéreuses.

— Attends ! s'écria Guy, ému de pitié. Je vais tâcher d'étancher ton sang...

— À boire ! répéta l'étranger.

— Mais au moindre mouvement, il semble que tu doives te vider, mon pauvre frère ! Laisse-moi te panser !

— Pourquoi m'appelles-tu ton frère ?

— Parce que tu souffres !

Tout en parlant, avec une douceur de femme, Guy mettait à nu l'horrible plaie, la nettoyait, y appliquait de la charpie. Puis il emplit d'eau fraîche son écuelle qu'il approcha des lèvres du moribond. Il lui soutenait la tête afin qu'il pût se désaltérer sans déranger son bandage de fortune. L'autre avalait goulûment et, quand la dernière goutte eut coulé dans sa gorge en feu, d'un geste, il se redressa. Sa main brandissait un poignard qu'il abattit sur le dos du comte encore penché ! Tous deux roulèrent, enlacés, renversant la cruche mi-pleine où le croisé avait puisé tout à l'heure pour soulager son assassin dont le geste avait été si subit et sûr que nul n'entendit rien au-dehors.

À l'aube seulement, Guy d'Aubrac ouvrit les yeux et, lentement, la mémoire lui revint. Recroquevillé à même le sol, il sentait sur lui un poids abominable, suintant et glacé. Son assaillant était mort après avoir bandé ses dernières forces pour l'abattre.

Trop faible encore pour appeler au secours avec l'espoir d'être entendu, le comte eut la force de murmurer une prière : *« Merci, mon Dieu, si vous m'avez sauvé... Que votre volonté soit faite si vous avez décidé de me rappeler à vous mais que votre infinie miséricorde ne se détourne pas de celui qui m'a frappé... »*

Son sang et le sang de son meurtrier avaient coulé ensemble, sur la terre déjà mouillée d'eau et cela faisait une mare rosâtre qui s'élargissait aux côtés du vivant et du mort.

Guy d'Aubrac continuait à prier :

« Si je survis, ô mon Dieu, que ce soit pour votre plus grande gloire, celle de mon roi, et le bonheur de tout ce qui existe à l'ombre de mon fief. »

Puis d'une voix presque distincte :

« Et daignez accorder vos bénédictions à l'enfant que je vis, un matin de mai, entre les créneaux de son manoir. Faites qu'elle soit heureuse, avec moi, ou sans moi. Au nom du Christ pour lequel nous combattons, par le sang de mon ennemi pardonné et par mon propre sang, mêlé au sien, je

vous demande, ô mon Dieu, la miséricorde pour lui qui m'a frappé parce qu'il ne vous connaissait pas et le bonheur pour celle que j'aime. »

Combien de temps pria-t-il encore ? Il n'eût su le dire. La prière s'exhalait de lui comme un souffle. Il fermait les yeux, épuisé, plongé de nouveau dans l'inconscience et ses lèvres pourtant n'avaient pas cessé l'imploration qui, de son cœur, montait à elles.

Alors, il eut un songe. Un ange lui apparut qui lui sourit et prononça :

« Parce que tu as pardonné à celui qui te voulait du mal et parce que tu n'as rien demandé pour toi-même, le Très-Haut veut te marquer Sa faveur. Prends un peu de cette terre que ton sang et le sang de l'infidèle ont mouillée, sur laquelle tu as prié d'un cœur pur. Emporte-la comme un gage de la grâce divine. »

Bien qu'il n'eût pas compris ce que signifiait exactement ce message, Guy n'eut garde d'oublier la recommandation de l'ange et, dès que ses compagnons d'armes l'eurent découvert et tiré de sa fâcheuse position, avant même que son chirurgien ne l'eût approché, il se mit à ramasser la terre humide, ordonnant qu'on l'imitât, et en emplit une besace. Croyant à un caprice de malade, mais habitués à obéir, ses soldats l'aidèrent selon sa volonté. Quand la besace fut gonflée à craquer, rassuré, il consentit à subir l'opération que sa blessure rendait urgente.



Des mois passèrent après ces événements.

Au château de Chaluzaud, le désespoir, qui avait succédé à la joie passagère des tournois et des bals, s'était fait plus pesant chaque jour.

En vain, le baron suppliait-il sa fille de lui dire la cause de son mal.

— Je ne la connais point, Monsieur mon Père, répétait Enguerrande qui mentait peu, disant cela. Où eût-elle appris que la langueur dont elle mourait s'appelait amour ?

Lui parlait-il presque craintivement de l'avenir...

— Mon Père ! Mon Père ! soupirait-elle, l'avenir est tel que le présent pour moi. Je mourrai fille !

Le pauvre père baissait la tête. Il se disait qu'il avait bien voulu ce qu'il déplorait aujourd'hui. Sans le préjugé dans lequel il s'était obstiné, elle eût été, depuis longtemps, mariée, occupée par les multiples et sains soucis de la maternité...

Peu à peu, il dut renoncer, même, à lui transmettre les demandes à sa main, lesquelles, d'ailleurs, se faisaient de plus en plus rares. La résolution d'Enguerrande de Chaluzaud de ne pas prendre mari était connue et l'on n'ignorait pas davantage que la jeune fille se mourait.

Les plus fameux médecins de la contrée avaient essayé sur elle les

dernières découvertes de la science, sans négliger les « saignées », propres, en tout cas, à avoir raison de la santé la plus vigoureuse.

Enguerrande dépérissait à vue d'œil.

À grands frais, son père fit venir une sommité médicale de Paris. Cet esculape la saigna avec toute l'autorité que lui donnaient sa réputation et le prix de son dérangement.

Et il arriva que l'infortuné baron dut se rendre à l'évidence : on ne pouvait plus compter que par jours, ou, peut-être, par heures, le temps que la jeune fille avait à vivre !

Ce fut alors qu'il reçut la visite du comte Guy d'Aubrac revenu de la Croisade. Il connaissait la famille du jeune homme. Il avait entendu parler des exploits de ce dernier en terre sainte. La courtoisie lui faisait un devoir de l'accueillir. Mais après l'avoir félicité de sa brillante conduite, il ne lui cacha pas sa peine.

Le baron mit la pâleur et le tremblement du croisé sur le compte d'une sympathie généreuse. Guy le détrompa tout aussitôt, lui exposant l'objet de sa visite.

— Las ! C'est avec joie que je vous aurais appelé mon fils ! s'écria le père d'Enguerrande... mais vous fussiez-vous présenté plus tôt que cette satisfaction ne m'eût cependant été donnée... Enguerrande a refusé tous les partis. Elle accomplira son vœu en mourant fille.

Accablé par la double révélation de l'agonie d'Enguerrande et de sa volonté de célibat, le jeune homme, avant de se retirer, pria le baron d'accepter les présents dont il s'était chargé. Ses serviteurs déballèrent de lourds bijoux orientaux..., de soyeuses étoffes..., des voiles de Mossoul..., d'épais tapis, colorés et si beaux que le baron désira les montrer à sa fille.

Contre toute espérance, il espérait encore ranimer en elle la flamme de vie.

Mais ce fut du même œil éteint qu'elle promenait sur toutes choses qu'elle regarda les présents magnifiques.

— Et ne veux-tu pas voir celui qui te les offre, mon enfant ? Je le sais de fière naissance et il s'est couvert de gloire... Mon enfant ! Ne repousse pas cette supplication que je t'adresse à genoux !

Dans l'intention de donner à son refus moins de brutalité, Enguerrande s'efforça de sourire en murmurant :

— Eh bien ! Seigneur... Dites au comte d'Aubrac qu'il obtiendra ma main le jour où s'étendra un tapis assez long pour unir son domaine au nôtre.

Navré, le baron rapporta à son visiteur l'impossible condition.

Hélas ! Toutes les fileuses de France y travailleraient-elles jour et nuit qu'elles ne pourraient fournir assez de laine pour recouvrir les kilomètres qui séparaient Chaluzaud de Crozant, ces deux points extrêmes de la région avant que l'autre fileuse, la parque Atropos,

d'un coup de son fatal ciseau, ne rompît la trame qui composait l'existence d'Enguerrande.

Comme blessé à mort, le comte se retira, monta en selle suivi de son fidèle écuyer. Mais, tant que le château fut en vue, il garda la tête tournée vers ces murailles au haut desquelles, naguère, s'était inscrite l'inoubliable vision.

Puis il pensa à la confiance qu'il avait mise dans la terre du sac, terre qu'il transportait avec lui comme une relique. Aujourd'hui, pour cette démarche dont dépendait sa vie, il n'avait eu garde de l'oublier. Naïf qu'il avait été ! L'ange n'était bien qu'un rêve...

Aussi se contenta-t-il de hausser les épaules quand, arrivé dans la cour d'honneur de Crozant, il s'aperçut que, du sac accroché à sa selle, la terre avait filtré tout au long de sa course. Le sac avait dû se déchirer contre des ronces. Eh bien ! Il n'en aurait pas plus de regret que n'avait de pouvoir miraculeux la terre où avait coulé son sang et le sang de son ennemi mêlés à l'eau dont il s'était servi pour rafraîchir la fièvre de l'infidèle...

Il décida qu'il rejoindrait le lendemain même l'armée du roi qui guerroyait :

— Que l'on m'éveille à l'aube ! ordonna-t-il à son valet en se laissant tomber sur le lit où un lourd sommeil l'accabla bientôt.

Quand l'aube vint et qu'il eut jeté, par son étroite fenêtre à croisillons, un regard sur ce paysage qu'il se disposait à quitter pour jamais, il se demanda s'il ne continuait pas à rêver...

Un tapis dru s'étendait au pied du château. Il était par la couleur assez semblable à la flaque sanguinolente étendue d'eau qu'il avait vue, certaine nuit, à ses côtés...

Il appela ses serviteurs...

Tous déclarèrent que des fleurs inconnues au pays, d'un mauve incertain, avaient poussé depuis la veille.

Saisi d'un pressentiment merveilleux, Guy se précipita au-dehors, mi-vêtu... Aussi loin que portait le regard, frémissaient les drues petites corolles.

— Que l'on m'apporte mes chausses, un pourpoint, ma cape, et que l'on selle mon cheval...

— Mais il est fourbu, Monseigneur !

— J'ai dit !

Or, le cheval n'avait point l'air fourbu, malgré la randonnée de la veille. Au contraire ! Les palefreniers reconnurent qu'ils ne l'avaient jamais vu en une telle forme !

Guy l'enfourcha et, à la vitesse du vent, l'intrépide coursier franchit de nouveau les kilomètres qui séparaient Jarnage de Chaluzaud et que, sans la moindre solution de continuité, couvrait un tapis de fleurs.

Lorsque monture et cavalier arrivèrent en vue des vertigineuses murailles de Chaluzaud, Guy d'Aubrac crut à un mirage.

Entre les créneaux, une jeune fille souriait, ses deux nattes brunes flottant doucement.

L'ange n'avait pas menti.

De la terre qu'avaient baignée le sang ingrat et le sang le plus pur, une floraison s'était, en une nuit, levée, formant le tapis souhaité par Enguerrande.

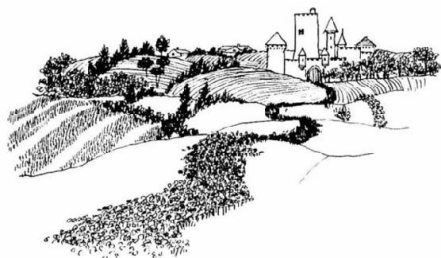
Les noces furent somptueuses. Sept semaines durant, le vin coula au gré de mille convives accourus de divers points de France et de trois mille paysans. Sept semaines l'on dansa sur le tapis prodigieux et il ne fut pas même froissé par ce piétinement.

D'année en année, il s'élargit, s'allongea jusqu'à couvrir le pays entier. D'abord, les solides fleurettes mauves furent appelées du nom qui leur convenait vraiment, *fleurs de prières*.

Peu à peu, le terme s'altéra, se simplifia, et, selon cette loi immuable du langage parlé, se transforma complètement. Les *fleurs de prières* devinrent les *bruyères*.

Comme elles poussent de préférence à l'ombre des buissons, les savants, qui prétendent tout connaître, donnent une explication étymologique : ils rappellent que le mot buisson vient du mot celte *burg*.

Il en faut peu pour convaincre les savants.



À trompeur, trompeur et demi



UTREFOIS, les tailleurs allaient, de village en village, de maison en maison et ainsi, sur place, coupaient, ajustaient, cousaient les habits neufs, arrangeaient ceux qui *pouvaient* encore être arrangés.

Sorte de commis-voyageurs, ils avaient la faconde dont témoignent ces habitués de la route... À croire que le mouvement excite les cellules grises...

Plus pénible a toujours été le travail des ouvriers du bâtiment.

Tistou, le charpentier, en savait quelque chose. Cet été-là, par la chaleur accablante, il procédait, à la ferme du *Buisson*, à une sérieuse réfection de la toiture. À grosses gouttes, la sueur tombait de son front sur les tuiles...

Pendant ce temps-là, Tiennet, le tailleur, sous l'ombre fraîche d'un arbre, ravaudait une vieille culotte, plaisantant avec les uns et les autres.

Vint l'heure de la soupe, une « bréjeau » des grands jours. Tiennet engloutit la sienne qu'il fit suivre d'une lampée d'eau-de-vie.

Le couvreur, lui, continuait à couvrir.

La fermière voulut l'appeler.

— Inutile, ma pauvre Margui ! déclara Tiennet, Tistou ne descendra pas tant que pendra, au bout de sa corde, cette tuile que vous voyez...

Et il montrait à la fermière une tuile qui pendait au-dehors.

— Il m'a expliqué – poursuivit-il – qu'il y aurait danger à l'appeler avant que lui-même n'eût enlevé ce signal.

Margui n'insista pas.

Mais, sur son toit brûlé de soleil, Tistou avait faim et se résolut à réclamer.

— Ohé ! Margui ! Sommes-nous au Vendredi Saint ?

Étonnée, la fermière l'invita à venir se restaurer.

— J'osais pas vous appeler, dit-elle quand il fut à table, à cause de la tuile...

Elle rapporta les propos de Tiennet.

D'abord, Tistou ne dit rien. Puis, la dernière bouchée et la dernière goutte avalées :

— Pauvre tailleur ! soupira-t-il. Il est bien triste, à son âge, d'avoir eu tant de misères et d'en porter les conséquences.

— Comment ça ?

— Oh ! Je ne voudrais pas vous le dire, Margui... J'en ai si grand-peine pour ce malchanceux...

— Renseignez-moi, Tistou. Je n'en soufflerai mot à âme qui vive.

Tistou se fit encore prier.

Enfin, comme à regret, il renseigna la fermière :

— Je vous confierai donc la chose, Margui, car c'est votre intérêt de la connaître... Mais attention ! Qu'il ne se doute jamais que je vous ai livré son secret...

— Jamais ! jura Margui, rapprochant sa chaise pour ne pas perdre une parole.

— Eh bien... Il est enragé !

— Enragé !

— Je me refusais à le croire ! reprit Tistou, d'un ton paternel. Mais ce matin même, je l'ai vu qui mordait le drap du pantalon auquel il travaillait. Cela indique que la crise n'est pas loin. Mais assez parlé, Margui. Faut que je remonte là-haut !

— Non ! Non, Tistou, mon bon Tistou ! Ne me laissez pas. Mon homme et nos ouvriers sont aux champs. Que deviendrai-je si sa crise éclate ?

Elle luttait avec Tistou pour l'empêcher d'appliquer au mur son échelle et de regagner le toit.

— Écoutez-moi, Margui ! Faites ce que je vous dis et vous n'aurez rien à craindre. Dès que vous verrez le pauvre tailleur porter son étoffe à la bouche, assenez-lui quelques bonnes tournées de *chambalou* sur la tête...

Et Tistou grimpa de nouveau sur le toit, reprit sa besogne, suant mais joyeux.

Margui, en bas, avait peur.

Elle se munit du *chambalou*, un dur, nouveau chambalou, résistant comme une barre de fer et elle ne le lâcha pas, bien qu'elle eût à s'affairer autour du fourneau pour préparer le repas qu'elle irait apporter aux travailleurs des champs.

En hâte, elle emplit les gamelles, les mit dans un panier...

Elle ne cherchait pas, comme d'habitude, si elle n'avait rien oublié.

L'essentiel était de se dépêcher, de s'éloigner vite de la maison et du tailleur enragé.

Quand elle parut sur le seuil, elle le vit qui tirait l'aiguille sur son banc ombragé.

Alors, elle s'énerva, elle n'arrivait pas à tourner la clé dans la serrure, d'autant que, déjà chargée du panier, elle ne voulait pas lâcher le chambalou.

Mais elle posa vivement le panier, sur un mouvement de Tiennet.

Le tailleur se levait, venait à elle.

— J'ai bientôt terminé le rafistolage de ce pantalon ! annonça-t-il. Avez-vous encore de l'ouvrage à me donner ?

Et voilà qu'il se mit à couper le fil avec ses dents.

La fermière n'attendit pas. Elle l'assomma du premier coup qui fut suivi de beaucoup d'autres coups, puis, ramassant son panier, elle se sauva.

Du faite de la maison, Tistou avait été aux premières loges.

Quand le tailleur revint à lui :

— Qu'as-tu donc, Tiennet ? s'enquit-il, bonassement. Si je m'en crois, le chambalou a bien dansé sur ton crâne !

— La fermière est devenue folle ! répondit le tailleur qui gémissait.

— Ça se peut ben que t'aies raison ! émit le charpentier. Penserais-tu qu'elle croyait qu'on était au Vendredi Saint et qu'elle voulait me faire jeûner ?

Alors Tiennet comprit d'où venait le coup, d'où venaient les coups, dirons-nous plus justement.

Il n'ajouta pas à la satisfaction de Tistou en se plaignant davantage. Au contraire, il reprit son aiguille et sa chanson.

Durant quelques semaines, on put espérer qu'il s'était corrigé... Ce ne fut qu'une trêve !

Seulement, les coups de chambalou avaient dû résonner au loin ! De village en village, de maison en maison, l'écho de sa mésaventure se propagea.

Ses plaisanteries, ses farces avaient perdu leur sel. On l'écoutait en haussant les épaules, ou avec le sourire de commisération que l'on accorde aux récits d'un « innocent ».

Bien fait pour lui, n'est-ce pas ?

Saint Éloi, Limousin

*À la mémoire de Paul Bonnaud,
l'Émailleur de génie.*



VOUS connaissez, bien sûr, les « émaux de Limoges » ? Du moins, avez-vous vu, sous cette appellation, des tableaux, des vases, des bijoux, œuvre d'une florissante industrie ? Votre conteuse eut le privilège d'assister à l'éclosion des plus rares spécimens du genre, non pas chez un industriel, mais chez un créateur donnant naissance, lui seul, pièce à pièce, du début à la fin, à ces admirables produits des métaux et du feu.

Permettez-moi de vous rapporter – le plus brièvement possible – comment s'opère la métamorphose :

L'artiste a devant lui une plaque de cuivre, mince, et qu'il a rendue convexe. À l'aide d'une spatule, il étend, sur l'un et sur l'autre côté de cette plaque, une couche de pâte granuleuse, formée d'un vernis d'émail dont votre dictionnaire vous donnera la composition. La plaque ainsi préparée est passée au four. Retirée, et refroidie, elle va recevoir de successives applications et se retrouver au four après chacune d'elles. Ces différentes applications d'émail formeront, par exemple, sur le fond coloré, un visage de Vierge, ensuite la robe de la Vierge et, ensuite, tel et tel autre détail du tableau. Or, l'émailleur ne peut pas reprendre un coup de spatule défectueux comme le peintre sur toile, un coup de pinceau. Et il ne travaille pas sur un dessin. Il faut que, d'une main sûre, il obtienne le personnage ou les

personnages qu'il rêve.

Il ne faut pas que, durant la cuisson, se produise la moindre bavure de la pâte. Sinon, tout est à recommencer. Quand on songe au nombre de cuissons nécessaires, puisque chaque couleur exige la sienne, on est confondu de contempler ce miracle : un émail terminé avec tout son chatoiement de teintes, avec ses bleus, ses verts, ses rouges divinisés par le feu. Tableau, vase, coupe...

Quel compteur indiquera le temps utile à chaque cuisson, mais qui ne saurait être dépassé sans compromettre le résultat ?

L'intuition du maître est seule en jeu et cela ajoute au prodige. Paul Bonnaud met sa plaque au four (un petit four qui n'a l'air de rien), revient vers vous... parle de la pluie et du beau temps... Tout à coup, hop ! il ouvre le four : la plaque, la coupe ou le vase sont saisis au moment exact.

Vous m'avez pardonné, n'est-ce pas, cher ami lecteur, ce petit exposé ? Il m'a paru avoir sa place dans ce livre où le merveilleux et le réel s'associent. Et puis, devant vous parler du premier émailleur limousin : saint Éloi, il n'était peut-être pas inutile de vous dire quelques mots sur l'art qu'il a laissé en héritage.



Il naquit à Chaptelat, saint Éloi. Chaptelat est un village près de Limoges. Il y coule l'Aurance, ainsi dénommée parce qu'elle charria, jadis, des paillettes d'or.

Je pense que l'on peut encore voir, près de l'église de Chaptelat, la fontaine qui marquait l'emplacement de sa maison natale.

Ses parents étaient fortunés. Ils étaient pieux, aussi. Limoges leur doit l'église Saint-Paul.

Avant la naissance de l'enfant qu'elle attendait, la jeune femme vit, en songe, un aigle tournoyer au-dessus de sa tête. Selon le prêtre, auquel elle le rapporta, ce songe signifiait que l'enfant serait un saint et un novateur.

— Il accomplira de grandes choses, dit le prêtre, et le Créateur de toutes choses l'a *choisi* pour transmettre aux hommes un peu du souffle divin.

En foi de quoi, l'enfant fut baptisé *Elegius*, ce qui veut dire *choisi*.

Elegius – ou Éloi – voulut être orfèvre. On le mit en apprentissage à Limoges, chez Abbon. Quand il eut appris son métier, il souhaita l'exercer à Paris et Abbon, qui avait des relations, le recommanda au trésorier même du Roi.

Le roi, c'était alors Clotaire II, et ce souverain désirait un fauteuil d'or. Le trésorier proposa l'ouvrier limousin, qui fut agréé et qui reçut

la quantité d'or nécessaire à la fabrication du siège royal. Mais, au lieu d'un fauteuil, Éloi en fit deux, ne voulant pas perdre, dit-il, la matière qui restait.

Les deux fauteuils étaient superbes, de formes et de ciselures. Clotaire II, émerveillé de l'art et de l'honnêteté du Limousin, l'éleva au grade d'orfèvre et monétaire du Roi. Les pièces de monnaies que vous pouvez voir, au cabinet des Médailles, au nom de Clotaire II, ont été frappées par saint Éloi.

Mais il continuait à perfectionner son art.

S'inspirant – peut-être – de Byzance, il appliqua, sur un fond d'or ou d'argent de minces cloisons qui formaient le dessin choisi. Entre ces cloisons, il coulait des pâtes de verre qui, subissant différentes températures, ressortaient en éblouissantes mosaïques.

Coincidence digne d'être notée : parmi les *ouvriers* (et le nom ici a tout son sens étymologique) qui composaient ses ateliers, Éloi comptait un Limousin qui s'appelait Bouderie.

Or, celui qui, des siècles plus tard (en 1888), ranima, en Limousin, la flamme sacrée, s'appelait Bourdery...

Comme il serait intéressant de rechercher si, par altérations successives, le nom de Bouderie n'aurait pas fait Bourdery ?



Revenons à notre Éloi.

S'il est une circonstance de l'Histoire que l'on retient facilement, c'est qu'il fut ministre, le conseil du sage roi Dagobert, fils de Clotaire II.

Roi et ministre étaient dignes l'un de l'autre.

Mais, chez Éloi, l'homme d'État n'avait pas étouffé l'artiste. Il ne cessait de travailler et, si remarquables étaient les œuvres sorties de ses mains, qu'il se nomma lui-même « le Maître des Maîtres ».

On l'a taxé d'orgueil.

Ce n'est pas mon humble avis.

Il me semble que reconnaître les dons de Dieu est un hommage rendu à Dieu. Quand vous recevez un présent, ne devez-vous pas en faire cas ? Pourquoi en irait-il autrement pour les présents qui nous viennent du Ciel ?

Et puis, ce titre de « Maître des Maîtres » exprimait une sorte de prophétie. Éloi tient la tête de la noble lignée limousine qui à travers les Jean Garnier, les Alpais (vous pouvez, de ce dernier, admirer un ciboire au Louvre), les Pénicaut, les Léonard Lemosin, surnommé l'enchanteur, les Laudin, les Nouailhers, Dal-peyrat, Bourdery, Serzerat aboutit de nos jours (et je vais certainement en oublier) aux

Blancher, Erlandé, Rolly, Jouhaud et à Paul Bonnaud...

Nous ne discuterons pas philosophie et vertus théologiques.

À tort ou à raison, Éloi s'accorda le titre de *Maître des Maîtres* et je devais vous le dire, car c'est ici qu'intervient la légende.



Cette légende prétend qu'Éloi s'établit, près de Limoges, maréchal-ferrant. Et sa forge portait en enseigne : « Éloi, Maître sur tous ! »

Un jour, un jeune *compagnon* qui passait, arrêté par ladite enseigne, interrogea :

— Maître, que m'apprendrez-vous donc que j'ignore ?

— Tiens ! répondit Éloi, tu vois ce morceau de fer ? Serais-tu capable d'en faire un fer à cheval en trois « chaudes » ?

— Je le ferai en une seule ! déclara le compagnon.

Il mit le fer au feu, frappa sur l'enclume, et :

— Voilà !

Éloi se demandait comment cela avait pu se produire quand survint un cavalier pour qu'on ferrât sa monture.

— Voulez-vous que j'essaie ? proposa le compagnon.

— Soit ! acquiesça Éloi qui espérait le prendre en défaut.

Il faillit tomber de surprise, voyant que, ayant saisi le pied du cheval, il le coupa d'un coup de hache. Et le cheval n'eut pas l'air de souffrir, il ne saigna même pas !

Absolument à son aise, l'étrange ouvrier plaça le pied coupé dans un étau et y cloua le fer qu'il venait de forger. Cela fait, il desserra l'étau, reprit le pied et le remit à la jambe du cheval qui partit au trot...

Le maréchal-ferrant voulut imiter un tel exemple lorsque se présenta un autre cavalier dont la monture réclamait des fers. Sans hésiter, d'un coup de hachette, il coupa le pied de la malheureuse bête qui commença à hennir lamentablement et à perdre son sang...

Éloi se hâta de procéder au ferrage... Mais quand il voulut réappliquer le pied coupé, celui-ci ne colla pas du tout à la jambe.

Et c'était affreux d'entendre le pauvre cheval hennir de douleur et de voir tout ce sang qui coulait.

Fort à propos, le compagnon de la veille repassa devant la forge. À cinq minutes près, le cheval n'avait plus une goutte de sang dans les veines.

Ayant jugé la situation, il prit le pied coupé, l'adapta à la jambe. Le pied tenait. La jambe ne saignait plus. Les hennissements du cheval étaient devenus joyeux.

— Désormais, déclara Éloi, c'est vous qui serez maître !

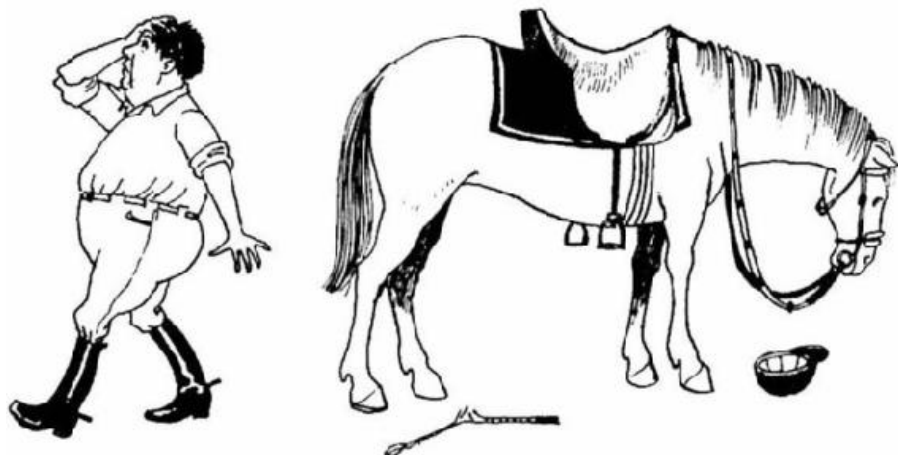
Le *compagnon* ne répondit pas. Il avait sauté en croupe, et, tous trois,

monture et cavaliers, se volatilisèrent. Éloi avait juste eu le temps de reconnaître Notre Seigneur, sous les traits du compagnon, et saint Georges, sous les traits du cavalier.

Voilà pourquoi saint Éloi devint non seulement le patron de tous ceux dont le métier comporte, à un degré quelconque de l'échelle, du serrurier à l'orfèvre, le travail du métal, mais aussi le protecteur des chevaux.

Qui traite mal un cheval, qui lui impose une charge dépassant ses forces, qui l'épuise, qui le déshonore sous les coups de fouet et les jurons, celui-là encourt la disgrâce de saint Éloi.

Eh ! On m'a cité de singuliers exemples...



Le tailleur de Saint-Pardoux



IL Y avait une fois, à Saint-Pardoux, un tailleur nommé Bénillat, fort expert en son métier et qui eût été fortuné sans son défaut capital : la curiosité.

Oh ! Ça n'a l'air de rien. On dirait un tout petit travers, la curiosité... Pourtant, la sienne causait grand tort à Bénillat. Les gens de Saint-Pardoux n'aimaient pas beaucoup que l'on se mêlât de leurs affaires et de surprendre le tailleur accroupi sur sa table près de sa fenêtre, mais les yeux plus souvent collés aux vitres qu'attentif à son aiguille, les importunait... Les questions qu'il ne savait pas retenir, durant les essayages, enfin cet instinct fouineur de Bénillat détournait la clientèle. On préférait les tailleurs de la ville. Sa femme le lui disait : – Tant que, d'un coup de ciseau, t'auras pas coupé ta grande langue, on sera pas sûr de demain !

En effet, curiosité et bavardages vont de pair.

Donc, notre homme voyait peu à peu la solitude se faire autour de lui. Les idées noires le prirent. Il eût, de lui-même, fui ses semblables sans l'irrésistible attrait qu'il continuait à trouver en tout ce qui les concernait.

Un soir, il venait d'être à peu près mis à la porte par l'une de ses pratiques excédées et il ne lui plaisait guère d'avouer cet affront et cette perte à sa femme.

Pour regagner son échoppe, il choisit le chemin des écoliers et s'attarda dans le bois de Mansart.

Tout à coup, il resta pétrifié :

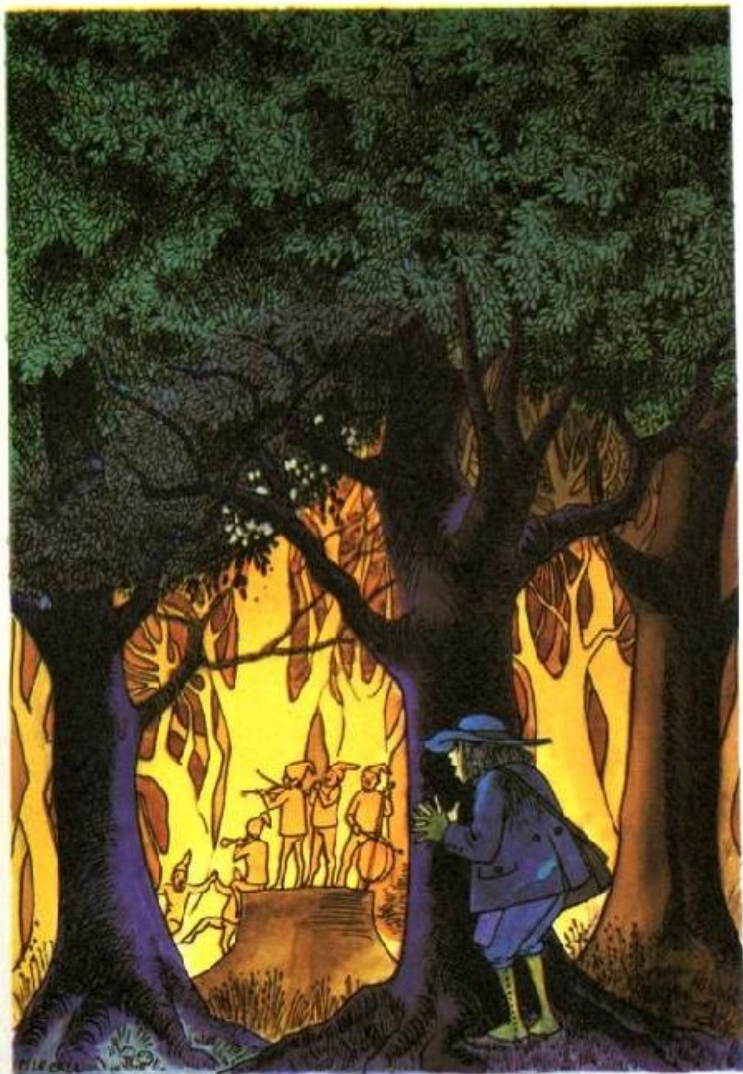
— Les Forestiers ! murmura-t-il.

On nommait *Forestiers* ces petits esprits de la terre qui, jadis, se plaisaient à jouer dans les forêts. Plus gracieux que des gnomes, moins vifs que des lutins, ils dansaient, au clair de lune, sur les aiguilles de pins ou sur des tapis de bruyères.

Mais gare à qui surprenait leurs ébats !

Bénillat eut un premier mouvement dicté par la sagesse, celui de rebrousser chemin... Sa curiosité l'emporta. Depuis longtemps, il se demandait ce qu'il y avait de vrai dans tout ce qu'on racontait au sujet des Forestiers. Il n'allait pas perdre une telle occasion de s'informer.

Dissimulé derrière un arbre, il regarda de tous ses yeux.



Dissimulé derrière un arbre, il regarda de tous ses yeux.

Insouciant, les Forestiers sautaient en mesure, dirigés par leurs musiciens massés sur la souche argentée d'un bouleau : violons et violoncelles étaient faits de glands évidés. Les sons harmonieux qui s'en échappaient eussent plongé dans l'extase tout autre que notre curieux, uniquement préoccupé d'observer les moindres détails. Il avait entendu dire que les Forestiers-luthiers utilisaient, pour leurs instruments à cordes, des entrailles de rossignol, et, en fait de crins, des fils de la Vierge savamment tissés, qui devaient leur résistance à certain bain composé de larmes de biche et autres produits rares...

Ma foi ! Ce qu'il voyait n'infirmait pas ces renseignements...

Ah ! Il étonnerait bien le village, demain, en racontant avec force précisions comment se divertissaient les Forestiers ! Il s'aperçut qu'ils avaient les pieds nus. Voilà qui était intéressant ! Tout le monde prétendait qu'ils allaient, chaussés de sabots brillants... À moins qu'ils ne les eussent ôtés pour danser plus à l'aise ?

Bénillat promena les yeux autour de lui. C'était bien ça ! Les minuscules sabots se trouvaient rangés, à quelques pas, au pied d'un arbre.

Ah ! S'il pouvait s'emparer de quelques paires ! Il les exhiberait à l'appui de ses dires...

Son envie fut sans bornes quand il connut la véritable raison du déchaussement des Forestiers...

Comme un bruit de galop retentissait à travers les bois, la ronde et les chansons s'arrêtèrent net. Chacun se précipita vers ses sabots et... il n'y eut plus de Forestiers dans la clairière.

Disparus ! Évanoués !

— Quel dommage ! se morfondit Bénillat. J'aurais tant voulu en savoir plus long et, surtout, attraper au moins une paire de leurs sabots...

Il n'eut pas à se désoler trop outre, le bruit de galop ayant cessé, les Forestiers réapparurent, et déchaussés comme devant.

— Ah ! Ça ! grommela notre homme. Les sabots seraient-ils magiques ? Suffirait-il d'y enfoncer le pied pour devenir invisible ?

Mais alors... S'il en dérobaient une paire, il pourrait s'introduire en n'importe quel lieu ! Tout voir ! Tout entendre !

Quelle aubaine pour un indiscret de son espèce !

Justement, les sabots avaient été déposés peu loin de l'arbre où il se tenait. Il n'eut qu'à tendre la main pour s'emparer de deux d'entre eux et les enfoncer dans sa poche.

Mais son geste avait été surpris. L'alarme fut jetée. Le roi des Forestiers (Bénillat l'avait déjà identifié à cause de la corolle de pissenlit dont il était couronné) s'approcha du délinquant. Ciel ! Les sabots dérobés étaient justement ceux du Roi. Le vol s'aggravait du crime de lèse-majesté.

À la colère qui brilla dans les petits yeux verts du souverain, Bénillat crut bien sa dernière heure arrivée. Ne racontait-on pas que les Forestiers étaient capables de larder un humain de milliers de coups de minuscules poignards aussi redoutables que des aiguillons de guêpes ou de fourmis rouges ?

Il allait se décider à rendre les sabots... Mais la physionomie du roi des Forestiers changea. Par un effort de mansuétude, il s'adressa d'un ton paisible quoique ferme à Bénillat :

— Je te fais grâce si tu remets mes sabots où tu les as pris... Cette nuit, nous fêtons la Saint-Jean... le grand Patron de tout ce qui a été créé pour la gloire de Dieu... Vous autres, hommes, oubliez facilement de louer le Créateur... Il nous revient, à nous et aux animaux, de le consoler de votre ingratitude... Je ne veux donc pas que cette nuit de la Saint-Jean, consacrée à célébrer les vertus du Tout-Puissant par l'intercession du Pur d'entre les Purs, voie s'exercer notre vengeance... Je te pardonne, pauvre Frère inférieur, tu n'as nul châtiment à redouter de nous... Remets en place mes sabots et retourne chez toi...

Vous croyez peut-être que ce noble langage émut le larron ?

Point du tout. Bénillat était un lâche. Avec ces gens-là, la miséricorde est sans résultat. Ils ne comprennent que la manière forte...

Le roi des Forestiers adoucit, au contraire, sa tactique. Il fit des promesses.

Bénillat n'en démordit pas.

— Va donc ! lança le minuscule couronné. Emporte ton larcin. Puisse le Ciel t'accorder de te repentir.

Le mauvais drôle s'enfuit, impatient d'utiliser sa trouvaille et de pénétrer sans qu'on le soupçonnât dans le secret des familles...

Mais voilà que, lui qui croyait connaître la forêt de Mansart dans tous ses détours, il se perdit... Il n'arrivait pas à atteindre la lisière. Les ténèbres s'épaissirent. Il n'y voyait plus. Il lui semblait que la forêt se refermait sur lui, l'étouffait de toutes ses branches et de toutes ses ombres. L'angoisse le saisit. Ses jambes flageolaient. Il essaya de courir. Les arbustes le griffaient au passage, le cinglaient comme des lanières.

Et il pensait – autant qu'il pouvait penser dans cet état d'angoisse ! – à sa quiète échoppe... à la chaude « bréjeau » qui devait mijoter à son intention... à sa femme, point si désagréable... Ces idées, dans son cerveau en ébullition, ne se présentaient pas sous forme de raisonnement. Elles passaient en désordre... s'effaçaient... revenaient comme au jeu d'un kaléidoscope fou.

Il se mit à hurler, sans qu'il sût lui-même si c'était de terreur ou de rage...

Toute la nuit, il hurla. Toute la nuit, il se battit contre les branches

aiguës et cogna du front contre les impassibles fûts lisses postés pour lui barrer la route...

Quand le jour parut, il s'aperçut qu'il n'avait pas quitté la clairière de la veille.

Alors, désespéré, certain qu'il allait mourir d'inanition, prisonnier de la forêt, il s'assit sur le tronc d'arbre qui avait servi d'estrade aux Forestiers musiciens.

Un frottement soyeux contre l'écorce lui fit lever la tête. Un écureuil – joli comme tous ses pareils – le regardait, pensif, sous sa queue en panache. Sans doute avait-il pitié de cet homme accablé et cherchait-il un moyen de le secourir ?

Mais Bénillat, décidément, était insensible à la bonté des êtres. Il prit une pierre pour la lancer sur l'écureuil qui, par bonheur, fut plus rapide que la pierre et, de l'un de ses bonds légers d'oiseau sans aile, se trouva au faîte d'un chêne proche avant même que la pierre eût atterri.

Piqué dans son amour-propre, Bénillat le prit en chasse, essayant de monter aux arbres... L'écureuil s'élançait de branche en branche... de faîte en faîte... et Bénillat, épuisé, allait renoncer à son meurtrier dessein quand il découvrit que cette vaine poursuite l'avait amené près de la grande route.

Il se crut sauvé.

Sa fatigue semblait disparue. D'un pas pressé, ragaillard, presque allègre, il foulait le chemin caillouteux qui le ramènerait, croyait-il, à Saint-Pardoux.

L'illusion ne dura pas. Au bout d'un moment, il s'étonna de ne rien reconnaître du paysage où nul clocher, nul toit de chaume ou de bardeaux, nulle tour seigneuriale ne s'inscrivaient, si loin qu'il portât le regard.

Malgré le large espace, le soleil montant, Bénillat sentit renaître son angoisse de la nuit.

Pourtant, il finirait bien par aboutir quelque part ? Une route conduit toujours quelque part !

Alors, où que ce fût, il s'expliquerait, et il demanderait à manger.

Car son estomac réclamait. Il réclamait avec une insistance qui bientôt ne fut plus supportable.

Avec la faim, la soif se manifestait.

Et le soleil devenait chaud.

Il ne fallait pas s'arrêter. En marchant, il se rapprochait du but...

Et Bénillat soufflant, suant, traînant la jambe, se forçait à marcher... Encore... Encore... Il allait sûrement arriver devant une maison... Le pays n'était pas un désert... Un petit effort de plus... un petit effort...

Mais il s'écroula, épuisé, en proie au délire de la soif. Il ne sentait plus sa faim. La soif le tenait en son pouvoir, annihilant tout autre

sensation. Dans sa fièvre, il crut entendre le *frilé.*, *frilou*... d'un ruisseau et se roula sur le sol, rampa... Las ! Il n'y avait sur le bord de la route que terre sèche et cailloux brûlants... Puis il crut voir une cascade vaporisant l'air de son écume étincelante et fraîche... Il se leva. Ses jambes, devenues de plomb, se mouvaient, raides comme les jambes d'un automate... Il tendait les bras. Sa bouche avançait, avide... La cascade reculait toujours...

De nouveau, il s'écroula.

Combien d'heures passèrent ?

Le soleil déclinait quand Bénillat ouvrit les yeux.

Des gens l'entouraient. Derrière eux, deux carrioles à bâches étaient arrêtées.

Hébété, le tailleur les contempla et ne sut que clamer d'une voix rauque :

— J'ai soif !

Il avala d'un trait la gourde d'eau qu'on lui présenta puis questionna :

— Suis-je bien loin de Saint-Pardoux ?

— Saint-Pardoux ? répétèrent ses sauveteurs comme s'il se fût agi du nom d'un pays étranger.

— Oui... Je suis Bénillat... Le tailleur de Saint-Pardoux...

— Nous ne savons pas ce que tu veux dire. Bien que nous parcourions le pays, en tout sens, depuis des semaines, nous n'avons jamais entendu parler de Saint-Pardoux !

— Qui êtes-vous donc ?

— Nous sommes comédiens ambulants. Tu peux te joindre à nous si tu le désires. Un tailleur est toujours nécessaire...

Il hésita...

Mais la peur de se retrouver seul sur la route hostile lui fit accepter la proposition du chef de troupe.

Quelques minutes après, assis parmi les femmes et les enfants dans l'un des chars bringuebalants, ayant reçu sa part d'un magnifique fromage de chèvre, il se félicita de sa décision.

Et puis, il écoutait babiller ses compagnes. Il surprit les confidences de deux d'entre elles qui le croyaient endormi. Notre curieux était à son affaire.

Le soir venu, on atteignit la ville où la troupe devait donner une représentation. Les carrioles s'immobilisèrent. Femmes et enfants sautèrent à terre, se mêlant aux hommes qui commençaient à dresser la scène où ils joueraient.

Des badauds les regardaient faire, auxquels d'autres badauds se joignirent.

Il y aurait théâtre ce soir, sur la place !

La joyeuse nouvelle partit à travers la ville comme une fusée.

Avant que les comédiens n'eussent affiché leur spectacle, les gradins craquaient sous le poids d'un auditoire pressé d'applaudir.

Derrière les planches qui servaient de coulisses, les acteurs s'affairaient... se querellaient et s'embrassaient... se jetaient des injures et tout aussitôt des mots tendres... Un autre, déjà prêt, habillé de sombre, une épée au côté répétait sa grande scène déclamatoire... Bénillat éprouvait la griserie de cette atmosphère nouvelle pour lui...

— Rajuste-moi ce pourpoint ! lui cria le directeur de la troupe, magnifiquement vêtu de velours rouge et d'or...

En trois coups d'aiguille, le tailleur eut accommodé le pourpoint au gré de son propriétaire qui, satisfait, l'invita à prendre place dans le public.

Mais les yeux de Bénillat tombèrent sur une cassette ouverte. Le chef de tournée venait d'y placer la dernière recette et il avait négligé de la refermer.

Oh ! Bénillat ne céda pas tout de suite à la tentation... Ces sommes ne lui appartenaient pas. Elles avaient été péniblement gagnées, en dépit de la fatigue de la route, des intempéries, voire, de la maladie... Et les braves gens qui les avaient amassées s'étaient montrés charitables envers lui... Oui... Mais... Un pareil pécule lui permettrait de rentrer à Saint-Pardoux... Avec de l'argent, on obtient des voitures, et tout et tout...

Il soupesa les rouleaux...

Oh ! Oh ! Ces comédiens étaient plus riches qu'ils n'en avaient l'air !

N'était-ce pas honteux qu'ils vendissent si cher leurs grimaces, alors que lui s'échinait pour de dérisoires bénéfices ?

Les choses changeraient s'il faisait main basse sur le magot. Il agrandirait son échoppe... y mettrait une enseigne... prendrait des ouvriers...

Que risquait-il ?

N'avait-il pas le moyen de passer inaperçu ? Les sabots du Forestier étaient toujours au fond de sa poche...

Il les en tira, non sans surprise constata que ses grands pieds pouvaient les chausser !

À ce moment, la toile se souleva.

Le directeur du théâtre revenait sur ses pas et appelait :

— Bénillat ! Hé ! Bénillat !

Puis haussant les épaules :

— Où donc est-il passé ? Il n'est pas avec le public...

Le tailleur invisible frétillait d'aise.

Les sabots avaient gardé leur magie.

Mais le comédien s'approchait de la cassette... la refermait... fit un geste comme pour l'emporter... et murmura :

— À quoi bon ? La confiance a toujours régné chez nous et le

nouveau venu est un honnête homme qui nous doit peut-être la vie !

À peine se fut-il éloigné que *l'honnête* homme invisible sauta sur la cassette et se sauva, à toutes jambes.



Sans doute, se trompa-t-il encore de chemin...

Hors de la petite ville, il erra la nuit entière pour se retrouver, à l'aube, devant un moulin. Un moulin qu'il n'avait jamais vu dans les parages de Saint-Pardoux !

Ayant enfoui sa cassette sous une grosse pierre, il ôta les sabots magiques et franchit le seuil du meunier.

— Que voulez-vous ? lui demanda celui-ci.

— Un peu de travail et de nourriture. Je suis tailleur...

— Et les habits à ravauder ne manquent pas ! déclara la meunière, survenant. Prenez des forces pendant que je vais aller vous les chercher ! ajouta-t-elle.

Et la bréjeau de fumer dans une assiette.

Restauré, le tailleur se mit à l'ouvrage.

Il fit merveille, car il était excellent ouvrier et, poussé par sa femme, le meunier l'engagea à demeurer plusieurs jours avec eux.

Bénillat, qui avait trouvé la cuisine bonne et qui se ressentait encore de ses harassantes randonnées, accepta. Cette nuit-là, il dormit comme un juste.

Mais, la nuit suivante, il chaussa les sabots du Forestier et entreprit de fouiller la maison. Il visita le grenier, ouvrit de vieilles malles, lut de vieux papiers, des actes de naissance, de décès...

Dans la chambre même des époux qui dormaient, il avisa un petit bureau fermé à clé. Il eut tôt fait de découvrir la clé et d'ouvrir le petit bureau. Dans l'un des tiroirs, il trouva une liasse de lettres qu'il empocha avant de regagner sa chambre.

Sa curiosité, plus affamée qu'il n'avait été affamé lui-même précédemment, allait être satisfaite. Et pas seulement sa curiosité... La possession de la cassette avait éveillé en lui le goût de l'argent... Or, ces lettres parlaient d'un trésor caché dans les ailes du moulin...

Bénillat se dit que le meunier n'avait pas dû l'attendre pour en devenir propriétaire... Mais qu'en avait-il fait ?

De la minutieuse prospection qu'il venait d'opérer, il résultait que maître Pierre (c'était déjà le nom de ce meunier-là...) ne gardait pas ses écus à portée de main... Il n'était donc pas inadmissible qu'il eût trouvé la cachette ingénieuse et qu'il eût augmenté de ses économies le trésor initial !

Bénillat se promit de tirer la chose au clair.

En attendant, il rapporta les lettres où il les avait prises.

— N'entends-tu rien, mon homme ? murmura la meunière, dans un demi-sommeil.

— Ce sont les rats, femme... Ce sont les rats...



Le procédé de Bénillat fut simple.

Il résolut de ne jamais perdre de vue le meunier. Pour cela, il se rendait invisible. Le septième jour, la roue du moulin ne tournait plus...

— J'y vais ! avait annoncé maître Pierre, à sa femme, après la collation de quatre heures.

Le mauvais hôte comprit ce que cela signifiait. D'autant que le meunier eut soin, avant de s'éloigner, de s'informer de l'emploi du temps de son compagnon.

— Je dois terminer les deux pantalons de velours que j'ai taillés ce matin pour vous, maître Pierre.

— Vous êtes un garçon laborieux ! répondit le meunier. Je vous récompenserai...

Il n'eut pas fait trois pas que, – sabots aux pieds, bien sûr ! – l'autre fut sur ses talons...

Le meunier se dirigeait vers la grande roue arrêtée... négligea même d'inspecter les alentours..., s'approcha, les chevilles dans l'eau.

Et Bénillat le vit qui tirait à lui l'un des rayons et qui l'ouvrit comme on soulève le couvercle d'une boîte. Il ne s'était pas trompé ! Là se trouvait le coffre-fort du meunier. Dès que celui-ci fut parti, il répéta les mêmes gestes... Une fortune brilla sous ses yeux. Fébrile, Bénillat empila les lingots dans ses poches...

Ses poches étaient percées. Le proverbe qui prétend que les cordonniers sont les plus mal chaussés peut être vrai quelquefois et, avec une variante, peut aussi s'adapter aux tailleurs.

Et ils étaient lourds, les lingots. Ils firent du bruit en tombant sur la pierre de l'escalier et dégringolant de marche en marche.

Le meunier surgit.

Il ne vit pas Bénillat, mais il vit ses lingots en débandade.

À voix haute, il cria :

— Ce n'est rien, femme ! Ce sont des pierres qui roulent.

Vous jugez si Bénillat fut content !

Mais il résolut d'attendre pour ramasser son butin un moment plus propice, car maître Pierre s'était assis sur le banc placé dans la cour d'où il dominait l'escalier...

S'il avait pu s'introduire dans les cerveaux aussi facilement que dans

les maisons, Bénillat eût été moins sûr de lui.

Le meunier restait là pour attendre son voleur qui, brusquement mis en fuite, ne tarderait pas à revenir, se disait-il. On ne renonce pas à la richesse que l'on a cru tenir...

Mais les sabots du Forestier ne permettaient pas de se glisser à travers les circonvolutions des cerveaux. S'imaginant à l'abri de tout risque, Bénillat, à minuit, quitta tranquillement le moulin. Il avait eu la précaution de se rendre dans la chambre de ses hôtes. La meunière dormait. À côté d'elle, les couvertures remontées, le meunier ronflait...

Du moins crut-il que la lourde forme tassée près de la meunière était le meunier et que le ronflement qu'il entendait était celui du meunier.

En réalité, il s'agissait d'un gros traversin, pour la forme, et du ronronnement d'un matou, pour le ronflement.

Notre homme jugea donc inutile de s'en aller en invisible.

Des hardes sous le bras, il sortit, commença de descendre l'escalier... Les lingots étaient toujours là... Sans se hâter, il se baissa, les plaça au milieu des vieux vêtements qu'il avait emportés... Il ne put en mettre que deux... Un formidable coup de gourdin l'étendit raide...



Quand il ouvrit les yeux, il était pendu...

Oui, mes amis, pendu à l'un des arbres de la clairière où, un fameux soir, il avait surpris les Forestiers. Pendu mais point encore mort, donc, puisqu'il ouvrit les yeux et reconnut la clairière.

Il essaya de desserrer les liens qui l'asphyxiaient. Ce geste le fit gigoter et les liens se resserrèrent...

Dans quelques secondes, il passerait !

Ah ! Il avait mérité cette horrible fin... prélude du châtiment éternel !

Nul sabot magique ne permettait de s'introduire clandestinement au paradis.

L'enfer s'ouvrit sous ses pieds...

À ce moment, de branche en branche, un gracieux écureuil descendit jusqu'à lui, puis s'assit sur l'herbe en face, levant sur le pendu de tendres yeux apitoyés.

— Pauvre petit animal ! pensa Bénillat, tu vaux mieux que moi et...

Et la corde se rompit.

Bénillat se retrouva d'aplomb, se massant le cou.

L'écureuil semblait sourire...

— Jusqu'au bout j'ai espéré te sauver, homme, mon frère...

Bénillat tressaillit.

Il reconnaissait cette voix...

— Tu ne te trompes pas ! reprit l'écureuil. Regarde...

Ayant dit, il laissa place au roi des Forestiers couronné d'une corolle de pissenlits.

— J'ai revêtu d'abord la forme de ce petit animal pour essayer de toucher ton cœur. J'échouai. Alors je te donnai une nouvelle chance. Je me métamorphosai en comédien suivi de sa troupe... Là encore, je ne fus payé que d'ingratitude... À la première tentation, tu oublias le service rendu... L'expression de ma confiance en toi te laissa indifférent... Je devins meunier et t'offris une troisième occasion de t'amender et de résister à tes instincts... J'avais oublié qu'une mauvaise action en appelle une autre... Ce coup de gourdin que je te donnai fut ta chance suprême. Si je n'avais, de la sorte, freiné tes appétits, où ne t'auraient-ils pas conduit avec le dangereux pouvoir que tu détenais ? Les miens exigèrent ta mort. Je la leur accordai... conditionnellement. À cause de la lueur de pitié qui passa dans ton cœur lorsque tu me revis près de là, sous mon apparence d'écureuil, tu as la vie sauve. Je l'espérais... Mais il s'en est fallu d'une seconde...

C'était bien l'impression du pendu de tout à l'heure, qui sentait grandir une panique rétrospective...

— Te voici gracié, Bénillat. Souviens-toi que l'honnêteté consiste à respecter non seulement le bien des autres mais aussi leurs secrets... Tout le mal est venu de ta curiosité !

— Merci... Merci, Monseigneur ! balbutia l'homme qui avait cherché comment appeler l'étrange personnage. Soyez sûr que jamais plus je ne viendrai vous regarder danser...

— Attends ! reprit l'autre. Je te condamne au contraire à venir une fois l'an te mêler à nous... le soir de la Saint-Jean... Pendant dix ans... C'est là toute la peine que je t'impose et je le fais pour ton bien... Il est profitable, pour les hommes, de changer de milieu parfois... N'oublie pas...

Bénillat promit.

Comme par enchantement, il retrouva le chemin de Saint-Pardoux et son échoppe où l'attendait sa femme.

Elle ne lui posa pas de questions. C'était une femme intelligente.

Pas davantage, au cours des dix années qui suivirent, quand il disparaissait pour la nuit de la Saint-Jean, elle ne se montra curieuse.

Lui-même était bien guéri de son défaut. C'est-à-dire qu'il en avait fait une qualité. Sa curiosité se transposa. Il fut curieux d'apprendre, avide d'acquérir des connaissances intellectuelles, en même temps que de rechercher des coupes nouvelles pour les habits qu'il taillait.

Il se fit une réputation d'artiste et de savant. On admira, pareillement, son grand cœur ouvert à toutes les misères...

Il y a quelque vingt ans vivait, à Saint-Pardoux, un centenaire qui se

souvenait d'avoir, dans son enfance, entendu parler de Bénillat, le tailleur honoré de tous pour ses vertus et son habileté.

Le roi des Forestiers avait fait bonne besogne. On aimerait l'en féliciter, n'est-ce pas ?

Hélas ! Les gros chênes de la forêt de Mansart ont été sciés, les taillis coupés. Les Forestiers ont quitté le pays...

Dans quelle clairière dansent-ils, maintenant, sous la lune ?

Sur le pont Saint-Étienne



LIMOGES même sont nés de nombreux grands hommes de notre Histoire. Vous trouverez entre autres dans votre dictionnaire les noms de La Reynie..., Aguesseau..., Vergniaud..., Bugeaud..., Jourdan..., Carnot, etc.

Or, si vous cherchiez dans votre Histoire de France, quelle mémoire laissa chacun d'eux, ou, simplement, si vous vous reportiez aux quelques lignes que leur consacre votre dictionnaire, vous ne pourriez manquer d'être frappés par la similitude des qualités dont ils ont donné le témoignage et que l'on résumerait en un seul terme : la force d'âme. Force tranquille et sûre, faite de raison et d'équilibre et qui se révèle jusqu'en la dignité de l'attitude.

Je ne crois pas qu'il y ait un Limousin, un Limougeaud, chez qui cette essentielle parenté n'apparaisse...

La Reynie en fut le noble exemple.

Il vit le jour à Limoges, le 25 mai 1625 et probablement près de la basilique Saint-Étienne, dans l'antique cité que préservait, jadis, une enceinte fortifiée.

Son père, Jean Nicolas, sieur de Tralage et de La Reynie, tenait la haute charge de « conseiller du Roi en les sénéchaussée et présidial de cette ville ».

Gabriel Nicolas fit ses études à Bordeaux et, par la suite, s'y établit avocat.

Le fait que je désire vous conter se place durant l'enfance de celui qui restera dans nos mémoires non comme Maître du barreau, mais comme premier lieutenant de police de Paris.

Il était encore sous la tutelle d'un précepteur particulier.

Traversant, avec lui, le pont Saint-Étienne qui, déjà à cette époque, ployait sous le poids des ans, il rencontra un autre enfant poussant devant soi un bourricot étique.

Au regard de commisération que Gabriel appesantit sur l'ânier et sur l'âne, le gouverneur comprit qu'il devenait nécessaire de presser le pas. Le sort des humbles intéressait l'enfant, que son grand cœur entraînait à dédaigner l'étiquette pour se mêler à ces humbles.

Cette fois encore, toute tentative pour le distraire fut vaine. L'élégant petit garçon s'approchait du pauvre petit garçon déguenillé.

— Je peux t'aider à porter tes sacs ! dit-il, et Monsieur nous déchargera de ce qui serait trop lourd pour nous.

À cette déclaration, *Monsieur*, soit le gouverneur, crut étrangler...

— Que dites-vous ? parvint-il à articuler.

— Je dis que nous deux, qui sommes forts, prendrons les plus lourds de ces sacs.

Et, tandis que le pauvret le contemplait, médusé, il se saisissait de l'un des ballots...

— Attention ! parvint à prononcer l'infiniment misérable, il y a des pierres dans celui-ci !

— Des pierres ? Eh bien ! Elles trouveront place sur mon épaule aussi bien que des châtaignes.

Il souriait et, avant que son précepteur n'eût fait un geste, il souleva le sac qui retomba durement sur son épaule.

Il souriait toujours...

De mauvais gré, le précepteur dut suivre l'exemple.

Et ce fut un étrange cortège que celui de ces deux élégants : le précepteur et le jeune La Reynie, sacs au dos, aux côtés d'un enfant pieds nus en haillons, et d'un âne accablé dont la peau, apparaissant çà et là, était trouée d'escarres.

Le précepteur soufflait, maugréait, menaçait son élève d'un thème latin de plusieurs pages.

L'élève souriait.

On atteignit le bout du pont.

Les gens se retournaient au passage du quatuor.

Sur la berge, le précepteur laissa tomber son sac et se redressa en gémissant :

— Je ne pense pas que nous soyons arrivés, Monsieur ! dit son pupille qui continuait à sourire comme s'il se fût agi d'un jeu.

Il fallut repartir.

Enfin, le gamin loqueteux s'arrêta. L'âne en fit autant. On se trouvait devant une cabane en planches.

Les porteurs bénévoles (hum ! concernant l'un des deux, le terme n'est pas rigoureusement exact) déposèrent leur fardeau.

— C'est ici que tu habites ? demanda La Reynie.

— Oui... Mais ce ne sera plus comme ça, bientôt... Le père va construire une vraie maison avec les pierres que j'ai été chercher.

— Quel est le nom de ton père ? Où travaille-t-il ? Et ta mère ?

Les sourcils froncés, attentif, sagace, annonçant, par toute son attitude, l'homme qui était en lui, La Reynie interrogeait, réfléchissait...

Et le soir, il eut avec son père un entretien qui démontrait à quel point l'avait frappé la rencontre de l'après-midi. Surtout, il voulait savoir, nous dirons, plus justement, d'un mot moderne : il voulait que l'on enquêtât. Cet ouvrier qui laissait son enfant porter d'aussi pesants colis valait-il que l'on s'intéressât à lui ? Était-il plus malheureux qu'imprudent ? La mère était morte, avait dit l'enfant. Si la misère était la grande coupable, il faudrait aider le père et l'enfant... Si le père était un buveur, brutal, il faudrait soustraire l'enfant à ses sévices...

Un peu plus tard, seul dans sa chambre, il ôta avec précaution sa chemise, rougie, à l'épaule, de sang coagulé et, comme il le put, baigna sa plaie, fit une lessive qui dissimulerait les traces de sa bonne action souriante...

Bonne action qui ne se termina pas là...

M. La Reynie père, qui connaissait son fils, avait pris au sérieux ses confidences et il s'était informé de son petit protégé...

Intelligemment secouru et dirigé, celui-ci compta, plus tard, parmi les artistes maçons qui, sous les ordres de Mansart, contribuèrent à la gloire de Louis XIV.

La Reynie ne le perdit jamais de vue. Un Limousin ne retire jamais son amitié, parce que cette amitié n'est jamais le fait du caprice.

Quand vous passerez sur le vieux pont Saint-Étienne, ployant de plus en plus mais tenant toujours, pensez au beau petit garçon, grave et courageux, qui, dans l'avenir, méritera d'être considéré, par l'impitoyable Saint-Simon, comme un *homme d'une grande vertu et capacité qui, dans une place qu'il avait pour ainsi dire créée, devait s'attirer la haine publique, et s'acquitter pourtant l'estime universelle.*

Les souhaits imprudents



Le vent d'automne soufflait fort sur ce plateau creusois gagné par le crépuscule. S'en revenant de l'école, Brigitte sentait faiblir ses petites jambes. Elle avait trop couru en récréation et puis elle avait déjà fait la route, le matin, comme tous les jours. Cinq kilomètres... On a beau avoir des jambes toutes neuves, c'est long, cinq kilomètres.

Il ne fallait pas s'arrêter, la mère le lui avait bien défendu. Il ne fallait pas non plus s'engager sous bois. Le chemin qu'elle suivait était plutôt un sentier mais assez large, car des charrettes y passaient, les jours du marché.

On disait que les loups ne s'y aventuraient guère. Sauf s'ils avaient très faim.

Brigitte se demandait toujours, en passant par là, si les loups avaient très faim. Une fois, elle en avait rencontré un, mais elle l'avait pris pour un gros chien et n'avait pas eu peur malgré ses yeux aux lueurs phosphorescentes. Il l'avait suivie un moment, puis il avait disparu.

Rentrée chez elle, elle avait décrit l'animal à ses parents. Alors, pendant près d'un mois, sa mère l'avait conduite presque jusqu'à l'école... Le soir, son père « faisait un crochet » pour la ramener avec lui... Mais cela ne pouvait pas continuer. La mère avait du travail à la maison avec trois autres enfants, deux garçons en bas âge et la fille aînée, qui était infirme. Le père, qui se louait dans les fermes des environs, avait plus que son content de fatigue. La petite dut, comme naguère, accomplir seule le trajet qui la séparait de l'école.

Heureusement, le « gros chien » ne s'était plus montré. Elle en aurait

eu grand peur, par suite de toutes les questions qu'on lui avait posées à son sujet, et des précautions et des recommandations qui furent la conséquence de cette rencontre.

Elle y pensait surtout au retour. Et, quand le vent soufflait, ce n'était pas seulement le froid qui la faisait trembler.

Elle entendait des branches craquer comme si le feu s'y fût mis. Ce n'était pas le feu ? C'était le vent. Et ces lugubres *hou, hou* ? Était-ce encore le vent ? Ou quelque animal fantastique ? *Hous hou* !

Le « gros chien » devait gémir de cette façon-là.

Pourquoi donc avait-elle aussi froid ? L'on n'était qu'en novembre. En hiver, elle traversait, par la neige, le Mont de Jouer. En allant vite, elle se réchauffait.

Ce soir-là, qui n'était qu'un soir de novembre, elle ne parvenait pas à se réchauffer.

Elle avançait lentement, de plus en plus lentement. Ses pieds lui paraissaient lourds, ses mollets, en bois.

Elle aurait tant voulu se dépêcher ! En haut de la côte, cela irait mieux. La première partie du parcours était toujours la plus pénible.

Allons, petite fille ! Allons ! Hâtez-vous ! semblaient lui dire les feuilles qui couraient devant elle.

Hou, hou ! ricanait le vent hurleur.

Pour se donner du courage, elle pensa à sa mère, à ses petits frères, à sa sœur, l'immobile, qui l'attendaient dans la chaumière familiale. Des chapelets d'oignons, des quartiers de lard pendaient du plafond et, bien que le plafond fût bas, on ne les voyait qu'au moment où, pour le retour du père, la mère allumait la chandelle. Jusque-là, il n'y avait, pour éclairer la pièce, que le reflet du feu dans la cheminée où chauffait la « bréjeaude ».

Hou ! Hou ! Mais elle s'efforçait de ne penser qu'à la « bréjeaude », cette bonne soupe qu'on ne mange qu'en Limousin.

Elle s'en ferait donner une pleine assiette. Elle aurait chaud en l'avalant. Si chaud que ses yeux pleureraient un peu. Maintenant, c'était de froid qu'ils pleuraient.

Hou ! Hou !

Était-ce de froid seulement ?

Hou ! Hou !

Cette espèce de grand vent, croyait-il *la moquer* longtemps comme ça ?

Elle allait lui montrer qu'elle ne le craignait pas.

Ni lui, ni la nuit tout à coup venue. Ni le gros chien qui allait peut-être surgir.

D'une voix frêle, elle entonna l'hymne de la bréjeaude.

Chez nous, chez nous on sait la faire,

Mais parce qu'elle chantait, sa respiration devint plus difficile et elle marchait encore moins vite que tout à l'heure. À vrai dire, elle traînait les pieds comme s'ils eussent été de plomb.

Hou ! Hou !

Là-bas, la mère devait ouvrir la porte, faire quelques pas au-delà du seuil, épiant la menue silhouette.

Le père serait peut-être rentré avant Brigitte ?

Jamais elle n'avait mis tant de temps à atteindre le plateau. Le vent était plus mauvais que d'habitude ; il élevait, devant Brigitte, un mur élastique qui la repoussait... qu'elle n'arrivait pas à franchir...

Elle était à bout de forces, la petite fille, transie de peur et de froid, quand elle aperçut, assise sur un tronc d'arbre, une vieille femme qui lui sourit de sa bouche édentée. Le visage de la vieille se détachait, blafard, du noir opaque. C'était étrange, ce visage blanc qu'on voyait dans la nuit.

Mais c'était une présence. Qui sait, il se pouvait que la vieille s'en allât du même côté que Brigitte ?

Le pas de l'enfant se ralentit encore.

— Bonjour, madame ! dit-elle poliment.

— Bonjour, petite. N'es-tu pas fatiguée de marcher ? chevrot la vieille.

— Oh ! si, madame. Je suis bien lasse !

— Alors, assieds-toi... Il y a de la place pour deux.



Alors, assieds-toi... Il y a de la place pour deux.

Elle se tirait au bord de la souche.

— Je vous remercie, madame. Mais je ne peux pas m'asseoir, ma mère m'a défendu de m'arrêter.

— Ce n'est pas ta mère qui fait le chemin ! Sera-t-elle plus contente si tu tombes avant d'arriver ? Tes pieds ne te pèsent-ils pas ?

— Oh ! si, madame !

— Tu te trouveras bien d'un peu de repos. Et après, si tu veux, je te conduirai jusque chez toi.

Hou ! Hou !

« N'écoute pas, petite. Viens vite ! Viens vite ! » semblaient dire les feuilles qui se mirent à tourbillonner autour d'elle comme si elles eussent voulu l'entraîner, la pousser.

Mais que peuvent de pauvres feuilles sèches contre la tentation qui s'offrait à l'enfant harassée ? Se reposer quelques minutes ! Repartir avec cette bonne vieille...

— N'est-ce pas que je suis une bonne vieille ? susurra la voix cassée, et la petite ne s'étonna pas d'avoir été devinée. Avec les grandes personnes, c'est souvent comme ça, n'est-ce pas ?

Elle ne résista plus et s'installa aux côtés de la « bonne vieille ».

Hou ! Hou !

Les feuilles retombèrent à plat. Le vent continuait de faire crépiter les branches, mais on eût dit qu'il ne régissait plus la ronde et la course des feuilles.

Les feuilles avaient cessé de jouer.

Quand elles se soulevèrent de nouveau, ce ne fut pas de la même façon. Elles revenaient au sol, s'y plaquaient ou glissaient, mornes, vaincues, découragées.

— Tu es gentille, petite, disait la vieille, et je voudrais te faire plaisir. Que désires-tu ?

Brigitte resta suffoquée.

Comment choisir parmi toutes les convoitises qui l'agitaient souvent et que venait de réveiller la proposition mirifique ?

— Est-ce que je peux demander plusieurs choses ?

— Tu peux formuler autant de souhaits que tu as de cheveux sur la tête, car à chacun de tes souhaits, tu me donneras un de tes cheveux en paiement.

La petite éclata de rire, battit des mains.

Qu'était-ce qu'un cheveu ? Une dizaine de cheveux... une cinquantaine... Cent ?...

— D'abord, je voudrais bien continuer d'apprendre, mais je ne voudrais plus aller à l'école...

— Donne !

D'un coup sec, décidé, la petite s'arracha un cheveu que la vieille s'enroula au doigt.

— Je voudrais que ma sœur qui est paralysée marche comme tout le monde... Et qu'il y ait tous les jours du lard dans ma bréjeau... Et que je puisse matin et soir manger du clafoutis. Et je voudrais de belles robes...

— Combien ? Un cheveu par robe, n'oublie pas...

— Une robe toute en soie bleue... Une en soie rose... Une en velours vert... Une en mousseline comme en porte la demoiselle du château...

Chaque fois, elle donnait un cheveu.

Et chaque fois la robe de ses rêves s'étalait à ses pieds.

Grisée, elle ne s'arrêtait même pas pour les contempler. Elle en demandait d'autres et encore d'autres...

— Une en velours vert avec de la dentelle... Une, garnie d'hermine comme je l'ai lu dans un conte... Une, brodée de perles... une...

Avec un froissement délicieux, les robes s'accumulaient aux côtés de Brigitte qui, saisie d'une ivresse folle, réclamait aussi des manteaux. Des manteaux bleus... Des manteaux roses... Des manteaux verts... Des blancs... Des gris... Des manteaux fourrés... Des manteaux qui n'étaient que fourrure.

Elle ne pensait pas à se couvrir de l'un d'entre eux.

Elle ne sentait plus le froid, elle n'entendait plus le vent... Elle demandait... demandait... Ses paroles n'allaient pas assez vite... Les désirs se multipliaient au fur et à mesure de leur réalisation.

Les souliers s'ajoutèrent aux robes... Encore plus de souliers que de robes ! Puis elle voulut des écharpes..., des coiffures..., que sais-je ? Et des bijoux, donc !

Les bracelets, les colliers, les bagues, les bourses d'or, les peignes endiamantés tombaient en cliquetant autour d'elle.

Chaque fois, elle donnait un cheveu...

Ah ! qu'avait-elle encore lu dans ses livres de contes concernant ce que possédaient des princesses ?

Les idées ou, plutôt, les désirs se précipitaient et le tas incommensurable d'étoffes..., d'or..., d'argent..., de pierres précieuses... montait toujours... Un carrosse d'or, avec ses six chevaux aux harnais d'or, aux rênes de cuir incrusté de turquoises, aux sabots et aux fers cloutés de saphirs... se rangeait, à quelques mètres, dominé par un cocher superbement vêtu qu'un non moins superbe valet accompagnait. Je voudrais...

Chaque fois, elle donnait un cheveu...

Elle voulait un oiseau qui pût aller d'un trait jusqu'aux étoiles et chanter, à lui seul, mieux qu'un chœur de rossignols... et pour l'y mettre, une cage d'or... Elle voulut un mouton plus blanc que la neige...

Et l'oiseau, à tire-d'aile, accourait... la cage d'or se refermait sur lui. Le mouton immaculé bêlait gentiment.

Chaque fois, elle donnait un cheveu...

À bout de souffle, non pas à bout de désirs, elle réclama des pièces de monnaie, et les pièces tintèrent en pluie joyeuse autour d'elle. Pour que la pluie d'or fût plus drue, par poignées, elle arrachait ses cheveux...

— Je voudrais...

Elle n'acheva pas. Au moment d'exprimer un vœu nouveau, sa main promenade sur sa tête ne rencontra plus un seul cheveu !

Plus un seul cheveu ! Déjà !

— Oh ! Madame ! que ferai-je de toutes mes belles parures si je suis chauve ?

La vieille éclata d'un rire sinistre.

— Madame ! Madame ! criait la pauvre Brigitte d'un ton qui appelait au secours. Mais où êtes-vous ? Je ne vous vois plus ?

En effet, Brigitte restait seule sur la souche.

L'aube blanchissait le ciel. D'humides vapeurs flottaient entre les branches.

Brigitte restait seule sur la souche et dans ce coin du bois. Le cocher, les chevaux, le carrosse, tous les trésors qui l'entouraient auparavant s'étaient dissipés avec le jour. Il n'y avait, à leur place, qu'un immense monceau de feuilles mortes.

Elle avait donc rêvé ? D'une main tremblante, elle se tâta la tête et elle poussa un cri d'effroi. Elle n'avait pas rêvé tout à fait puisque son crâne était nu !

Brigitte, secouée de sanglots, se laissa glisser sur le sol... se roula, rageuse, dans ces feuilles dont la diabolique métamorphose lui avait coûté sa parure naturelle, irremplaçable.

Mais quelle caresse soudain lui frôla le crâne ? Elle se redressa. Une ravissante apparition succédait à l'horrible vieille.

Et d'une voix aussi musicale qu'était criarde et cassée la voix de la sorcière, la gracieuse Fée (vous avez bien deviné que c'était une Fée ? Brigitte aussi. Elle le comprit tout de suite), la gracieuse Fée prononça :

— Ne te désole pas. Je ne pourrais rien pour toi, pour conjurer le sort que t'a jeté la plus redoutable d'entre nous si...

Elle s'arrêta, considérant la petite avec attendrissement, puis reprit :

— Si parmi tant de souhaits égoïstes, tu n'en avais exprimé un, propre à les racheter. Tu as demandé la santé pour ta sœur. À cause de ce seul vœu, j'ai sollicité de notre souveraine la faveur exceptionnelle de rompre le charme affreux dont tu fus victime.

Tout en parlant, elle ne cessait de promener sur le crâne de Brigitte ses mains, douces comme des pétales.

— Puisses-tu, continuait l'aimable Fée, garder le souvenir de cette nuit qui faillit te coûter si cher ! Rappelle-toi, tout au long de ta vie, que chaque désir que le Destin exauce a son prix... Et ce prix, une fois qu'il est versé, outrepassé le plus souvent la valeur de la chose tenue...

La main suave semblait maintenant remuer de la soie. Et Brigitte, sentant que ses cheveux étaient en train de renaître, balbutia, éperdue :

— Oh ! Madame Fée ! Merci ! Merci, Madame Fée.

Elle ne regrettait plus les richesses contre quoi elle avait pensé les échanger sottement.

Pourtant, une idée la traversa qui lui serra le cœur.

— Madame Fée ? Pour ma sœur... Est-ce que... Oh ! je voudrais tellement qu'elle pût marcher... Je voudrais aussi garder mes cheveux ! déclara-t-elle, sincère. Mais... S'il n'y avait pas d'autre moyen... Oh ! Pour que ma sœur pût marcher... je les sacrifierais.

— Notre souveraine a prévu ta demande, ma bonne petite... Par une démarche spéciale auprès de notre Reine des Reines qui habite loin de nos contrées, tu le sais, elle a obtenu d'y faire droit... mais à une condition... (je t'ai dit que rien n'était accordé sans condition). Ta sœur recouvrera l'usage de ses jambes si tu acceptes qu'elle ignore toujours que c'est à toi qu'elle le devra...

— Oh ! je veux bien ! s'empressa d'acquiescer Brigitte. J'aurais accepté un prix plus dur.

— Je le sais, mon enfant. Notre souveraine le sait. Elle a lu dans ton cœur... Aussi, regarde !

Brigitte releva la tête.

N'était-elle pas encore le jouet d'un songe ?

Était-il possible ?

Sa sœur accourait vers elle plus rapide que le vent et la serrait dans ses bras.

— Ma petite Brigitte ! Nous t'avons cru perdue. Cela m'a causé une telle émotion que j'ai pu me mouvoir. À quoi aurais-je mieux utilisé mes jambes qu'à te chercher ?

Puis, d'un air profondément admiratif.

— Quels beaux cheveux tu as, sœurlette ! Il me semble que je ne les avais jamais vus !

Elle ne se leurrait pas, les cheveux poussés sous les doigts de la Fée bienfaisante étaient plus longs, plus bouclés et plus soyeux que ceux qu'ils remplaçaient.

— Viens vite ! reprenait sa sœur, nous allons rencontrer nos parents, partis avec moi à ta recherche, mais que j'ai rapidement distancés. On a mis au four ta part de bréjeau trempée de lard et... figure-toi, un gros morceau de clafoutis. Et le père a trouvé un travail qui nous permettra d'avoir ce bon dessert tous les jours.

Brigitte voulut remercier Madame Fée.

Mais Madame Fée n'était plus là.

Ainsi que sa mauvaise congénère de la veille, elle avait disparu une fois sa mission terminée...

Ai-je besoin de vous dire qu'après cette aventure, Brigitte ne s'attarda plus dans les bois du Mont Jouer ?

Elle va, d'une traite, de la maison à l'école et de l'école à la maison...

Parfois, en arrivant vers une certaine souche au bord du sentier, il lui semble apercevoir une vieille assise qui lui fait signe. Seulement, la vieille ne peut plus arrêter Brigitte, qui tient à conserver sa

magnifique chevelure.

Le plateau de Millevache ou Les trois défis à l'amour



Nos géographies vous parlent du plateau de Millevaches d'où s'épandent quatre pétulants cours d'eau, la Vienne, la Creuse, la Vézère et la Corrèze, dont les gorges sauvages, au pied d'antiques ruines, les cascades échevelées, les méandres encaissés que, parfois, domine une voûte de verdure, les ruisselets champêtres donnent à la *Marche* et au *Limousin* en particulier tant de majesté ou tant de grâce.

Vos géographies vous indiquent l'altitude du plateau de Millevaches. Elles vous disent que c'est un centre d'élevage...

Mais vous renseignent-elles sur l'origine du lieu et de son nom pittoresque ?

Je parierais qu'elles ne vous en soufflent pas mot ! Pourtant, l'histoire vaut d'être connue :

Du côté de Pigerolles, il existait, au temps jadis, un château que l'on appelait le château de la Grenouille, parce que le château se trouvait à proximité d'un étang, plein, à déborder, de ces savoureux batraciens. Le seigneur du château était le comte du Gros Rocher.

Parmi ses serfs, il comptait un pauvre bûcheron, Léonard, et sa femme. La vie était dure pour le couple, qui ne se réjouit guère de la venue d'un petit enfant. Comment le nourriraient-ils alors que, déjà, ils subsistaient si péniblement à deux ? Mais ils l'aimaient bien,

malgré les sacrifices qu'il allait leur imposer. Le scieur de long sciait avec plus d'acharnement, sa femme épargnait sou à sou.

Ils n'en étaient pas moins demeurés charitables, toujours prêts à aider leurs semblables. C'est ainsi que, un soir d'orage, entendant frapper à la porte de leur pauvre cabane, ils se hâtèrent d'accueillir la vieille femme grelottante et ruisselante qui se tenait sur le seuil.

Touchée de l'hospitalité des miséreux, l'inconnue proposa d'être marraine de leur nouveau-né. Et, tout de suite, elle décida :

— Nous l'appellerons Michel.

En cadeau de baptême, elle offrit une bague pour l'enfant.

— Cette bague – dit-elle – lui servira, au cours de son existence, à conjurer le mauvais sort. Qu'il la garde bien !

Elle disparut sur ces mots sans qu'on eût pu savoir comment et par où...

Ce qui donna beaucoup à penser au bûcheron et à sa compagne.

Ils contemplaient la bague que la femme tenait au creux de la main. C'était un anneau d'or, étroit, pouvant juste s'adapter au doigt d'un enfantelet.

— Michel ne le gardera pas longtemps au doigt ! observa le père. Dans moins de quinze jours, il ne sera plus à la mesure !

— Alors, répliqua la mère, j'y passerai un cordonnet et je le mettrai au cou du petit.

Mais voilà que ce ne fut pas nécessaire.

Michel grandit, « forcit », et la bague continuait à s'adapter à son doigt. Il fallut se rendre à l'évidence ! La bague s'élargissait au fur et à mesure que croissait l'enfant.

Celui-ci avait une douzaine d'années lorsque mourut son père, suivi de près par la veuve.

Seul au monde, à douze ans !

— Non, Michel, tu n'es pas seul au monde. Je suis là, moi, ta marraine !

L'enfant, qui pleurait sur le seuil de la cabane déserte, releva la tête. Une vieille, à quelques pas de lui, s'appuyait, des deux mains, sur un bâton noueux. Alors, il se rappela la passante d'un soir d'orage que ses parents lui avaient tant de fois décrite, et qui, depuis sa première visite, paraissait l'avoir oublié.

— Tu n'as pas perdu ta bague ? s'informa-t-elle.

— Non, Mad... Non, Marraine ! balbutia l'orphelin.

Et il montrait son doigt encerclé d'or.

— Eh bien ! poursuivit-elle, sèche tes larmes. Conserve en ton cœur le souvenir de tes parents mais souviens-toi que tous deux étaient rudes à l'ouvrage et que tu dois les imiter. Prépare ton bissac. Ferme ta porte. Et mets-toi en route pour apprendre le monde et pour apprendre à travailler. Je veillerai que, en ton absence, les loups et les

rôdeurs épargnent le modeste bien que tu laisses...

L'enfant se redressa, animé d'un soudain courage, résolu à honorer la mémoire de son bon père et de sa tendre mère, non plus par des larmes mais par son effort.



Comme il allait à travers bois, il faillit marcher sur un pauvre petit écureuil tombé des branches, et blessé.

Patiemment, il fabriqua des éclisses qu'il assujettit à la patte brisée du gentil animal. Puis, pour éviter qu'il ne fût la proie de quelque autre bête ingambe, il le plaça dans un nid de mousse, à hauteur suffisante. Dans son bissac, pourtant bien léger en vivres, il prit une poignée de noix qu'il cassa et disposa, avec leurs coques, à la portée du rescapé qui le regardait faire, de cet incomparable regard des bêtes pour l'homme qui les sauve.

Un peu plus loin, son attention fut attirée par les cris perçants d'une hirondelle que poursuivait un gros milan affamé. Prompt comme l'éclair, habile comme Guillaume Tell, il tendit sa fronde dont le projectile atteignit le milan au front. L'hirondelle vint tourner au-dessus de la tête de Michel avant de repartir à tire-d'aile...

Il continua sa route et, comme il côtoyait une rivière, il rencontra un héron. Peut-être aïeul du héron avec lequel fera connaissance La Fontaine. Mais la sottise prétentieuse devait, déjà, se manifester dans la famille, car l'échassier, son long nez au vent, avait l'air de dédaigner jusqu'au sol qu'il foulait. Un énorme brochet, la tête hors de l'eau, s'apprêtait à le saisir par la patte... Il n'en eut pas le temps. D'un coup de bâton bien asséné, Michel étourdit ce rapace des rivières. Et le héron qui, pour vaniteux qu'il fût, n'était pas un ingrat, leva et remonta par trois fois sa patte droite, puis sa patte gauche, devant son sauveur, ce qui témoigne, dans son milieu, de la plus haute marque d'estime.

Je vous ai rapporté ces heureuses interventions du bon petit Michel, mais il en eut bien d'autres, dont le récit à lui seul remplirait ce livre.

Partout, il se fit remarquer par son cœur charitable. Gens ou bêtes... plantes... tout ce qui peut souffrir et dépérir, par conséquent tout ce qui vit, était aimé de Michel, et, à l'occasion, secouru par lui.

Il travaillait ferme, fidèle au programme que lui avait tracé sa marraine. S'il changea de métiers, ce ne fut pas par instabilité d'humeur, manque de constance. Ce fut pour enrichir son expérience.

Lorsque, après une longue suite de courageuses années, Michel revint à sa cabane natale, il était tout aussi capable de moudre le blé que d'en faire du pain... de tailler des pierres que de disposer avec art

les lames d'un parquet, de vendanger ou de presser le vin dans les cuves, d'ensemencer un champ ou de battre le blé. Mais là où il n'avait pas son pareil, c'était devant un fourneau.

Vous connaissez le proverbe : « On devient cuisinier. On naît rôtiisseur. » Ce qui signifie qu'un rôti à point est un meilleur brevet que l'exécution d'une recette compliquée.

Michel était né rôtiisseur.

Or, il se retrouva à l'ombre du château de la Grenouille juste comme son seigneur, le comte du Gros Rocher, se préparait à donner un festin.

Le chef cuisinier réclamait de l'aide.

Michel en fut averti par sa bonne marraine qui l'avait accueilli à son retour et félicité pour tout ce qu'il avait accompli.

Admis au château, il se crut soudain bien malheureux. Vous ne vous douteriez pas de la raison de ce désespoir ! Il endurait le mal d'amour pour avoir rencontré, venant jeter à travers la cuisine le coup d'œil de la maîtresse de maison, la fille du Seigneur, la belle Rosette en personne !

Il était trop modeste pour imaginer que l'impression qu'elle avait faite sur lui, il l'avait faite sur elle. Il était trop raisonnable pour imaginer que la noble demoiselle pût devenir la femme d'un fils de bûcheron et qui n'avait d'autre couronne que sa toque de cuisinier.

Il envisagea donc de quitter, de nouveau, le pays et de traîner ailleurs une longue suite de jours lamentables.

Marraine fée ne l'entendait pas ainsi.

— Fais ta demande ! lui dit-elle.

Faire sa demande ! Elle la lui baillait belle et bonne ! Tant l'intimidait le haut et puissant seigneur du château de la Grenouille qu'il ne saurait même pas prononcer trois mots devant lui ! Et la fée l'encourageait à exprimer la plus folle prétention !

— Fais ta demande ! insista-t-elle, mais n'oublie pas de toucher ta bague en parlant.

Elle ajouta, voyant qu'il hésitait encore :

— Aimes-tu si peu ta belle que tu ne veuilles risquer ta chance ?

Il se décida.

À sa grande surprise, dès qu'il eut ouvert la bouche, ne cessant de faire tourner, d'une main, la bague qu'il portait à l'autre, les mots lui vinrent aux lèvres. Il fut éblouissant...

Malgré tout, le Comte ne se laissa pas persuader si vite que ça... Il n'avait qu'une fille et ce n'était pas un roturier qu'il eût voulu pour gendre.

Pour s'en tirer, il mit à ce mariage insensé une condition qui lui paraissait obstacle insurmontable.

— Tu vois ce tilleul ? dit-il à Michel, désignant un arbre si haut que

sa cime accrochait les nuages. Une pie a bâti son nid sur l'une des dernières branches et cette pie a volé le collier d'or de ma défunte épouse. Rapporte-le-moi et ma fille est à toi !

Michel comprit qu'une telle proposition équivalait à un refus. Il ne donnait pas tort au père de Rosette. Il se blâmait d'avoir eu l'orgueil de prétendre à la main de la jeune fille ! Ah ! Que n'était-elle bergère ! Ils se fussent épousés sans façons... Car il avait, depuis leur première rencontre, souvent croisé Rosette et peu à peu... à chaque nouveau regard de la bien-aimée, il en était venu, malgré la juste idée qu'il avait de son obscure personne, il en était venu à admettre que si elle eût été bergère, elle l'eût accepté pour mari.

Que n'était-elle bergère !

Accablé, il se laissa choir au pied du fameux tilleul inaccessible et, levant les yeux, il adressa à cet arbre orgueilleux d'injustes reproches. Vous connaissez ça ! Quand on est en colère, on rend n'importe qui, n'importe quoi, responsable de ce qui nous arrive. Comme un homme eût haussé les épaules, le tilleul se contenta d'agiter dédaigneusement ses branches.

Et Michel remarqua un agile écureuil qui gravissait les degrés feuillus.

— Que ne puis-je le suivre et atteindre à la cachette de la pie voleuse ! murmura-t-il lorsque le petit animal fut si haut, si haut qu'il ne le distingua plus.

Tête baissée, le pauvre marmiton reprit sa rêverie douloureuse.

Mais qu'est-ce qui lui glissait sur le cou ?

Ciel...

Un collier d'or !

— Apporte-le au Seigneur du Gros Rocher ! prononça une petite voix joyeuse tandis que, d'un bond léger, l'écureuil s'installait sur le genou de Michel. C'est bien le bijou qu'il réclame. J'ai été le dénicher pour toi...

— Cher écureuil ! Tu as eu pitié de moi.

— Comme tu avais eu pitié de moi lorsque tu me relevas, blessé... Ne t'en souvient-il pas ? Nous, les bêtes, n'oublions jamais le bien que l'on nous a fait...



Michel crut la partie gagnée.

Mais l'astucieux Seigneur n'était pas un homme de parole.

— Regarde cet étang ! dit-il, désignant l'étendue d'eau qui, près des douves, était plus noirâtre que la surface de ces dernières. Au-dessus de cet étang, vois-tu la nuée de moustiques qui bouillonnent ?

Débarrasse-moi de ces insectes et ma fille est à toi !

« Brave petit écureuil ! pensa Michel, ton intervention a donc été vaine. Me voici placé devant un problème que ni toi ni moi ne pouvons résoudre. »

— Mais... je le peux, moi ! lança à l'oreille de Michel une hirondelle accourue à tire-d'aile. Tu ne me reconnais pas ? Je te dois la vie. Pour me sauver du milan affamé, tu tendis ta fronde. Nous, les bêtes, n'oublions jamais le bien que l'on nous a fait...

Comme elle prononçait ces mots, le ciel se couvrit d'hirondelles venues des quatre coins de l'horizon. Toutes, avec l'hirondelle qui était l'amie particulière de Michel, s'abattirent sur l'étang et firent des moustiques un festin. Il n'y avait plus, quand elles se retirèrent, une seule de ces piquantes bestioles.



Michel crut la partie gagnée.

Mais l'astucieux Seigneur n'était pas un homme de parole.

— Tu m'as débarrassé des indésirables qui vivaient au-dessus de l'étang. Mais sous l'étang prolifère un peuple de grenouilles dont les rrra... rrra... *grrr...* *croâ...* ne cessent de troubler mes nuits. J'aurais voulu faire vider l'étang. C'est le seul moyen. Seulement, il n'a pas d'empellement, pas de vanne, et il est grand... Vide-moi cet étang et ma fille est à toi !

Malgré les deux miracles dont il avait bénéficié, cette fois, Michel crut sage de renoncer à tout espoir.

— Si faible est donc ton amour ? murmura près de lui une voix qu'il reconnut tout de suite.

Marraine était là, accompagnée d'une dame de son âge qui, ayant regardé Michel avec bonté, annonça :

— Je suis la fée des animaux. Cet étang m'appartient avant d'appartenir au Comte du Gros Rocher. Je sais combien tu aimes mon cher peuple méconnu et méprisé. À cause de cela, nous t'aiderons toujours, mes sujets et moi-même.

Puis, fichant en terre le bâton sur lequel elle s'appuyait :

— Écoute attentivement – poursuivit-elle – et n'oublie rien de ce que je vais te dire. Quand le chat-huant hululera, tu gratteras la terre à cet endroit où j'ai planté mon bâton. Tu trouveras deux pierres, grosses et blanches comme des œufs de poule. Tu les prendras, tu iras t'asseoir près de l'étang, au pied de ce gros chêne. Aussitôt que filtrera, à travers les branches du chêne, un rayon de lune, tu jetteras l'une des deux pierres dans l'étang et l'autre derrière toi, sans regarder, et tu laisseras faire...

Michel voulut remercier.

Mais Marraine et son amie, à califourchon, toutes deux, sur le bâton de Marraine, avaient déjà disparu dans les airs.

S'appliquant à suivre les précieuses instructions reçues, Michel gratta donc la terre à l'endroit où était enfoncé l'autre bâton, dès qu'il eut entendu hululer le chat-huant, prit les deux pierres, enfin obéit à tout, puis laissa faire.

Ah ! Mes amis !

Des vaches... Tant de vaches que l'on n'eût pas pu glisser un doigt entre leurs rangs serrés accoururent de partout... Et plus il y en avait et plus il en venait... Et de boire ! Et de boire ! Dans l'étang jusqu'aux cornes pour s'abreuver plus à l'aise, elles le firent déborder en maints endroits. L'eau, ainsi rejetée, s'écoulait de toutes parts sur les côtés du plateau. Le niveau baissait et l'eau formait des ruisseaux, des rivières. Bientôt les vaches n'en eurent plus que jusqu'au poitrail, puis jusqu'à mi-jambe, jusqu'à la cheville. Bientôt, il n'y eut plus d'eau du tout. Celle que les vaches n'avaient pas absorbée arrosait la contrée environnante. Mais les vaches n'avaient pas quitté le plateau et y recevaient encore des attardées.

Quelle surprise pour le Comte du Gros Rocher, à son réveil, de voir toutes ces vaches paissant en son domaine et que gardait un seul vacher.

Quelle autre surprise de constater l'assèchement de l'étang.

Ah ! Cette fois, il lui faudrait s'exécuter. Il lui faudrait accorder la main de sa fille à ce garçon sans naissance. Le noble seigneur soupira. Et, peu pressé d'annoncer à Michel qu'il deviendrait son gendre, il ordonna, d'abord, à ses gardes de lui amener le vacher dont le troupeau, pensait-il, n'avait aucun droit à tondre son herbe... Il cherchait par quel moyen s'approprier purement et simplement les grasses intruses aux pis lourds.

— Sais-tu que tu es sur mes terres ? dit-il sévèrement au vacher quand on le lui eut amené.

— En effet, Monseigneur, et je suis prêt à vous payer rançon...

— Tu es donc bien riche ?

— Pas moi, Monseigneur. Mon Maître est riche.

— Et quel est-il ?

— Mon maître est le Comte Michel de l'Étang. Selon un vœu qu'il avait fait, il a vécu chez vous en qualité de cuisinier...

— Dis-tu vrai, vacher ? s'écria le père de Rosette au comble du bonheur. Cet homme est noble ?

— Ses papiers en font foi, Monseigneur.

Le vacher ne mentait pas. Michel put dérouler aux yeux de son futur beau-père d'incontestables parchemins au nom du Comte Michel de l'Étang.

Il portait le très auguste sceau de la Fée des Fées. Cela n'enlevait rien à l'authenticité du titre.

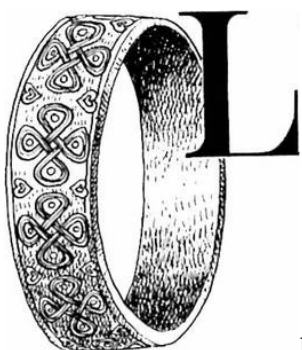
De nos jours, les papes peuvent faire des barons, jadis, la Fée des Fées avait le privilège de faire des barons, des comtes, des marquis et, même, des princes.

Aucune objection ne s'élevait plus contre le mariage de Rosette du Gros Rocher et du Comte Michel de l'Étang.

Quel mariage ! Si je vous en racontais les splendeurs, vous m'accuseriez d'inventer et ce reproche me ferait trop de peine, à moi qui m'efforce de rester dans la stricte vérité.

Mais vous savez maintenant d'où le célèbre plateau de Millevaches, qui irrigue les alentours et nourrit d'innombrables troupeaux, tire son nom pittoresque.

L'anneau d'or de Léonide de Chalusset



ES ruines de Chalusset, près de Limoges, sont un bien imposant vestige féodal. Et on en raconte des choses, à leur propos ! Il paraîtrait que, durant la guerre de Cent ans, Richard Cœur de Lion fit séjour à Chalusset. On ne sait trop si ce fut en qualité de prisonnier ou de vainqueur transitoire... Par la suite, durant les guerres de religion, le château aurait servi de place-forte aux Huguenots... avant d'être démantelé, sur l'ordre d'Henri IV. Mais à son époque immémoriale s'attache un autre récit qui n'est qu'un récit d'amour et que je vais essayer de vous rapporter de mon mieux.

L'un des premiers Comtes de Chalusset, Bertrand IV – âgé d'une vingtaine d'années –, cherchait femme. Il pensait la prendre parmi les filles de son rang et avait envoyé en députation, un peu partout, des hommes de confiance. Ces derniers firent exécuter les portraits des candidates qui leur semblaient dignes d'être présentées au choix de leur maître. Il y avait même une princesse, dans le lot. Pas plus que ses rivales, elle ne plut au jeune homme. Celle-ci avait le nez démesuré... Celle-là un front trop bas... Cette autre, des yeux mal centrés... La princesse avait l'air stupide...

Le jour de chasse dont je vous parle, il rêvait, en regagnant ses nobles remparts, à la difficulté de trouver une épouse sur commande quand on voulait qu'elle fût, à la fois, de haute lignée, de visage et d'esprit agréables.

Il ne s'aperçut pas qu'il avait quitté son escorte. Un écart de son cheval le rappela à la réalité. Traversant le chemin, un troupeau de moutons s'affolait et leur gardienne avait peine à les repousser vers

l'herbage, de la voix et du geste.

C'était une ravissante créature, coiffée d'un mouchoir écriu, chaussée de sabots. Baguette en main, elle courait autour de ses ouailles et semblait gagnée par leur panique.

Bertrand s'amusa à pousser son cheval. Ce fut alors une débandade telle que les moutons se jetèrent d'eux-mêmes entre les pattes de la monture qui se cabra. On n'eût su dire si les moutons étaient plus effrayés que le cheval. Celui-ci hennissait. Les moutons bêlaient, étouffaient, piétinaient les malingres d'entre eux et les nouveau-nés.

Bertrand riait tant que son rire domina le bruit de cette pagaille. Puis, lassé du jeu, il immobilisa son cheval, ce qui permit à la bergère de rallier enfin ses moutons vivants, de les parquer dans le pré voisin... avant de revenir sur le champ de bataille, pour ramasser les morts.

Le comte la regardait faire, mais il ne riait plus.

L'enfant ne se plaignait pas. Sa douleur, cependant, était visible. Elle lui donnait un air si pathétique qu'il en vint à se demander si ces manants ne possédaient pas une sorte d'âme.

— Approche ! lui dit-il.

Docilement, car les ordres des Grands ne se discutaient pas plus que leurs caprices, elle fit quelques pas vers le cavalier.

— Ces moutons sont à toi ?

— Non, Monseigneur, ils sont à maître Pierre chez qui je suis gagée.

— Il va compter ses bêtes, ce soir ?

— Oui, Monseigneur ! soupira-t-elle.

— Et il te punira pour les avoir laissées périr ?

— Oui, Monseigneur...

Elle frissonnait, le visage contracté, car elle ne les ignorait pas, les « punitions » de maître Pierre. Le moins qu'elle puisse craindre, pour la grave faute d'aujourd'hui, serait d'être obligée de se nourrir de détritrus durant autant de semaines qu'il y avait de moutons morts ou d'être attachée à un arbre pendant autant de nuits, offerte à l'appétit des loups rôdeurs.

— Tiens ! dit le Comte, lui lançant une bourse. Emporte cet or. Donne-le à ton maître pour prix de son bétail manquant.

Sans attendre qu'elle fût revenue de sa stupéfaction, il éperonna son cheval et rejoignit le gros des chasseurs qui le cherchaient avec une inquiétude sincère. Tous l'aimaient. Car Bertrand, quatrième Comte de Chalusset, n'était pas un mauvais homme. S'il avait été moins puissant, peut-être eût-t-il été parfaitement juste et bon.

Il ne donna aucune explication. Les gens de sa suite comprirent qu'ils ne devaient en solliciter aucune. Même l'un de ses jeunes cousins, Jehan, de la compagnie des pages, à qui bien des privautés étaient permises, se tint coi.

La troupe, tout à l'heure agitée et bavarde, se rangea en silence pour regagner le château.

Lequel se fût douté qu'un mystérieux compagnon avait pris place parmi eux, qui n'avait besoin ni de coursier rapide, ni de titre de noblesse puisqu'il se nommait l'amour ?

Eût-on parlé au Comte de cet intrus que le Comte eût bien ri... Il aurait ri bien davantage si l'on eût ajouté que l'indépendant petit dieu avait revêtu l'apparence d'une gardienne de moutons.



Bien sûr, à cette époque-là, tout comme de nos jours, les princes épousaient des bergères.

Mais cette mésalliance, croyez-moi, demeurait plus exceptionnelle qu'elle ne l'est en notre siècle.

Quoi qu'il en fût, l'orgueilleux Comte de Chalusset dut bien se rendre à l'évidence. Le souvenir de la gracieuse fille en sabots le hantait au point qu'il ne prit plus aucun plaisir à ses habituels passe-temps. Seule, la chasse semblait encore l'intéresser. Mais en vain fouilla-t-il les alentours. En vain lançait-il son cheval au galop dès qu'il apercevait l'ondoiement d'un troupeau ! La pastoure ne se retrouva pas sur son chemin.

Alors, il décida de l'envoyer quérir.

Son intendant connaissait bien chacun de ses serfs. En effet, il identifia tout de suite la jeune fille que leur seigneur désirait qu'on lui amenât...

Peu de temps après qu'il en eut reçu l'ordre, il se présentait au château accompagné de Léonide – c'était le nom de la bergère – qui tremblait tellement que ses jolies dents blanches en claquaient. Que lui voulait Monseigneur ? De quoi allait-il la châtier ?

L'attitude de l'intendant à son égard, loin de la rassurer, augmentait ses craintes. Cet homme, songeant que la paysanne pourrait bien accéder à un rang qui l'élèverait fort au-dessus de lui, en bon politique qu'il était, ménageait l'avenir. Mais Léonide, au cours de ses quinze années d'existence, avant sa rencontre avec l'arrogant jeune seigneur, n'avait entendu parole qui ne fût pas furieuse ou menaçante, ou, tout au moins, vulgaire. Le Comte ne l'avait pas menacée, l'autre soir, il n'avait pas eu à son adresse de ces quolibets qui lui faisaient baisser la tête, il avait ri... Il lui avait lancé une bourse pleine d'or. Mais il avait ri parce qu'il se moquait d'elle. Quant à la bourse, que maître Pierre avait saisie de ses doigts rapaces, elle avait été sans effet sur la colère du bonhomme.

Aussi marchait-elle vers le château dans un esprit de douloureuse

résignation, un peu hébétée, se demandant à peine ce que signifiait le langage de l'intendant, ces phrases courtoises qui lui étaient plus étrangères que les prières en latin dites par M. le curé.

On arrivait au château.

Le pont-levis fut abaissé. Puis ce fut une première cour, et puis on tourna à droite. Ce fut la cour d'honneur qui, malgré les hauts bâtiments qui l'encadraient, donnait une impression d'immensité.

En la traversant, Léonide sentit à ce point s'accroître ses frayeurs que, si elle l'eût osé, et si elle n'eût su qu'une bergère n'échappait ni à ses maîtres ni à son destin, elle eût ôté ses sabots pour se sauver plus vite.

La salle des gardes était pleine d'hommes qui jouaient aux dés, ou se bagarraient, à l'amiable ou non.

Un silence se fit. Obscurément, elle devinait que c'était à cause d'elle et non pas par respect pour l'intendant. On la regardait avec curiosité et il n'y eut aucune de ces plaisanteries grasses comme les hommes en proféraient souvent.

Alors, elle eut la sensation bizarre de se trouver projetée hors du monde où elle avait vécu pour atterrir en quelque point d'un univers inconnu. Le vertige la saisit. Son compagnon, qui surprit sa défaillance, la soutint.

Marchant au travers d'un nuage, sur un sol qui lui semblait mou et lourd comme la boue des marais, elle entendit la voix de l'intendant murmurer :

— Faites la révérence, petite !

La révérence ! Elle comprit vaguement ce que cela voulait dire, mais n'en fut pas beaucoup plus avancée. Est-ce qu'une bergère apprenait à faire la révérence !

Les mains de l'intendant appuyèrent sur ses épaules. Déjà vacillante, elle fléchit et tomba à genoux.

Au bout d'un temps, qu'elle eût été bien incapable d'évaluer, elle releva le front, osa regarder.

Le Comte était devant elle, l'intendant s'était éloigné. Le Comte souriait, d'un sourire qui ne rappelait plus du tout l'hilarité de l'autre fois et, si la petite eût eu la moindre expérience, elle eût cessé de trembler...

Mais, nous l'avons compris, la nouveauté même de sa situation ne pouvait que la terroriser davantage.

Quand le haut et puissant Seigneur se fut approché d'elle et, d'un geste sans brusquerie, l'eut remise sur ses pieds, elle crut, bien sûr, qu'elle allait mourir. Alors, l'immense résignation remplaça chez elle tout autre sentiment. Fermant de nouveau les yeux, elle implora les saints de la bonne mort...

— Est-ce que tes moutons sont devenus sages ? demandait le Comte.

— Oui, Monseigneur... Non, Monseigneur...

Il rit de nouveau, mais comme on rit de la naïveté d'un enfant.

— Regretterais-tu de n'être plus obligée de mener paître ? N'aimerais-tu pas être ta maîtresse... porter de belles robes... des bijoux... enfin... vivre au château avec moi ?

Elle écarquillait les yeux. Le souffle lui manquait. Elle sentait qu'il n'y avait dans les paroles du Comte aucune menace, mais à cette intuition se bornait son entendement. Des robes ? Des bijoux ? Vivre au château ? Ces mots prestigieux n'allaient pas jusqu'à son cerveau.

— Tu ne comprends pas ? dit-il, mais il ne marquait pas d'impatience. Allons, viens près de moi.

Il la conduisait vers les sièges à hauts dossiers sculptés rangés le long des murs. C'était la première fois de sa vie qu'elle se trouvait assise autrement qu'à même le sol... Cette flatteuse position la gêna d'abord. Puis ses lèvres frémirent. Il y passa une sorte de sourire, incertain, peureux... Et ce sourire était son premier sourire depuis sa venue au monde.

— Léonide, écoute-moi ! poursuivait le Comte. Je te propose de quitter maître Pierre et de rester ici...

— Et je garderai vos moutons ? demanda-t-elle, tremblante autant qu'émerveillée.

— Non ! dit-il, et lui ne cessait pas de sourire. Tu ne garderas pas mes moutons. Tu vivras comme une dame. Tu auras des servantes.

— Des servantes ?

Cette fois, elle était sûre de rêver...

— Je te ferai instruire avec les meilleurs maîtres.

Ils t'apprendront aussi à danser, à te conduire comme une vraie dame et alors..., Léonide..., à ce moment-là..., si tu le veux bien..., je t'épouserai !

Oh ! Pourquoi le rêve se faisait-il invraisemblable à ce point, l'obligeant à raisonner, à se rendre compte qu'elle errait dans l'univers enchanté des songes d'où le brutal réveil allait la tirer !

— Dis-moi, Léonide... Est-ce que tu refuserais de m'épouser ?

— Oh ! Monseigneur !

Et le regard dont elle accompagna cette protestation, le geste des mains jointes exprimèrent assez son fol ravissement.

Alors, le Comte rappela son intendant, lui donna des instructions dont la petite ne pénétra pas le sens.

Il y était question d'elle-même... et de maître Pierre... et d'une dame de Saint-Flour...

Puis, sur un signe du jeune seigneur, l'intendant s'approcha de la fillette qui comprit qu'elle devait le suivre.

Cette M^{me} de Saint-Flour, dont avait parlé Bertrand, remplissait au château un rôle de gouvernante. Ce fut à elle que Léonide fut confiée.

Son accueil glaça la protégée du Comte.

Pour naïve qu'elle fût, Léonide sut lire dans les yeux de la vieille femme de la haine et du mépris. Une crainte désespérée la saisit en même temps qu'elle se disait qu'il se pouvait donc que ce qu'elle avait pris pour un rêve fût une réalité.

Le mépris ! Avant l'extraordinaire aventure, elle n'avait pas inspiré autre chose et se retrouvait donc ainsi dans ce que nous appellerions aujourd'hui son « climat ».

La haine, pourtant, la rendait à son récent malaise, le malaise que lui avait causé l'attitude tout opposée du comte. Pas plus qu'on n'avait jamais eu ni égards ni amitié pour elle, on ne l'avait haïe. On ne hait pas ce qui vous est par trop inférieur.

Docile aux ordres reçus, la baronne de Saint-Flour, tapant dans ses mains, intima aux servantes accourues d'avoir à baigner..., coiffer..., parfumer..., habiller Léonide... Mais avant que celle-ci n'eût été emmenée par ses transformatrices, une belle jeune femme se précipita vers elle, la prit par le bras, lui releva le menton pour l'examiner mieux. Oh ! Dans les grands yeux vert qui scrutaient la pastoure, la haine apparaissait plus vive encore que dans ceux de la baronne. Puis, tournée vers M^{me} de Saint-Flour :

— C'est donc vrai, ma mère ? *Il...*

Sa mère l'arrêta, désignant les servantes attentives.

— Taisez-vous, Hermance, et laissez-moi faire...

Puis, aux indiscrètes qui écoutaient :

— Eh bien ! Mesdames, vous avez des ordres, je crois...

Et la métamorphose s'opéra.

À ce moment-là, il n'existait pas de miroir comme nous en avons maintenant. Mais de brillantes plaques de métal permettaient néanmoins de se regarder.

Une fois sa toilette achevée, Léonide put ainsi voir son reflet.

— Est-ce que... Est-ce que c'est moi ? balbutia-t-elle devant la jeune fille dont les cheveux artistement tressés s'entremêlaient de perles, dont le buste était pris dans un corsage de brocart.

Mais oui ! C'était elle.

Elle pouvait toucher sa robe crissante et qui avait la couleur du soleil. Il lui suffisait d'avancer un peu le pied pour voir apparaître le bout d'un soulier de vair semblable à celui que portait Cendrillon au bal du Prince...

Léonide caressa ensuite les dentelles d'où sortaient ses bras graciles

dont elle n'aurait jamais soupçonné qu'ils fussent aussi blancs, mais elle eut un soupir désappointé pour ses mains... Malgré les eaux onctueuses, les pâtes et un savant massage, ces pauvres mains gardaient la marque des rudes travaux qui les avaient déformées, rougies...

— Ce n'est rien ! dit alors une voix amicale. Avant un mois, vous aurez des mains dignes de votre beauté, Madame !

« Madame ! »

Déjà, en la baignant, frottant, ces filles qui lui semblaient autant de princesses, l'avaient appelée Madame !

Mais celle qui la rassurait au sujet de ses mains avait, pour prononcer les trois syllabes inouïes, une douceur qui rendait sa voix différente de celle de ses compagnes.

Léonide tourna les yeux vers elle. C'était une fille de son âge, lui parut-il, et dont le joli visage exprimait la bonté. Le regard qu'elles échangèrent contenait une mutuelle promesse.

M^{me} de Saint-Flour apparut à ce moment-là, bientôt suivie de sa fille.

Elles aussi échangèrent un regard et ce n'était plus seulement la haine qui se lisait en leurs yeux, mais de la consternation.

— Nous avons fait de notre mieux ! dit la jeune fille à qui Léonide venait de donner son cœur, et ses paroles vibrèrent avec une intonation où, de plus habiles que l'ancienne pastoure, et de moins préoccupées que les dames de Saint-Flour, eussent discerné une ironie qui ne s'adressait pas à la métamorphosée.

— Je vois, constata, acerbe et rageuse, la baronne. Allons, vous, venez !

Le « vous » désignait Léonide.

— Monseigneur désire vous voir ! daigna expliquer la baronne.

Le cœur de la petite se mit à battre si fort qu'elle crut en entendre les battements.

Elle se retourna pour chercher un encouragement dans les yeux de celle qui lui avait accordé sa sympathie, mais ce furent les prunelles vertes d'Hermance qu'elle rencontra d'abord.

Car Hermance avait décidé d'accompagner sa mère et l'intruse auprès du Comte.

— Je veux assister à cette entrevue ! dit-elle à la baronne, qui essayait de la dissuader.



Elle se fût épargné, en demeurant plus discrète, une cruelle remontrance. Mais les femmes ambitieuses et jalouses perdent la tête dès qu'elles ont des raisons de craindre que la partie ne soit perdue

pour elle.

Bertrand était seul dans la même grande salle que tout à l'heure, quand le trio fit son entrée.

Les deux Saint-Flour plongèrent dans une révérence qui les immobilisa plusieurs secondes.

Léonide, qui ignorait les usages, resta debout.

Son attitude était timide, sans gaucherie. Avec ses loques, l'avait quittée son air rustre. Les atours nouveaux lui donnaient une discrète assurance. Et, pour la deuxième fois de sa vie, elle souriait.

Le Comte, lui, demeurait silencieux, fasciné, pétrifié.

Était-il possible qu'une robe, des soins de toilette changeassent à ce point une créature ?

La bergère rencontrée un soir de chasse lui était apparue, avec sa pauvre mise, plus belle, déjà, que toutes les femmes qu'il avait connues auparavant. Il avait, certes, pensé qu'une riche parure ferait ressortir mieux sa grâce incomparable. Il n'eût cependant pas imaginé que, dans cet accompagnement de bijoux et de soieries, cette beauté pût devenir quasi féerique.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il, semblant recouvrer ses esprits.

Mais il s'aperçut de la présence des deux autres.

Ses sourcils se froncèrent.

— Madame de Saint-Flour ! dit-il, je vous sais gré d'avoir exécuté mes ordres à l'égard de celle qui sera ma femme et votre maîtresse... Mais je crois que vous n'avez pas interprété exactement l'ordre que je vous donnai ensuite d'avoir à l'amener auprès de moi. Votre fille n'était pas comprise dans cette invitation.

Son regard dur s'était posé sur Hermance qui blêmit, mais dut se contenter de plier de nouveau le genou au sol, dans un bruissement de satin, puis une seconde fois avant de gagner la porte, à reculons, pour plonger une troisième fois, et sortir.

— Que Monseigneur me pardonne ! balbutiait sa mère. Je ne croyais pas...

— Peu importe ce que vous croyiez, Madame. Mais retenez bien ce qu'il vous faut croire désormais. Je vous ai annoncé mon prochain mariage. D'ici qu'il s'accomplisse, j'entends que ma fiancée soit traitée avec tous les égards dus à son titre... Tout manquement envers elle s'adresserait à la future Comtesse de Chalusset. Allez !

Sur cette injonction, la baronne plongea trois fois, comme avait fait sa fille, et disparut.

Léonide et Bertrand restèrent seuls.

Alors, vous ne me croirez peut-être pas, mais le plus intimidé des deux, ce fut le puissant Seigneur.

M^{me} de Saint-Flour se hâtait vers les appartements de sa fille. Ce qu'elle y vit et entendit, à peine entrée, lui montra que sa présence n'était pas inutile.

Les femmes d'Hermance couraient, se cognant aux meubles, apportant des serviettes mouillées, cherchant l'eau de Hongrie.

Et de véritables hurlements parvenaient de la pièce où se tenait leur maîtresse.

Avec une vivacité étonnante pour son âge et son ampleur, M^{me} de Saint-Flour se précipita.

Sa fille lacérait ses vêtements et son beau buste apparaissait déjà presque nu. Quand la soie résistait, elle s'en prenait à ses cheveux dont les tresses dénouées, raidies par les onguents, se dressaient autour de sa tête qui évoquait ainsi, avec le rictus qui lui déformait le visage, la plus hideuse Gorgone.

À la vue de sa mère, sa colère redoubla. On la retint juste à temps. Elle voulait se jeter sur la malheureuse qu'elle accabla de stridentes injures, lui reprochant d'avoir mérité les louanges du Comte au lieu de s'être appliquée à ridiculiser l'intruse. Lorsqu'elle put enfin se faire entendre de cette furie, la baronne, d'un ton calme qui contrastait étrangement avec les éclats de sa fille, prononça :

— Votre manque de réflexion fera votre perte, Hermance. N'avez-vous donc pas regardé cette fille pour croire qu'elle pût jamais être enlaidie ou ridiculisée par une robe ou par un agencement de sa coiffure ? Ignorez-vous comment elle était faite lorsqu'il la rencontra ?

Plus bas, elle ajouta :

— Et fallait-il dévoiler nos batteries ?

Il parut que ce raisonnement fut compris d'Hermance.

Haletante encore, les narines brûlées par le flacon d'aromates qu'elle respirait, elle renvoya ses femmes et convint :

— Je pense que vous avez raison... Avez-vous un autre moyen de la perdre dans l'esprit de Bertrand ?

— Oui, ma fille ! dit avec componction la grosse sexagénaire. Un moyen que vos maladresses seules pourraient compromettre. Cessez de paraître offensée...

— Mais, ma mère, je veux épouser Bertrand !

— Seulement, lui, veut épouser Léonide.

— Cette fille de rien ! Cette guenille ! Cette boue !

— Finirez-vous vos vaines récriminations ? Ou bien vous saurez vous dominer et faire aimable figure à votre ennemie... ou bien je renonce à assurer votre bonheur...

— Mon bonheur ! ricana la jeune femme. Il est aussi le vôtre, ma

mère ! C'est vous qui avez supplié Bertrand de nous recueillir quand mon père eut obtenu du Roi que vous fussiez mise au couvent, et moi avec vous, à cause de vos désordres et de vos dettes... L'intervention de mon cousin nous sauva. Mais notre situation auprès de lui reste précaire et humiliante. Vous n'êtes que la première de ses servantes ! Tout changerait, pour vous comme pour moi, s'il m'épousait, ainsi que nous avons pu l'espérer... avant qu'il s'engouât de cette gardeuse d'oies...

Les oies, apparemment, représentaient, pour Hermance, une espèce animale inférieure à celle des moutons et il lui plaisait de ravalier à ce bas rang le troupeau de la bergère exécrée.

Puis, revenant à des propos pratiques :

— Alors ? interrogea-t-elle. Ce moyen, quel est-il ?

— Il consiste à persuader Bertrand de la duplicité de sa « fiancée »...

— Cela, c'est le but... Je vous demande par quel moyen vous y parviendrez ?

— Parlez moins haut si vous désirez que je vous réponde. Ah ! ma fille ! que deviendrez-vous quand la mort vous aura privée de mes conseils ?

Mais Hermance, rendue à l'espoir, car elle savait de quoi était capable M^{me} sa mère, s'efforça de l'amadouer et promit de se prêter avec toute la patience désirable aux tortueux desseins de la baronne.



Pour Léonide, l'enchantement continuait.

Selon le programme de son noble fiancé, elle était chaque jour, et par les meilleurs maîtres, entraînée à danser... à évoluer au milieu d'une assemblée choisie... à jouer du théorbe...

On lui avait même appris à lire et, un peu, à écrire...

Or, elle témoigna tout de suite de dons musicaux et poétiques remarquables.

Quelle joie et quelle fierté Bertrand n'éprouva-t-il pas à l'entendre, un jour, chanter pour lui ces vers naïfs dont elle était l'auteur et dont elle avait, aussi, composé l'air :

Mon doux ami

Mon cœur a pris.

Mais si par son mépris

Mon cœur m'était rendu,

Je ne pourrais le reprendre !

Las ! Mon cœur ne serait plus

Hors de lui, qu'un peu de cendre !

Physiquement, le bonheur donnait à Léonide un éclat qui, s'il n'ajoutait rien à sa parfaite beauté, l'harmonisait à son cadre nouveau, à tout ce brillant décor pour lequel semblait être née l'enfant des étables et des champs. On eût dit que son aventure merveilleuse l'eût ramenée d'un long exil, et qu'elle fût vraiment chez elle en ce somptueux château.

L'art, pourtant inné, de se faire servir, lui était venu tout seul. Ses servantes la chérissaient... L'une d'elles, en particulier, celle qui, à son arrivée, avait échangé avec elle un regard de secrète sympathie. Elle avait nom Célia et, jolie, se distinguait de ses compagnes par ses yeux d'un bleu clair et ses tresses blondes.

— Que vous donnerai-je le jour de mes noces, Célia ? lui demandait-elle un jour.

— La joie de vous savoir heureuse, Madame, assura la jeune fille, et une anxiété passait dans sa voix que perçut Léonide.

— Ne crois-tu pas que je serai heureuse ? interrogea-t-elle.

Sans répondre directement, Célia prononça :

— Je prie Dieu et sa Sainte Mère chaque jour pour cela, Madame. Votre bonheur m'est plus cher que le mien.

— Alors, pourquoi détournes-tu les yeux en l'évoquant ? Parle, Célia ! invita sa maîtresse d'un ton pressant. Que crains-tu ? Le Comte ne m'aime-t-il pas autant que je l'aime ?

— Oh ! Si, Madame !

— Il a hâte que nous nous mariions et sans doute sera-ce bientôt... Déjà, il a convoqué sa parenté. Des ouvrières vont venir qui travailleront à ma toilette qu'il veut éblouissante... Des joailliers exécutent pour moi des parures que l'on croirait faites d'étoiles... Il a remis au plus habile d'entre eux la couronne comtale que je porterai et dont il désire que l'on change les diamants pour de plus beaux...

Célia écoutait ce programme, tête baissée.

La future comtesse se méprit sur son silence.

— Me blâmes-tu, Célia, de me réjouir de ces vanités ?

— Oh ! Madame ! protesta la servante.

— Certes... Je sais bien que ce ne sont là que des vanités, mais je suis femme, vois-tu, et j'aime le Comte. L'idée de lui plaire guide mes actes et mes pensées... S'il me préférerait en pauvre paysanne, telle qu'il me connut, je préférerais alors, moi aussi, la bure au plus rare velours... les diamants de la rosée à tous les autres diamants. Mais ces cadeaux qu'il me fait, Célia, sont des gages d'amour et c'est pourquoi ils me rendent si contente !

— Certaines personnes aussi, Madame, y voient des gages d'amour, mais c'est de la haine qu'elles en éprouvent !

— Ô Célia ! Ton amitié pour moi te leurre ! Je n'ai pas d'ennemis...

— Pas d'ennemis ! se récria la servante expérimentée. Ignorez-vous,

Madame, que l'envie marche dans les pas du succès ? D'autres ont espéré épouser le Comte.

— Veux-tu parler d'Hermance de Saint-Flour ? J'ai cru, en effet, que ma présence au château renversait ses projets. Je ne sais si j'avais tort. En tout cas, loin de me témoigner du ressentiment, elle me traite avec beaucoup d'amitié.

La subtile servante soupira.

Mais l'arrivée du Comte mit fin à la conversation. Célia sortit. Bertrand venait annoncer à sa bien-aimée que tout était prêt pour leurs noces et qu'ils s'épouseraient à la prochaine lune.

— Et jamais l'on n'aura vu fêtes plus belles, déclara-t-il. Tous les troubadours d'Oc sont en route. En se relayant, ils joueront jour et nuit... Et vous marcherez sur un tapis de fleurs incessamment renouvelé. Des couples de colombes aux ailes parfumées d'essences rares seront lâchés à travers les salles du château... Elles viennent de commencer leur jeûne...

— Oh ! mon doux ami, ne sera-ce pas contraindre ces pauvres oiseaux ?

— Nenni, ma bien-aimée... comme la nature entière, comme moi-même, les colombes avec joie salueront en vous leur souveraine !

Elle ne protesta plus, mais abandonna sa tête sur l'épaule de son doux ami...



C'était la veille du mariage.

Bertrand de Chalusset dont l'impatience croissait au fur et à mesure que se rapprochait l'heure qu'il avait tant désirée, dans un grand salon dont les murs s'ornaient des portraits de ses ancêtres, s'arrêtait devant chacun d'eux avec orgueil et déférence. Parfois, ses lèvres remuaient. Il sollicitait la bénédiction de ceux dont il portait le titre et le nom. Il la sollicitait pour lui et pour la compagne qu'il avait osé choisir. Le blâmaient-ils de cette audace qui rompait avec la tradition des mariages basés sur la parité des origines ? Bertrand se refusait à le croire. Au-delà de la vie, les points de vue se modifient. Les soucis de castes s'abolissent. La noblesse des âmes doit prendre le pas sur la noblesse tout court.

Devant les portraits de femmes, il établissait, malgré lui, des comparaisons... Ah ! Léonide serait le plus pur joyau de la chaîne, déjà longue... Ne réunissait-elle pas les grâces qui n'avaient été distribuées qu'une par une à celles qui l'avaient précédée ? De la comtesse Yvonne, elle avait la douceur d'expression... de la comtesse Bertilde, le pur profil... de Clémence, le port royal... d'Isolde, le cou

parfait... et les mains fines, fuselées de Bertrade lui rappelaient celles qui, sorties de leur gangue rugueuse, complétèrent la beauté de Léonide...

Mais laquelle possédait l'âme sans souillure, le désintéressement, la sincérité de Léonide ?

— Monseigneur ! Monseigneur !

Haletante comme si elle eût couru, ayant à peine ébauché les révérences rituelles, la baronne venait interrompre cette contemplation...

— Ah ! Monseigneur !

— Quoi donc vous émeut à ce point, Madame ?

— La crainte de déplaire à Monseigneur si je parle... ou de manquer à mes devoirs envers lui si je me tais !

La mère d'Hermance tenait les yeux baissés. Son interlocuteur ne put lire la jubilation qu'ils exprimaient et que les paroles cauteleuses s'efforçaient de démentir.

— J'attends, Madame !

— Alors, que Monseigneur me pardonne et veuille bien se souvenir que lui-même m'ordonna de parler... soupira la grosse femme. Ah ! c'est un dur rôle que celui qui consiste à révéler...

— Trêve de détours, Baronne ! Au fait, je vous prie !

— Eh bien... puisque Votre Grâce m'y oblige... Sachez, Monseigneur, que la plus comblée de vos générosités... celle que vous étiez sur le point d'élever jusqu'à vous... trompe odieusement votre confiance.

Elle avait débité sa dénonciation en l'entrecoupant de soupirs. Mais le tremblement qui l'avait saisie était sincère. Au moment de toucher au but, l'infâme avait peur. Elle n'ignorait pas que tout messenger de mauvaises nouvelles encourt la rancune du destinataire et elle savait à quelles extrémités la colère portait parfois un puissant de ce monde...

— Qu'osez-vous proférer ? rugit le comte.

Elle le regarda et, au courroux qui convulsait la face de son maître, ses alarmes redoublèrent. Elle avait prévu et accepté ce risque. Son ambition et son esprit de lucre lui donnèrent la force de poursuivre :

— Mes soupçons étaient éveillés depuis longtemps, Monseigneur. Je serais morte plutôt que de les formuler avant qu'une irréfutable preuve...

— Cette preuve ? hoqueta Bertrand. Ah ! prenez garde ! Ou vous m'en convaincrez, ou vous mourrez, baronne, vous et votre fille. Je sais que mon choix, en se portant sur Léonide, a démenti vos ambitions.

— Monseigneur ! protesta-t-elle, mains jointes et mine dévote. S'il est vrai que j'aie pu rêver à l'immense honneur de vous voir répondre à la passion de ma pauvrete, j'ai su y renoncer et mon zèle envers

notre future Comtesse n'en fut pas altéré.

Il ne l'écoutait pas. Une impression de vertige le projetait hors de son heureux univers et la seule pensée qui l'accompagnât et qui semblait faire bourdonner ses oreilles était la pensée d'être trahi par Léonide. Car il ne mit pas en doute le rapport de la baronne. Elle n'eût pas avancé une telle accusation, pensait-il, si elle n'eût pu l'étayer de façon formelle. Recouvrant un peu de sang-froid, il précisa cependant :

— Tâchez de ne pas m'induire en erreur, Madame !

— Je préférerais pourtant me tromper, Monseigneur, dussé-je le payer de ma vie ! émit l'hypocrite. Hélas ! Il n'est que trop vrai... D'ailleurs... L'homme est ici que pourrait questionner Votre Grâce... C'est un jeune paysan, voisin de la chaumière qu'habitait autrefois la protégée de Monseigneur. Il était son fiancé et ils n'ont cessé de se voir. Ils devaient s'enfuir ensemble, riches des libéralités accordées par Monseigneur à celle qu'il croyait épouser. Le comte de Perdavaux, votre ennemi juré, aurait facilité leur fuite. Mais j'ai rencontré trop souvent aux abords du château l'homme assez audacieux pour se faire le rival de Monseigneur. J'ai surpris des conciliabules entre la future Comtesse et le manant. Tout à l'heure votre capitaine des gardes ordonna que l'on s'en emparât. Las ! Le malheureux avoua tout de suite le mobile qui l'attirait ici !

— Il a avoué ! Il a avoué à d'autres que moi ? Ce n'est pas à moi qu'il fut conduit d'abord ? D'autres savent...

La honte d'apprendre que son infortune était connue décuplait sa fureur.

La baronne ne doutait pas qu'il fît mettre à mort tous les témoins inopportuns. Elle-même aurait bien du mal à s'en tirer. Mais qui veut la fin veut les moyens. Il lui fallait aller jusqu'au bout.

— On ne pouvait amener le manant devant Monseigneur avant de s'être enquis de ce qu'il était et des raisons qu'il avait de fréquenter les parages. Mais ce pleutre n'attendit pas les questions. Il parla de son plein gré et supplia qu'on le mît en présence de M^{me} Léonide.

Le Comte marchait de long en large. Le désespoir, la rage, l'humiliation l'avaient soudain vieilli.

— Elle..., gronda-t-il... est-elle au courant ?

— Je ne le pense pas, Monseigneur, car, ainsi que Votre Grâce l'imagine, il n'a pas été fait droit à l'insolente prière du captif.

— Qu'on m'amène cet homme, sur-le-champ.

Et la Comtesse se précipita.

Hermance, qui l'attendait non loin de la porte, courut à elle.

— Alors ?

— Alors, nous jouons un jeu terrible, ma fille. Mieux eût valu pour nous, peut-être, qu'il ne crût pas un mot de ce que je lui rapportais...

— Ah ! Il est donc persuadé ? s'écria la fille, aveuglée par

l'immédiate victoire.

Sa mère renonça à lui faire partager ses appréhensions de l'avenir. D'ailleurs, comme chaque fois, en voyant Hermance, elle se rassurait un peu. Il n'était pas possible que le Comte se montrât insensible à sa beauté.

— Fasse notre étoile que nous n'échouions pas ! murmura-t-elle.

Puis, rendue à une autre anxiété :

— Est-ce que ?

— Oui, ma mère, soyez tranquille. *Il a bu...*

— Il est ?

— Oui, ma mère. L'effet de votre *tisane* fut foudroyant. Ses révélations premières resteront définitives.

Le visage de la baronne se détendit.

Son astuce ne s'était pas un instant révélée en défaut. Il ne s'agissait plus que de poursuivre et de bannir la crainte.



Vous avez deviné le dessous de l'affaire. Soudoyé par la baronne, un vagabond avait accepté, contre un sac de piécettes, de se dire d'accord avec Léonide pour tromper Bertrand. Il savait qu'il risquait sa vie. L'appât de l'argent fut le plus fort. La baronne lui avait promis de le faire fuir aussitôt après qu'il eut parlé. Il n'avait pas confiance en sa noble complice, mais il était encore trop naïf pour n'être pas dupe. Quand il imaginait que leur sort, à tous deux, restait lié, l'ambitieuse envisageait le moyen de supprimer son gênant associé dès qu'il aurait accompli sa vilaine besogne. Avant de se faire arrêter par les gardes du château, l'homme, introduit dans la place par la baronne elle-même, avait été dirigé, d'abord, vers les propres appartements de la Dame. Là, elle lui répéta sa leçon, lui montra un deuxième sac, rempli d'or celui-là, qu'elle lui remettrait, dit-elle, s'il exécutait convenablement le programme fixé.

Puis, elle prit deux verres, les emplit de vin *paillé*, ce nectar limousin.

L'homme, soupçonneux malgré lui, fut tenté de refuser. Las ! Il avait entendu dire que le vin *paillé* était une boisson délicieuse... Ce qui enfin le décida, ce fut les deux verres. Il attendrait simplement que la baronne eût bu le sien.

Le malheureux ne savait pas que ce n'était point le vin qui était empoisonné, mais l'un des deux verres.

Au cours de son existence agitée, M^{me} de Saint-Flour avait connu un fameux chimiste qui lui avait fait don d'une formule de poison irrésistible. Il suffisait d'en laisser tomber une seule goutte au fond

d'un verre... Et la baronne avait dû s'exercer beaucoup... Elle savait maintenant doser le liquide pour que la mort survînt en un laps de temps déterminé, à cinq minutes près. Par surcroît d'avantages, le poison paralysait la victime, une ou deux minutes avant la fatale issue.

Ainsi en alla-t-il pour le prétendu fiancé de Léonide. Il eut le temps de dire ce que la baronne avait voulu qu'il dît, puis sa langue s'empâta, se pétrifia. En un éclair, il comprit qu'il allait mourir, tué par sa complice. En vain essaya-t-il d'émettre autre chose qu'un long cri inarticulé qu'il n'acheva pas, foudroyé.



Quand le comte apprit cette mort, il trouva naturel et juste que le Ciel eût ainsi châtié son offenseur. Mais il déplora que la colère divine l'eût privé de tirer personnellement vengeance de l'inexpiable injure.

Restait Léonide...

Elle paierait donc pour deux !

— Qu'elle soit enfermée dans la tour du midi.

Il s'arrêta, la voix lui manquait pour continuer. Déjà, on s'étonnait qu'il ne fît pas justice plus prompte et n'ordonnât pas qu'elle fût précipitée dans les oubliettes.

Il n'eût pu prononcer une telle sentence.

Bien que blessé, et si douloureusement, dans son amour et dans son amour-propre, il ne se résolvait pas à punir de mort celle qu'il haïssait, certes, mais non sans la chérir encore...

Seulement, il ne voulait pas la revoir. Il craignait de faiblir devant ce visage qui était le plus beau qu'eût jamais contemplé regard d'homme...

Et voilà qui servait les plans de M^{me} de Saint-Flour.

Elle aussi eût craint qu'il ne se laissât reprendre au charme de l'innocente.

Il y aurait eu à redouter, en outre, que sa victime ne parvînt à se justifier.

Qu'il se refusât à la faire comparaître arrangeait tout. La Dame en eut un contentement si grand, qu'elle oublia, durant quelques secondes, de le dissimuler.

Quelqu'un surprit cet éclair de joie mauvaise. Oh ! Ce quelqu'un n'était pas Bertrand, trop bouleversé pour discerner quoi que ce fût en dehors de sa peine torturante.

Ce quelqu'un, c'était le charmant page Jehan d'Oradour. Or, Jehan était épris de la jolie chambrière fidèlement vouée à Léonide.

« Tiens ! Tiens ! » se dit-il, en constatant la lueur de victoire qui éclaira le visage affaissé et boursoufflé de la baronne. « N'y aurait-il

pas là-dessous quelque manigance ? »

Il se promit de communiquer son impression à Célia :

« Et si je ne me trompe, foi d'Oradour ! je me souviendrai qu'à *cœur gentil*, il n'est rien d'impossible ! »

Cependant, la baronne s'éloignait, chargée d'exécuter les ordres de Bertrand de Chalusset ! Le destin la comblait. Ah ! Elle eût préféré que ces ordres fussent plus définitifs. Quelle sensation de délivrance si le châtement suprême eût été décidé par le comte...

Au fond d'elle-même, l'horrible femme pensa qu'il n'appartenait qu'à elle de remédier à la faiblesse de Bertrand et de condamner à mort la prisonnière. Au lieu d'oubliettes ce serait le poison, voilà tout. Elle n'en avait que bien peu prélevé sur sa réserve, pour se débarrasser de son complice...

Pour l'instant, il s'agissait d'accomplir la première partie du programme qui consistait à avoir le bonheur de transmettre à Léonide les terribles ordres de son bien-aimé et de veiller que, selon la volonté du maître de Chalusset, la recluse fût traitée « selon son rang... ». Se rappelant ces termes, l'horrible femme ricana. Dans un sursaut chevaleresque, il avait précisé, en effet, qu'elle ne dût manquer de rien... sauf de liberté. Dame de Saint-Flour se chargeait d'appliquer ce régime à sa façon. L'autre serait traitée « selon son rang »..., son rang de gardeuse de troupeau.

Elle se délectait à l'avance des avanies qu'elle lui ferait subir jusqu'au jour où elle *aviserait* dans un sens différent et recourrait au poison libérateur.

Toute à la perspective de l'heureux destin qu'elle aurait ainsi conquis de haute lutte pour elle et pour sa fille, la baronne parcourait, avec une agilité d'adolescente, les longs couloirs qui menaient aux appartements de Léonide...

Elle en poussa la porte...



Léonide, près de la haute fenêtre voûtée en ogive, devant son scriptional à pied, tendu d'une peau de vélin, s'appliquait à tracer, d'un stylet encore maladroit, le nom chéri : Bertrand.

Elle tressaillit à l'arrivée brusque de la matrone. Le masque tombé, cette dernière l'examinait et ricanait. Un frisson secoua Léonide. Elle eut la prescience d'un incommensurable malheur.

— Sur l'ordre de Monseigneur, je dois vous conduire à la tour Nord, manante ! (on se rappelle que le Comte avait désigné la tour du midi). Vous y resterez jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Léonide s'était dressée. De sa bouche ouverte, on crut qu'un cri allait

s'échapper. Avec la rapidité des âmes fortes, elle se ressaisit aussitôt, comprima des deux mains son cœur, dont chaque coup semblait être le dernier. Puis, d'une voix menue comme un murmure, mais qui sut rester ferme, elle prononça :

— Il m'a tout donné... Il peut tout m'ôter !...

— Assez d'hypocrisie ! Le comte sait maintenant ce que vous valez !

— Je ne valais que par l'amour qu'il m'accorda !

Cette résignation mortifiait la hideuse messagère. Elle s'attendait à des larmes, à des cris de révolte, à un désespoir dont elle eût joui. La noble attitude de son ennemie vaincue semblait renverser les rôles et la ravalait elle-même bien au-dessous de la personne abhorrée.

— Avez-vous compris, gardeuse de porcs ?

— C'est vrai, j'ai aussi gardé les porcs, convint la pauvre enfant. Comme les gentils moutons, les porcs sont créatures de Dieu et c'est servir Dieu que d'en prendre soin.

Elle s'exprimait d'une voix douce qui eût ému l'âme la plus endurcie. Mais il faut croire que M^{me} de Saint-Flour n'avait pas d'âme.

Folle de fureur, elle intima à Léonide de se taire.

— Il faudra bien vous taire, et pour toujours, d'ici quelques minutes !

— Mon cœur continuera de parler, madame. Il me redira sans cesse le nom qui m'est cher et sur lequel j'appellerai les bénédictions du Ciel. Et je parlerai aux oiseaux... aux nuages... aux étoiles...

Il n'y avait nulle forfanterie dans ces déclarations. De son bien-aimé, Léonide acceptait, avec le même amour, la joie et la douleur.

Elle demanda la permission d'appeler ses femmes, pour les remercier de leurs soins.

La baronne, qui avait hâte de la savoir sous les verrous, n'accéda pas à son désir.

— Je suffirai à vous débarrasser de tout ce qui n'aurait jamais dû vous toucher ! déclara-t-elle, arrachant les voiles soyeux, les bijoux, les entrelacs de perles des belles nattes qu'elle finit par couper pour aller plus vite.

— Je vous apporterai demain une robe conforme à votre condition, dit-elle. Pour ce soir, gardez celle que vous portez. Profitez-en bien !

Et, ricanante, fébrile, elle poussa devant elle à coups de poing l'enfant qui ne résistait pas.

Le cachot où elle mena Léonide était rond, bas, presque privé d'air... Ce n'était pas celui qu'avait désigné le comte, où la vie eût été relativement possible. M^{me} de Saint-Flour avait fait un choix plus judicieux. Elle se disait qu'elle saurait bien s'en expliquer à son maître, si celui-ci, par hasard, découvrirait cette infraction à ses ordres.

Quand l'énorme et bruyante clé tourna dans la poigne de M^{me} de Saint-Flour, Léonide, enfermée, s'effondra. Son courage l'abandonnait.

Bannie ! Bannie du cœur de son bien-aimé ! Accusée, elle ne savait encore de quoi ! Condamnée à ne plus le voir, à ne plus l'entendre ! Ah ! que vienne vite la mort, fût-ce par supplice abominable !

Sanglotant sur la dalle malpropre et glaciale, criant son mal, elle n'entendit pas la porte s'ouvrir. Un coup de pied dans ses côtes, un commandement rude la fit sursauter, éperdue qu'on l'eût découverte ainsi livrée à son chagrin. Instinctivement, elle voulut ramener ses cheveux sur son visage en larmes, mais ses mains ne rencontrèrent que des tronçons de nattes. Elle se souvint des ciseaux de la baronne. Elle se reprit et, sans arrogance mais avec bravoure, fit face à ses bourreaux.

C'était encore M^{me} de Saint-Flour que sa fille, cette fois, accompagnait, la belle Hermance dont l'allégresse ne se dissimulait pas. Deux serviteurs se tenaient un peu en arrière, confus eût-on dit. Ils portaient de la paille..., une cruche..., un seau.

Ciel ! Célia aussi était là et ne semblait, elle, pas gênée le moins du monde. Au contraire ! Elle riait et faisait chorus aux injures, aux lazzi des nobles dames. Devant tant de noirceur, Léonide ne retint pas un gémissement. Certes, et quoiqu'elle ne fût que depuis peu de temps parmi les grands, elle avait appris que l'intérêt et l'envie peuvent se cacher sous les apparences les plus sympathiques ! Mais Célia ! La première qui lui avait souri !

Son amie, plus que sa servante !

Elle la regarda. Célia ne détourna pas les yeux. Au contraire ! On eût dit que la fille se libérait d'une haine longuement accumulée, redoublant de sarcasmes et d'injures.

Piteux, aux côtés de ces trois furies, les hommes se hâtèrent de déposer leurs fardeaux et de se retirer.

— Voici votre mobilier, ma chère ! s'écria Hermance.

— Ne serez-vous pas mieux que dans l'étable d'où notre maître vous a tirée ? renchérit Célia.

— Enlevez-lui sa robe ! ordonna la baronne. Demain, nous lui en mettrons une autre !

Célia se précipita.

Elle manifestait un plaisir démoniaque à dépouiller celle qu'elle avait tant de fois parée...

Léonide, demi-nue, grelottait. Les moqueries, les basses injures continuaient de pleuvoir. Enfin, lasses, les trois femmes décidèrent d'arrêter la séance.

Elles gagnaient la porte quand Célia s'écria :

— La robe ! J'oubliais la robe !

Et, tournée vers la baronne :

— Madame m'a bien dit qu'elle était pour moi ?

— Oui, oui... Faites vite, ça sent le moisi ici !

— Ça pue... accentua sa fille, et pour y demeurer, il faut avoir eu l'habitude du fumier.

Toutes deux avaient franchi le seuil.

Célia restait en arrière.

Alors, sûre qu'elles ne pouvaient l'apercevoir, elle prit la main, froide et inerte, de la prisonnière, et la baisa. Léonide tourna vers elle un regard ranimé, ses lèvres frémirent. Mais la servante, l'index sur ses propres lèvres, lui imposa silence. Puis ayant soulevé un coin de la paillasse, lui montra un paquet qu'elle avait pu, tout à l'heure, y glisser...

Une seconde, leurs yeux à l'une et à l'autre mêlèrent leur flamme.

Et il parut à Léonide que, avant de se sauver, Célia avait murmuré à son adresse : Courage !



Ce lui fut un peu de baume au cœur que de pouvoir penser que toutes les âmes n'étaient pas corrompues par l'intérêt ambitieux et le lucre.

Célia lui demeurait fidèle. Elle avait feint de partager la haine des deux mégères, mais c'était sans doute pour se ménager quelque moyen d'approcher son infortunée maîtresse.

Hélas ! Son secours ne rendrait pas à Léonide le seul bien dont la perte la désespérait : le cœur de Bertrand.

Ah ! elle eût accepté la captivité..., la faim..., le froid..., mille autres tortures si elle eût su conserver ainsi l'estime et l'amour du bien-aimé !

Prostrée dans ses douloureuses réflexions, elle ne pensait même pas à fouiller sa paillasse pour y prendre le mystérieux colis de Célia.

Quand elle se le rappela, elle se reprocha cette indifférence et, machinalement, tira de sa cachette le dépôt de la servante au grand cœur.

Il s'agissait d'un peu de vivres : du fromage..., une galette..., des fruits...

Des larmes lui vinrent aux yeux !

Quels risques son humble protectrice avait encourus pour elle !

Mais toute cette première journée s'acheva sans qu'elle pût se décider à porter à ses lèvres la moindre nourriture. Sa gorge et son estomac contractés lui faisaient mal. Elle avait l'impression qu'une main de fer les lui tordait comme on tord un drap mouillé.

Si elle ne sentit pas la faim, elle sentit le froid. L'humidité glaciale avait peu à peu imprégné les vêtements insuffisants qu'on lui avait laissés.

Et, dans son cachot, rempli d'ombre moite et froide, d'inquiétantes présences se révélaient. De gros rats reprenaient possession de leur domaine. Elle les identifiait au bruit qu'ils faisaient. Elle voyait, par instant, leurs yeux briller. Alors, elle se souvint des nuits de châtiment passées à la ferme, en quelque obscur réduit fréquenté, de même, par les voraces rongeurs... Une fois elle avait dû lutter sans arrêt, pour n'être pas mangée vive, saisissant les corps gluants qui s'attachaient à elle et s'efforçant de les projeter contre le mur... Elle préférait presque la crainte des loups rôdeurs quand Maître Pierre l'attachait à un arbre. Et voilà que l'assaut de parasites immondes allait recommencer... L'idée lui vint de calmer leur appétit avec les provisions de Célia... Puis elle se dit que ce serait les attirer davantage... Mieux valait mettre à l'abri fromage et galette... Utilisant en escabeau le seau renversé, elle parvint à atteindre la lucarne aux barreaux de laquelle elle attachait le paquet à l'aide d'un cordon de jupe... Ses mains apparurent aussi blanches et fines que si elles eussent été modelées dans le reflet de lune qui passait. À l'un de ses doigts, un doux scintillement attira son attention. On ne lui avait pas arraché l'anneau d'or offert par le comte, en promesse d'épousailles. Comment avait-il échappé à la baronne ? La question était secondaire. Ce qui importait, maintenant, c'était de le conserver.

Elle résolut de l'enfouir, chaque matin, dans sa chevelure, tristement raccourcie, mais assez épaisse pour qu'on y dissimulât un bijou.

Elle baisa le cher anneau, se complut douloureusement à le faire luire aux rayons de l'astre nocturne et cette vue allégea sa peine.

Doucement, elle chanta :

*Mon doux ami
Mon cœur a pris,
Et puis, avec mépris,
Mon cœur il m'a rendu !
Las ! Je ne peux le reprendre
Ce pauvre cœur qui n'est plus
Hors de lui qu'un peu de cendre...
Mon doux ami
Mon cœur a pris...*

Mais la lune glissait plus loin. L'obscurité redevint totale. L'anneau cessa de briller. La captive se sentit submergée par l'angoisse un instant refoulée et s'écroula en larmes sur son grabat. Des cris stridents annoncèrent la ruée des rats. Elle n'eut que le temps de se dresser. Mais ils s'accrochaient à elle, en grappes hideuses, déchiraient ses vêtements. Quelques-uns, arrachés, emportèrent même des lambeaux de chair avec eux. Toute la nuit, l'assaut dura. Et puis, le jour dispersa les bêtes des ténèbres. Léonide était couverte de plaies

qu'elle lava comme elle put...



Des semaines ou des mois passèrent... Seule l'alternance de la nuit et du jour marquait pour Léonide la fuite du temps. La nuit, elle se battait contre les rats, le jour elle sombrait en de lourds et courts sommeils d'où elle sortait en sursaut, par le fait de ses nerfs malades, ou par l'intrusion soudaine de la baronne ou de sa fille. Ces méchantes femmes ne se lassaient pas du plaisir de narguer leur victime. Elles avaient même renoncé à leur premier dessein, qui était de la faire mourir. Inventant de nouveaux supplices, tenant les propos qui pouvaient le plus la blesser ou la désespérer, elles goûtaient là un plaisir dont la mort les eût privées. Elles lui avaient ôté sa paillasse... Elles l'obligeaient à utiliser l'insuffisante quantité d'eau dont elle disposait pour laver les dalles de sa prison et alors, interdisaient qu'on lui remplît son broc avant plusieurs jours...

Ces jours sans eau, elles lui faisaient apporter un pain mollet, appétissant, mais qui, par une préparation spéciale (encore une recette de la baronne !) semblait délicieux lorsqu'on le mangeait, puis, ensuite, vous laissait une soif torturante... Je n'en finirais pas si je voulais énumérer la moitié de leurs diaboliques machinations. Elles se surpassaient quand, feignant d'oublier la présence de Léonide, elles faisaient allusion aux gentillesse que leur témoignait le comte... aux compliments qu'il avait adressés, paraît-il, à la belle Hermance... Après quelque temps, elles prièrent de fiançailles...

À les en croire, le moment était proche où la baronne aurait pour gendre le puissant seigneur de Chalusset.

Mais elles ne prolongeaient jamais beaucoup leurs visites.

— Il fait ici plus froid que dans un caveau ! constataient-elles en resserrant leurs fourrures.

Hermance chantonnait en s'en allant :

*Quand j'étais méchante bergère
On me faisait garder les porcs
Tirlanlere
On me faisait garder les porcs
Tirlanla.*

Tous leurs coups avaient porté. La pauvre Léonide ne doutait pas qu'elles eussent dit vrai ! Le mariage d'Hermance et de Bertrand lui paraissait, d'ailleurs, normal. Naïve et modeste, elle avait toujours considéré comme imméritée la chance qu'elle avait eue d'être

passagèrement distinguée par son Seigneur. Sa répudiation, le triomphe de sa rivale – noble quant à l'origine – lui apparaissaient comme un juste retour des choses. Son amour pour le comte n'en était pas diminué.

Elle continuait de remercier le Ciel, acceptant que lui fût retirée la grâce d'être aimée, alors que lui était laissée la grâce d'aimer.

Le soir venu, elle replaçait à son doigt l'anneau symbolique, cherchait à capter le reflet de lune qui le faisait briller, et la chanson d'autrefois s'exhalait, dolente :

Mon doux ami

Mon cœur a pris...



Cependant, la bonne Célia ne l'abandonnait pas, qui survenait, porteuse d'un pain honnête, d'un broc d'eau fraîche, de fromage..., de viande...

Surtout, elle s'efforçait de ranimer le courage de Léonide.

— Espérez, Madame ! lui disait-elle, et ce « Madame » amenait sur les lèvres de la dépossédée un triste sourire.

Célia ne comprenait pas que l'on fût aussi résigné et sans rancune. Elle ne manquait pas de rapporter les moindre erreurs commises par Hermance dans sa course au mariage, ses moindres dépits.

Selon Célia, elle était loin du but, la belle cousine du comte.

Celui-ci résistait à toutes ses avances. Il semblait même les ignorer. Il était triste, profondément triste. On chuchotait qu'il avait écrit au prier d'un couvent et qu'il envisageait de vendre ses biens et de prendre le froc...

Mais Célia prétendait qu'il n'en aurait pas l'occasion, que bientôt, éclairé sur l'innocence de Léonide, il la conduirait à l'autel.

Léonide souriait, touchée de cette foi qu'elle ne partageait pas.

Célia hochait la tête d'un air énigmatique.

Croyait-elle entendre que l'on montait l'escalier de la tour ? Vite, elle se hâtait de sortir, en invectivant, pour donner le change, contre celle qu'elle chérissait et qu'elle allait sauver.



Vous avez bien lu : Célia allait sauver Léonide. Elle avait mis pour condition à son propre mariage avec Jehan la libération glorieuse de la prisonnière et la confusion des coupables.

Jehan s'y employa donc avec zèle.

Et, tous deux, se livrant à une besogne digne de nos plus modernes détectives, finirent par découvrir comment avait opéré la baronne. Les preuves furent plus longues à obtenir. En quelque siècle que ce soit, le bavardage n'est pas le propre du paysan. Il fallut beaucoup de temps, beaucoup de patience, et de bien belles promesses... pour que l'un d'eux avouât la démarche dont il avait été l'objet de la part de M^{me} de Saint-Flour. Il avait décliné sa proposition qui consistait à s'introduire au château et dans les appartements privés de Léonide. On savait qu'un autre, moins scrupuleux et plus avide, avait accepté, ignorant qu'il signait son arrêt de mort.

Sans donner au témoin le temps de regretter ses confidences, Jehan et Célia l'entraînèrent à leur suite.

Le jour se levait à peine.

Le comte n'avait pas encore quitté son lit.

Repoussant gardes et chambellans, Jehan, accompagné du paysan assez marri, franchit audacieusement le seuil de la chambre seigneuriale.

Éveille par le bruit, Bertrand se dressa sur son séant, courroucé, car cette intrusion de son page et d'un inconnu constituait une faute grave.

Mais, dès les premiers mots du jeune gentilhomme, il oublia ces questions d'étiquette...

Il écouta...

À son tour, il interrogea. Le paysan, dans son désarroi, n'avait pas osé, une seule fois, lever les yeux mais, sommé de parler en toute vérité, il s'exécuta avec cette loyauté courageuse qui est restée l'une des plus attachantes qualités de la race limousine.

Ayant parlé, il refusa toute récompense. Il ne lui semblait pas qu'on dût être payé pour avoir dit la vérité.

Vous décrire la fureur et la joie..., l'amer regret et le doux enivrement du comte est impossible. Vous pouvez vous mettre à sa place !

Il ordonna qu'on lui amenât sans tarder la baronne et sa fille et celles-ci, empressées, accoururent.

— Nous voici, Monseigneur !

Mais un regard sur le visage du comte et la présence du paysan suffirent à leur faire tout comprendre ! La baronne n'en opposa pas moins les plus folles dénégations aux accusations de l'homme qui la reconnaissait formellement.

Le comte l'interrompit.

— Il suffit, Madame ! Je n'ai que trop tardé à porter vos excuses et les miennes à celle qui a tant souffert de votre haine et de ma faiblesse !

Alors, la baronne se déchaîna. S'humilier devant cette fille, elle ? Visage crispé, bouche baveuse, tordant ses bras boudinés, elle suppliait et injuriait tour à tour...

Quant à sa fille, après avoir hésité à s'évanouir, elle contemplait sa mère, fautive de tous leurs maux, avec un dégoût manifeste.

— On vous portera, si vous ne venez pas de votre plein gré, Madame ! déclara le comte. Jehan ! Appelez ma garde !

Il fallut quatre hommes pour réduire la forcenée, la ligoter et soulever son énorme masse.

Ce fut ainsi que, précédée de Bertrand et suivie de sa fille, haineuse et méprisante, elle quitta l'appartement de son seigneur.

Une autre surprise attendait ce dernier. Il apprit que ses premiers ordres avaient été enfreints et que Léonide n'occupait pas la tour qu'il avait désignée.

— Votre vie, dit-il à la baronne, ne paiera pas vos crimes !

En courant, il se dirigea vers la tour du Nord, dont il gravit quatre à quatre les trois cent vingt et une marches.

Léonide sursauta à l'ouïr de ces pas précipités aux abords de sa prison. Elle trembla au grincement de la clé dans la serrure.

Le comte tendit les bras vers elle. Mais elle, sûre que sa dernière heure était arrivée, tomba à ses genoux, défaillante de joie puisque, avant de mourir, il lui était donné de le revoir !

— Ma bien-aimée ! murmura-t-il, la relevant tendrement. Me pardonneriez-vous un jour ?

Et il regardait avec épouvante le triste réduit où elle avait vécu près de dix mois, son visage amaigri, ses pauvres épaules grelottantes qui pointaient sous une loque trop mince...

Elle, en extase, se demandait si elle n'était pas, d'un bond, parvenue au paradis.

Elle frissonna tout à coup, mais sous la douce sensation du manteau de fourrure, dont la fidèle Célia avait pensé à se munir.

À ce moment, les gardes survenaient avec leur fardeau qu'ils laissèrent rouler aux pieds du couple...

Le comte ordonna qu'on défit les liens de la grosse femme de façon à l'agenouiller devant Léonide. On ne parvint pas sans peine à la maintenir dans cette position, vous le pensez de reste ! Le plus difficile, ce fut de la contraindre à prononcer le mot : pardon !

Léonide voulut s'interposer. Elle était trop heureuse pour désirer qu'on s'humiliât devant elle. Mais le comte fut inflexible. Menacée de la torture, la baronne s'exécuta.

Hermance y mit moins de façons, mais peut-être plus d'arrogance.

— Puisque vous le voulez, mon cousin ! déclara-t-elle, appuyant sur le titre de parenté.

Mais quand elles s'entendirent condamner à mort, toutes deux,

oubliant leur superbe et leur rage, s'effondrèrent.

— Non ! Non ! hurlaient-elles, embrassant les genoux du comte impassible.

Ce fut Léonide qui obtint la grâce de ses bourreaux.

À regret, Bertrand consentit à ne leur imposer que l'exil.

Elles firent dare-dare leurs paquets, craignant qu'il ne revînt sur sa décision. Elles ne voulurent même pas de l'escorte qu'il leur fit offrir, toujours à la prière de Léonide.

La baronne, qui jugeait les autres à son image, était persuadée qu'il s'agissait là d'un piège et que les hommes d'armes qui les accompagneraient soi-disant pour les défendre des brigands de grand chemin et des loups avaient en réalité pour mission de les abattre sans merci.

Huit jours après, un voyageur, à la lisière d'un bois proche du château, découvrait des lambeaux sanglants d'étoffe, et plusieurs sacs d'or éventrés ! C'était tout ce qui restait des deux orgueilleuses criminelles après le repas qu'en avaient fait les loups.

Le mariage du Comte et de Léonide est relaté dans les vieilles chroniques comme le plus fastueux événement du siècle. Leur couple se doublait d'un autre. Célia, le même jour, épousait le gentil Jehan d'Oradour.

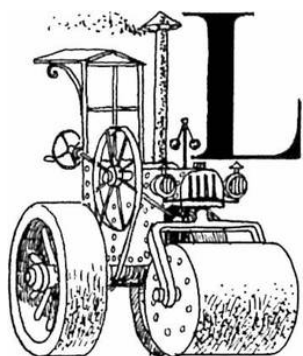
Jamais l'on n'avait vu fêtes plus belles. Tous les troubadours d'Occitanie étaient accourus. En se relayant, ils jouèrent nuit et jour. Et l'on marchait sur un tapis de fleurs incessamment renouvelées... Des couples de colombes furent lâchés à travers les salles du château, brassant l'air de leurs ailes parfumées d'essences rares...



Selon des témoins dignes de foi, lorsque surgit la nouvelle lune (juste au moment de son premier rayon) l'on peut voir, à travers les branches, au haut d'une percée de la tour supérieure de Chalusset, briller encore l'anneau de Léonide.

Une jeune fille à qui ce reflet apparaîtrait est assurée de se marier dans l'année.

La pâte et la route



La route de Garnages à Boussac n'a pas toujours été la belle route qu'elle est aujourd'hui.

Jadis, il était fort incommode d'y circuler à cause de son empierrement. Pourtant, il fallait reconnaître que des pierres sont encore préférables à de la boue. Le défaut de celles dont il est question venait de ce qu'elles avaient été jetées en vrac et que leurs arêtes pointues perçaient vos semelles.

Le conseil municipal de Garnages se réunit pour étudier quels moyens amélioreraient la situation.

— Je n'en vois qu'un ! dit un conseiller à M. le maire. Y faire passer le rouleau.

Le maire opinait déjà, se reprochant d'avoir laissé à un autre l'avantage de cette proposition, mais son premier adjoint se récria :

— Passer le rouleau sur notre route ! vous êtes fous ! Je sais bien, moi, ce qui arrive quand ma femme passe le rouleau sur la pâte ! La pâte s'étire..., s'allonge... La route s'allongera pareillement si nous y passons le rouleau et, pour mon compte, je trouve déjà bien assez long le trajet de Garnages à Boussac.



Passer le rouleau sur notre route! vous êtes fous!

Tous se rendirent à cette évidence.

On supporta les pierres jusqu'à ce qu'elles se fussent enfoncées d'elles-mêmes, plutôt que d'ajouter quelques kilomètres à la route.

Dévinettes et dictons limousins.

Qui est-ce qui sauterait par-dessus une maison une fois mais pas deux ?

— Un œuf.

*

Qui est-ce qui passerait par-dessus une maison et ne franchirait pas une rigole pleine d'eau ?

— Une fourmi.

*

Qui est-ce qui fait le tour du bois sans jamais y pénétrer ?

— L'écorce.

*

Qui est-ce qui fait de l'ombre dans le bois sans y être ?

— Le soleil.

*

Qui va à la fontaine en chantant et en revient en pleurant ?

— Le seau.

*

Plus on en met et moins ça pèse. Qu'est-ce que c'est ?

— Des trous dans une planche.

*

Il n'est plus temps de ménager le vin quand la barrique est à la fin.

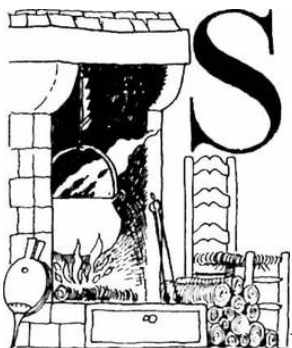
*

Lorsqu'on regarde la lune dans la période de son plein on voit un petit homme qui marche, portant sur ses épaules un fagot d'épines et suivi d'un chien.

Le fagot, c'est l'Amour.
Le chien, c'est l'Amitié.

Recette de la bréjeaud

Ce qu'est le vin paillé



Il souvent monte de ces pages le fumet de la bréjeaud qu'il m'a semblé que sa recette pourrait être bienvenue des mamans de nos jeunes lecteurs, n'eussent-elles pour cette préparation qu'un citadin réchaud à gaz.

Je l'emprunte à un poète et c'est juste, la fameuse soupe étant un poème culinaire.

Voici ce que nous confie Jean Rebier dans un article de *La France à table* :

« Si tu veux faire une bonne bréjeaud, suspends à la crémaillère une vieille marmite. Mets-y l'eau nécessaire, fais dessous un bon feu de bûches de chêne ou de châtaignier, et va-t'en choisir dans ton jardin quelques beaux jeunes choux bien tendres, des poireaux pleins de sève, et de bonnes larges raves. Lave-les et prépare-les soigneusement, et surveille la marmite. Quand tu l'entendras chantonner, jettes-y une tranche de lard aussi frais que possible, dans lequel tu auras fait de petites entailles pour qu'il fonde mieux, et laisse bouillir une heure. Soulève alors le couvercle et ôte le lard à l'aide de la grande louche, saupoudre-le copieusement de sel, écrase-le, émiette-le dans la louche, brège-le, pour parler limousin, et remets-le dans l'eau qui « trotte » sans oublier la couenne qui est devenue le « bréjou », ce fameux bréjou dont la bréjeaud tire son nom. Le bouillon deviendra blanchâtre. Attends encore un peu pour ajouter les

choux, les pommes, les poireaux et les raves, trois quarts d'heure suffisent pour leur cuisson, tu emploieras ce temps à empiler des tailles de pain dans les écuelles. Il en faudra beaucoup, car dans une bréjeaude confortable, la cuillère doit se tenir debout. Tu sèmeras dessus un peu de poivre et il ne te restera plus qu'à tremper la soupe, en ayant soin de coiffer de légumes les écuelles selon le goût de chacun. » Plus loin, notre auteur fait une observation importante : « Qu'on ne s'avise pas de tremper la bréjeaude dans un bol en porcelaine évasé ou dans une grande soupière pour la servir dans des assiettes creuses.

« Elle doit être trempée et coiffée dans une écuelle en terre, au ventre rebondi, au col un peu étroit mais non dans une écuelle neuve, qu'il faut auparavant « assainir ». » Comment « assainit-on » une écuelle neuve ? Jean Rebier nous l'explique : « On l'emplit de cendre et on la met dans un four chaud pour la faire craqueler et la purger de son odeur de terre. »

Autre hérésie serait de la faire tiédir. La bréjeaude doit être mangée chaude et aussitôt qu'elle est prête si l'on ne veut pas qu'elle devienne gluante et un peu fade...

Nous savons depuis longtemps que la cuisine est un rite...

Mais nous savons aussi (Jean Rebier, pardonnez-moi !) qu'il est des arrangements avec le ciel. Préparée avec amour (oh ! ça, c'est indispensable) en l'une de nos parisiennes cuisines-placards et versée, chaude (sur ce point-là, il n'y a pas à transiger non plus), dans un contenant de porcelaine qui ne serait même pas de Limoges, la bréjeaude reste malgré tout la bréjeaude, évocatrice des vastes cheminées à hotte, des odorants potagers, des doux soirs où la brume se teinte d'un violet-mauve de bruyère.

Et voulez-vous savoir aussi ce qu'est le vin paillé ? ce vin frais et fruité, tiré d'un *raisin choisi avec soin* et *séché sur la paille* ?

À la même revue gastronomique, nous empruntons ces lignes, signées par le Dr Faugères :

« Les viticulteurs font une cuvée spéciale de vin paillé, cuvée plus ou moins importante suivant l'étendue de leur vignoble, car hélas ! ce nectar est un ogre de raisin. Oyez plutôt : Il faut environ, pour faire un litre de vin paillé, une quantité de raisin de premier choix égale à celle qui est nécessaire pour couler 5 litres de vin ordinaire.

L'histoire, que nous ne saurions séparer de la légende, avec laquelle elle se confond parfois, affirme que le vin paillé était en grand honneur en Grèce, 2 000 ans avant Jésus-Christ. »

Évahonne



ÉVAHONNE ! Quel joli nom pour une fée, n'est-ce pas ? Celle qui le porta fut la première que l'on connut au pays Marchois. Les archives ne nous disent pas d'où elle était originaire. Vous savez, le lieu de naissance de telle ou telle fée est toujours un peu difficile à déterminer. Elles vivent si longtemps, échappant à la vieillesse comme à la maladie ! Et elles se déplacent si facilement !

En tout cas, quelque mille ans avant l'envahissement de la Gaule par les Barbares, Évahonne avait élu domicile du côté d'Évaux. Elle s'y était fait de solides amitiés non seulement parmi ses pareils, mais aussi parmi les humains. Compatissante et serviable, elle guidait le voyageur égaré, allumait le feu dans la cheminée de pauvres paralytiques qui, laissés à leurs propres moyens, eussent grelotté de froid devant l'âtre éteint, apportait aux malades des herbes de grande efficacité médicinale... elle veillait sur les enfants dont les parents étaient obligés de travailler au loin... Enfin, elle était toujours là quand on avait besoin d'elle. Elle jouissait de la reconnaissance et de l'affection de tous. On l'invitait aux baptêmes, aux noces...

En ce temps bienheureux, les humains frayaient avec les fées, et les fées ne se cachaient pas, ne se rendaient pas invisibles.

Donc, Évahonne et ses compagnes s'ébattaient en toute liberté dans le gracieux pays d'Évaux...

Et puis, surgirent ces hordes dont vous parle votre Histoire de France. Finies, pour nos amies, les danses au clair de lune... Finies les poursuites à travers les forêts où chaque feuille est un chant... Finis les mélodieux orchestres des dryades... Finies les rondes autour des

chênes séculaires... Finies les baignades dans l'échevellement des cascades, où riaient les ondines... La sombre guerre effaçait la joie du monde.

Les fées s'enfuirent.

Évahonne s'enfonça dans le sol comme feront les hommes, mille ans après, pour s'abriter des bombes.

Je dois vous dire que cette stratégie, de sa part, fut plus féminine que militaire.

Le génie Sodosulfon, qui régnait dans les sous-sols du Monde, l'avait plus d'une fois demandée en mariage, mais, fille de l'air, Évahonne ne tenait pas à aller s'enterrer, à renoncer au soleil, aux arbres, aux gais cours d'eau... À part ça, Sodosulfon lui plaisait. S'il avait été sylphe ou elfe, elle l'eût, sans hésiter, agréé. Cependant, en cette triste conjoncture, elle pensa que mieux valait être sous terre, en sûreté, que dessus, au danger. Car les fées, que la maladie et la vieillesse épargnent, pas plus que vous et moi n'échappent à la mort et à certains accidents...

Elle chercha donc à se réfugier chez son amoureux transi. Sodosulfon, informé par ses guetteurs, se hâta au-devant d'elle.

La vérité m'oblige à dire que, sachant le mobile de sa visite, il ne put s'empêcher, au fond de lui-même, de bénir la hideuse circonstance qui poussait Évahonne. Il y a toujours des êtres à qui les guerres profitent...

Son palais était merveilleux et ne croyez pas qu'il y fit nuit noire. Creusé dans ces pierres, transparentes comme de l'eau figée, que les spéléologues de l'avenir appelleraient des stalactites et des stalagmites(3), il resplendissait.

Évahonne s'émerveilla du phénomène :

— J'ai capté le jour éternel, lui expliqua le souverain. Tandis que sur terre, l'ombre succède à la lumière, celle-ci, en mes palais, ne s'éteint qu'à mon gré ! Que je le veuille et les mille millions de facettes où elle s'accroche se la renvoient perpétuellement...

En effet, les murs de la grande salle où ils pénétraient semblaient de diamants, et de diamants, aussi, les voûtes et leurs lustres, de diamants, les piliers...

— Ce constant éclat pourrait fatiguer la vue ! continuait le seigneur du lieu, aussi mes architectes n'ont-ils pas oublié les dispositifs permettant de le tamiser ou de l'éteindre... Voyez !

Sodosulfon tournait un bouton dissimulé dans un coin de la paroi. Un demi-tour et le miroitement adamantin faiblit. Un tour complet et ce fut l'obscurité.

— Que préférez-vous ? s'informa-t-il. La pleine lumière ou un jour plus discret ?

— La pleine lumière ! s'écria Évahonne, enthousiasmée, et qui

n'avait pas assez d'yeux pour tout voir.

Sodosulfon rendit à la salle immense son incomparable lustre. Ensuite, du chaton de l'une de ses bagues, il heurta l'une des aspérités de la paroi irisée. On entendit un tintement cristallin et le gnome-chambellan apparut.

— Qu'il soit connu de chacun ici, proclama Sodosulfon, que tous et toutes doivent obéir à M^{me} Évahonne qui nous honore de sa présence. Conduis-la à ses appartements. Si ceux que nous lui avons fait préparer ne lui conviennent pas, qu'elle veuille en choisir d'autres, à son gré. Pour la servir, tu désigneras dans le personnel féminin les plus habiles...

Évahonne remercia son hôte avec grâce et s'éloigna, en compagnie du gnome-chambellan. Ils traversèrent une enfilade de pièces qui furent, pour elle, autant de surprises.

Même après les magnificences de la salle de réception, la salle de bal l'éblouit. Dans la salle de musique, plus haute qu'une cathédrale, elle se sentit parcourue d'un frisson comme si d'harmonieuses ondes y fussent encore vibrantes...

Elle ne retint pas un cri d'admiration lorsque, d'une clé d'or, le gnome eut ouvert la « suite », comme l'on dirait aujourd'hui en langage de palace, qui avait été aménagée à son intention. C'était, comme ailleurs, des murs irradiants, mais leurs jeux de lumière variaient de pièce en pièce. L'antichambre chatoyait sous la gamme des verts, du vert pâle au sinople... Puis venait un salon où scintillaient tous les ors, de l'or blanc à l'or rouge... Sa chambre était un tendre feu d'artifice rose...

Quant au mobilier, il faudrait, pour vous en décrire les merveilles, des pages et des pages... Mais je ne veux pas omettre de vous parler des fleurs qui ornaient les vases d'or, de porphyre, de jaspe... Quelques espèces rappelaient celles de la terre mais comme le ver luisant rappelle une étoile. Il y en avait qui étaient absolument nouvelles. Leurs parfums, à toutes, composaient une atmosphère si suave et si fraîche que l'on eût pu se croire non pas dans les entrailles de la terre, mais en un jardin d'été que la brise évente.

— Où trouvez-vous ces fleurs ? s'écria Évahonne.

— Elles proviennent des serres du palais, madame, répondit le chambellan sans dissimuler sa fierté.

Évahonne eut une autre raison de s'extasier.

Les armoires débordaient de toilettes dont l'élégance et le faste dépassaient l'imagination.

Sur une table, qui lui parut de corail rose, un coffret à bijoux montrait ses trésors. Je ne vous les énumérerai pas, vous croiriez que j'exagère.

Or, Évahonne était fée, mais aussi, femme...

Sodosulfon savait ce qu'il faisait.

Elle commença de penser que la vie auprès du souterrain seigneur ne serait pas trop désagréable.

L'habile prétendant sut l'affermir dans cette conviction.

Trois mois après lui avoir demandé refuge, elle devint sa femme « pour le meilleur et le pire ».

Leurs noces furent relativement discrètes. L'écho des combats qui se livraient sur terre parvenait jusqu'à eux. Ils plaignaient cette pauvre race humaine incapable de résister aux démons exterminateurs. Ils songeaient, aussi, à ceux de leurs frères qui n'avaient pu s'enfuir, par exemple aux génies des arbres qui meurent avec le chêne ou le hêtre, le châtaignier ou le tilleul, le frêne ou le peuplier, que sais-je ? dont ils sont parties intégrantes...

Pour tout dire, le mariage d'Évahonne et du plus puissant souverain de dessous la terre fut un mariage de guerre.

Ils partirent en voyage, cependant.

Sodosulfon emmena sa fée vers celui de ses palais de villégiature qu'il préférait et qui était sis, dans le sous-sol, du côté de Brive, « cette porte d'or du Midi » ; non loin de Rocamadour !

Il reste des vestiges de ce palais-là. Vous pouvez les visiter. Les guides touristiques désignent ces ruines étincelantes du nom de gouffre de Padirac.

Hélas ! Le séjour du royal couple fut tragiquement interrompu. Sous l'assaut des hommes en folie, le sol trembla, de sinistres craquements se firent entendre, ébranlant les murs d'eau figée.

Dare-dare, ils plièrent bagages et regagnèrent Évaux. Hélas ! Le palais d'Évaux n'était plus qu'un amas lumineux de décombres ! La plupart des serviteurs du roi avaient péri ! Avec un petit nombre de rescapés, Évahonne et Sodosulfon s'enfoncèrent davantage au sein de la terre... Las ! À peine les matériaux d'une nouvelle demeure furent-ils réunis qu'il fallut descendre encore plus bas..., et puis encore plus bas...

Ils atteignirent presque jusqu'au feu central ! Mais le palais que fit construire Sodosulfon en ce lieu retiré et brûlant dut à l'art des techniciens qu'il engagea, avait un climat intérieur agréablement tempéré. Ils s'y plurent. Il paraîtrait qu'ils ne l'ont plus quitté depuis, peu pressés de courir le risque d'un autre exode.

Évahonne ne regretta-t-elle jamais, malgré son amour pour son mari, les prairies de dessus la terre, où elle jouait avec ses sœurs, les forêts, les pétulantes cascades, les ruisseaux ?

Il n'est pas interdit de le supposer, car, lorsque leur fils et leurs filles (j'ai oublié de vous dire qu'ils avaient eu sept enfants) émirent le souhait de connaître le dessus de la terre, elle les approuva, et elle intercédait auprès de Sodosulfon pour qu'il consentît...

César (Évahonne avait choisi ce nom pour son fils, ayant entendu dire qu'il avait été celui d'un homme glorieux) et ses sœurs (leurs noms, à elles, ne figurent sur aucun registre) montèrent donc à la surface du globe et là – fut-ce atavisme ? fut-ce l'attrait de la nouveauté ? – ils se plurent tant qu'ils sollicitèrent de leur père la permission de partager la vie des hommes.

Sodosulfon trouva ce goût singulier, mais il était un père libéral. Il acquiesça aux désirs de ses enfants.

Évahonne déplora, sans doute, l'imprudence qu'elle avait commise en facilitant leur voyage ! Elle versa des larmes lorsqu'elle les vit s'éloigner, heureux ingrats...

Ils promirent de retourner, fréquemment, au souterrain palais paternel... Les premières années, ils se souvinrent de leurs promesses... Et puis, leurs visites s'espacèrent... Ils se marièrent, César avec une jolie humaine, ses sœurs avec des jeunes gens du pays. Vous savez que ces mariages mixtes n'étaient point exceptionnels au temps des fées. (Les enfants d'un tel couple portaient au front une petite marque en forme d'étoile et ils avaient la faculté supranormale de comprendre le langage des bêtes...)

On m'a affirmé que, de nos jours encore, la population d'Évaux comptait de nombreux descendants d'Évahonne et de Sodosulfon.

La contrée, en tout cas, garde des sept qui y firent souche un autre témoignage.

Il date de l'installation définitive des jeunes génies à Évaux.

César apprit la maladie d'un certain Léonard Marien, qui ne pouvait plus remuer bras ni jambes.

— Baignez-le dans cette fontaine ! dit-il à son fils.

Connaissant l'origine du nouveau venu au pays, les fils de Léonard n'hésitèrent pas et, malgré les protestations de l'impotent, le plongèrent dans la fontaine indiquée. Il en sortit de lui-même et s'ébroua joyeux. Il était guéri !

Ce fut alors que César, comblé de remerciements par tous, proclama :

— Bonnes gens d'Évaux, par la grâce de notre père, Seigneur d'en dessous la terre, et de notre mère, la belle Évahonne, nous sommes autorisés à demeurer parmi vous. Pour l'acquit de nos droits de cité, nous dotons les sources d'ici et d'alentours du pouvoir de maintenir en santé les bien-portants et de rendre vigueur et jeunesse à qui ne les a plus...

On fêta l'événement par une bourrée si sonore, qu'elle retentit jusqu'au tréfonds du domaine d'Évahonne et de Sodosulfon...

— Les enfants s'amusent ! constatèrent-ils.

Et comme tous les parents du monde, ils y trouvèrent une consolation.

À chacun son affaire



N ne pourrait dire que Martial Lalinvaud eût bon caractère. Surtout à l'égard de sa femme, il était proprement insupportable. Jamais content de rien, maugréant contre tout, il n'avait que reproches à la bouche.

La soupe était trop chaude. Le fricot, mal cuit. Les châtaignes avaient un coup de feu. Et de donner des conseils à cette excellente ménagère qui, un jour, finit par se fâcher.

Comme il s'en revenait des champs et recommençait ses critiques :

— Puisque tu fais tant l'*availlant* (le malin), lui lança-t-elle, veux-tu que nous changions de besogne ?

L'homme haussa les épaules :

— Et tu faucherais à ma place, pauvre femme ? Toi qui ne peux venir à bout d'une lessive et qui ne sais pas même passer le balai ! Le soir venu, tu n'aurais pas abattu quatre gerbes !

— Et toi, le prétentieux, tu aurais soigné les bêtes, tiré le cidre, fait bouillir le linge, préparé la bréjeau ?

— Oh ! moi je ferais tout ça et davantage en m'amusant. Ah ! Sûr que tu verrais comment on astique un carrelage, comment on rince le linge et quelle quantité de légumes il faut pour que la soupe ait du goût ! Ah ! Ah ! Je te donnerais là une bonne leçon et qui ne me fatiguerait guère.

— Eh bien ! Donne-la-moi, c'te leçon. Demain, je vais aux champs. Toi, tu restes à la ferme. On verra lequel aura le mieux travaillé.

Ainsi fut-ce elle qui, le lendemain matin, partit, la faux sur l'épaule.

Resté seul, l'homme sifflota, envisagea un plan de travail et décida

de commencer par faire le beurre. Après quelques minutes, il eut soif, et descendit à la cave pour remplir sa chopine. À peine le cidre commençait-il à glouglouter, du tonneau à la chopine, qu'un grognement reconnaissable surprit notre homme. Apparemment, le cochon était entré dans la cuisine. Martial se hâta de remonter. Le cochon, qui avait renversé la baratte, barbotait dans la crème avec délice. Le fermier voulut le chasser. Mais le cochon se plaisait dans cette cuisine, ou bien, il avait envie de taquiner son maître qui, sur une sorte de croc-en-jambe de l'animal, s'affala dans la crème. Debout, il lui sembla voir rire le cochon ! C'était trop fort. Se saisissant d'un bâton il lui en assena un si grand coup qu'il l'étendit mort.

Quel désastre !

Eh ! Il lui faudrait tout de suite le saigner, le dépecer s'il voulait sauver quelque chose de la ration de boudin et de jambon et de lard, si abondante et si savoureuse lorsque la bête est grasse à point, si réduite quand il s'agit d'un porcelet, comme c'était le cas !

Mais... voilà qu'il tenait encore en main le *douzil* (le fausset du tonneau). Tonnerre !

— Ce maudit cochon m'a fait perdre la tête ! grommela-t-il, et il se précipita dans la cave que le cidre inondait. Il s'en était bien échappé une vingtaine de litres.

En bas, le sol trempé de cidre.

En haut, le carrelage crémeux.

La journée débutait mal...

Heureusement, il y avait encore un peu de crème dans la baratte. Il aurait tôt fait une motte de beurre pour s'occuper ensuite du cochon.

Un meuglement le rappela à d'autres devoirs. Griotte, la vache, réclamait... Il fallait la mener au pâturage. Cela prendrait du temps et il était pressé. Alors il s'avisa que, l'étable s'appuyant au coteau, il irait beaucoup plus vite s'il faisait sortir la vache par le toit. Fier de son ingéniosité (Ah ! Les femmes n'auraient jamais de ces idées-là !), il trouva juste la planche qu'il fallait pour atteindre le faîte de l'étable. Auparavant, il pensa convenable d'offrir à boire à la vache. Seulement, il n'osait s'éloigner de la baratte. Il eut une autre bonne idée. Il attacha la baratte sur son dos et s'en alla détacher la vache qu'il conduisit à l'abreuvoir. Là, il se pencha... et la crème qui restait dans la baratte lui dégoulina sur le cou.

Vraiment, il y a des moments où tout se coalise.

La sagesse recommande d'en prendre son parti !

Ce que fit le fermier malchanceux.

L'ascension de la vache s'opéra sans trop de difficultés.

Mais l'heure avait tourné. Aux champs, sa femme devait attendre sa collation.

Il lui préparerait une bouillie.

À cet effet, il alluma le feu, suspendit la marmite dans l'âtre, se mit à broyer le gruau. Au milieu de ses occupations, une crainte le saisit. Et si la *brette*(4) tombait du toit ?

D'un bond, il fut dans l'étable et, d'un bond, de l'étable sur le toit, où il passa autour du cou de Griotte une corde dont il laissa tomber l'autre bout par la cheminée. Cela fait, Martial rejoignit le bout de la corde qu'il se lia fortement au mollet.

Malgré cette précaution, Griotte tomba, tirant l'homme à sa suite, mais Lalinvaud resta coincé dans le tuyau de la cheminée tandis que la vache, elle, planait entre ciel et terre.

Cependant, la fermière, lasse « d'espérer » sa collation, se décidait à rentrer.

De loin, elle entendit la brette donner de la voix sinistrement et, quand elle fut plus près, il lui parut que des appels « au secours » étouffés se mêlaient aux « Meu-meu » épouvantés.

Elle pressa le pas, vit la vache toujours planant et meuglant et, d'un coup de faucille, la libéra.

Mais de l'autre côté, n'ayant plus de contrepoids, l'homme dégringola. Il était noir de suie et tout gluant à cause de la crème.

Le lendemain, Martial Lalinvaud alla faucher et depuis, trouva la soupe bonne, le linge bien blanc et la ferme bien tenue.



Blanche de Castille en Limousin



VOUS savez que Blanche de Castille était l'une des trois filles du roi de Castille, Alphonse VIII, dit Le Noble en hommage à sa haute valeur morale. Ces jeunes princesses s'appelaient Bérengère, Urraca et Blanche. Bérengère se maria la première, et selon les vues politiques de son père, comme faisaient, alors, toutes les princesses du monde. Remarquons en passant que ces ménages ne s'avéraient pas plus mauvais que d'autres. Royaux ou non, les mariages de raison (raison d'État ou raison tout court) sont souvent les meilleurs.

Ainsi, donc, s'était mariée Bérengère, et le roi envisageait de donner l'une des deux autres au fils de Philippe-Auguste. On ne disait pas encore, en parlant de l'héritier du trône : le Dauphin, Ce titre serait acheté plus tard par Philippe VI de Valois aux Comtes de Vienne. En quoi le mariage souhaité servirait-il les desseins politiques d'Alphonse le Noble ? Voici : les fillettes se trouvaient être, par leur mère, Éléonore d'Angleterre, nièces du roi d'Angleterre, Jean sans Terre. L'oncle les dotait. Et l'on en vint à stipuler que la dot comprendrait la ville d'Évreux pour la possession de laquelle Philippe-Auguste et Jean sans Terre se livraient bataille. L'on était en pleine guerre de Cent ans. Ce mariage apaiserait les querelles (en réalité il n'apporta qu'une trêve) et d'autre part, l'Espagne devait y trouver son compte, par les puissantes alliances qu'il scellait.

Toujours fut-il que, dans l'intérêt des trois Royaumes, l'on décida qu'une nièce de Jean sans Terre deviendrait la femme du futur roi de France. « N'importe laquelle », déclarait le roi d'Angleterre.

Les Français, eux, se dirent que, puisqu'il y avait à choisir entre deux, autant valait prendre la plus jolie, et les plénipotentiaires de Philippe-Auguste se rendirent, à cet effet, au royaume de Castille.

Leurs manières aisées, un peu frivoles, avouons-le, leurs costumes soyeux, leurs manches brodées, dentelées, qui semblaient mettre des ailes à tous leurs gestes, firent grande impression sur la sévère, austère cour d'Alphonse VIII.

Quant aux petites princesses, on n'avait pas cru nécessaire de les aviser du mobile de cette ambassade. À quoi bon ?

Leur duègne les amena devant leurs juges qui les examinèrent scrupuleusement. Elles se retirèrent quand on le leur dit, après une révérence.

Toutes deux étaient jolies, de cette beauté espagnole si proche de la beauté limousine. Mais la plus jolie, c'était, sans conteste, Urraca. Seulement, « elle avait quelque chose qui rendait son mariage impossible avec un roi de France ». Ce « quelque chose », expliquèrent les délégués, c'était son nom ! Urraca ! Jamais une reine de France ne s'était appelée Urraca ! Syllabes barbares qui susciteraient des railleries contraires au tendre respect que le peuple de France vouait à Sa Reine. Blanche, donc, l'emporta.

Elle avait onze ans, le mari auquel on la destinait, le futur roi de France : douze.

Quels sentiments éprouveraient-ils, dans l'avenir, l'un pour l'autre ? Si l'on se fût un instant attardé à ces considérations superflues, on eût pensé que le fait de vivre ensemble des années, avant d'être de véritables époux, créerait une intimité, une connaissance réciproque propices à un solide attachement. L'on n'aurait pas eu tellement tort...

— Préparez le trousseau ! recommandèrent les envoyés du roi de France au moment de quitter la Castille pour aller rendre compte de leur ambassade.

Pauvre petite princesse ! Quand, à la fin de l'hiver, on vint, avec pompe, la chercher, qu'il lui fallut quitter son pays, ses parents, sa sœur surtout, elle eut le cœur si gros qu'elle oublia tout ce qu'on lui avait appris jusque-là sur la nécessité de maîtriser ses émotions.

Son chagrin la domina. Puis, à son tour, elle le contraignit. Elle avait toujours su qu'elle n'était – comme ses sœurs – qu'un pion sur « l'échiquier international ». On lui avait enseigné, aussi, que si nul, jamais, ne doit laisser deviner qu'il souffre, cette règle de conduite s'impose bien plus rigoureusement à ceux et à celles vers qui convergent les regards des peuples. Elle eut donc la force de surmonter son immense peine pour subir sa première grande épreuve, d'un cœur qui, déjà, était un cœur de Reine.

Pourtant, chaque tour de roue de son inconfortable carrosse, en l'arrachant à son enfance, à tout ce qu'elle avait aimé, pour la

rapprocher de son Destin inconnu, augmentait ses regrets et ses appréhensions.

Ses yeux, encore rougis de larmes, contemplaient ces plaines de Castille dont la sauvage grandeur avait été le décor de ses premières années et qu'elle ne reverrait plus...

Puis le cher décor disparut. Une étape était franchie qui n'ouvrait pas encore les portes de France.

Enfin, cahin-caha, on passa les Pyrénées.

Et le désarroi de la fillette se raviva.

Rien ne lui était familier de ce paysage qui, peu à peu, se déroulait autour d'elle, de ces villes qui l'acclamaient en une langue qui n'était pas la sienne.

Elle avait bien, auprès d'elle, sa grand-mère Éléonore d'Aquitaine (vous vous rappelez ? Celle que ce maladroît Louis VII le Jeune répudia et qui épousa par la suite Henri Plantagenet qui devint roi d'Angleterre, et auquel elle apporta, en dot, un grand morceau de France ?) ; Jean sans Terre la lui avait dépêchée. Mais la reine mère d'Angleterre n'était pas de compagnie joyeuse. Elle ne cessait de bougonner contre la mauvaise saison, contre les inconvénients du voyage.

En revanche, quand on fut en Aquitaine et tandis que la fillette se trouvait plus désorientée que jamais, Éléonore se sentit chez elle. Elle décida même qu'elle n'irait pas plus avant, sauf pour rejoindre une cellule de couvent, afin d'oublier, dans la paix religieuse, toutes ses déconvenues terrestres. Tel elle fit, vous vous en souvenez, mais cela est une autre histoire...

Elle demanda à l'archevêque de Bordeaux de la remplacer auprès de sa petite-fille. Pour celle-ci, ce n'était pas plus gai !



Or, voilà que le cortège s'introduisit en Limousin...

Miracle. Comme tous les miracles, inexplicable, ce fut alors que la petite princesse castillane se sentit, brusquement, devenir Française. La tristesse disparut de son regard. Elle admira la verdure des arbres, les bocages, les cascades ; elle pénétra la subtile poésie de cette province, fière et réservée et qui ne livre pas immédiatement à tous le secret de son charme.

Quand on s'arrêta au château de Ménard – ou Meynard – le cœur de Blanche s'était donné sans retour.

Ce ne serait plus un devoir, pour elle, d'aimer son nouveau pays.

Vous n'ignorez pas quelle grande Reine fut Blanche de Castille. On pourrait dire, comme de Marie-Thérèse d'Autriche : grand *Roi*. Votre Histoire vous l'a démontré, vous exposant comment elle sut gouverner le royaume dont elle fut deux fois régente.

Mais savez-vous que le Limousin conserva ses prédilections ? Lorsqu'elle évoquait sa randonnée, de Castille en France, elle avait, paraît-il, pour parler de son séjour au pays des bruyères, une intonation, des mots, qui révélaient la fidélité de son souvenir.

Et l'on affirme qu'elle en donne encore la preuve.

Comme fait, ailleurs, sainte Odile, sainte Blanche de Castille, en ces lieux qui consacrèrent son union à la France, se manifeste, dit-on, quand une guerre va prendre fin.

Au mois d'octobre 1918, des paysans rencontrèrent une belle dame, portant couronne de reine et manteau de Cour, qui leur affirma que les récoltes prochaines ne seraient plus engrangées pour le besoin des armées...

À la même époque, au pied du château de Ménard, qui existe toujours, un peintre avait dressé son chevalet près du petit étang, reste ultime de la ceinture d'eau de jadis...

L'artiste voulait saisir le reflet du crépuscule sur le fluide miroir du vieux donjon.

Tout à coup, il se retourna... Qui donc s'était approché de lui, sans qu'il le vit, ni l'entendît ?

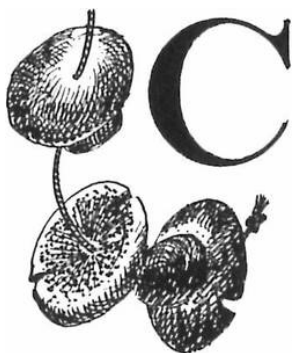
Personne... Il n'y avait personne alentour...

Pourtant, dans l'eau de l'étang, l'image d'un visage de femme se trouvait projetée, un visage couronné, qui souriait...

En 1945... Je n'ose pas affirmer qu'elle apparut... Je n'ai, pour cette fin de guerre-là, que des renseignements incertains. Alors, ne voulant pas être accusée de vous raconter des « histoires », je préfère m'en tenir à des témoignages formels et dignes de foi.



La gourmande fermière



ECI se passa au village de Vaillère.

Nanette, fille de riches fermiers, avait épousé un brave garçon des alentours, Martial, devenu donc, l'*engendré*, comme l'on disait de ceux qui entraient dans une famille en qualité de gendre.

Martial – l'engendré – était courageux à l'ouvrage.

Nanette était bonne ménagère.

Elle n'avait qu'un défaut, Nanette : elle était gourmande.

La gourmandise quand elle n'est que la faculté d'apprécier les bonnes choses grâce à une sensibilité gustative qui n'est pas donnée à tous, cette gourmandise-là n'est pas un défaut. Dieu ne peut pas nous avoir créés pour que nous nous interdisions d'avoir plaisir à savourer la chère et les fruits, qui sont également son œuvre et qui lui ont fait dire, après chacun des fameux sept jours : « Et il vit que cela était bien. »

Mais la gourmandise devient un défaut quand elle s'exerce sans contrôle, sans maîtrise de soi...

Nanette, hélas, était sous la triste dépendance de cette gourmandise que l'on nommerait mieux « gloutonnerie ».

Or, un certain matin, son mari lui apporta deux belles et grasses perdrix.

— Mets-les à rôtir, femme. J'ai invité notre nouveau curé à déjeuner.

En effet, la paroisse depuis peu de jours avait reçu, en remplacement de son desservant défunt, un jeune prêtre auvergnat. Les Creusois ne le traitaient pas tout à fait en « étranger » selon l'habitude qu'ils

avaient à l'égard de toute personne née en dehors des frontières de la Marche. L'Auvergne n'est pas loin. On se sentait un peu cousins...

Enfin, « étranger » ou pas, il allait être admis à connaître la généreuse hospitalité marchoise.

Nanette attisa son fourneau.

Avec soin, avec tendresse, dirons-nous, elle disposa les perdrix dans leur plat passé au beurre. Sans se laisser distraire de sa suave besogne, elle les tournait et retournait et un appétissant arôme s'exhalait du four. Avec componction, elle les arrosa de leur jus. Puis arriva le moment de les placer sur un lit de pain savamment préparé (nos restaurateurs modernes appelleraient ça des perdrix sur canapé). L'arôme qui s'en exhalait était de plus en plus appétissant...

Nanette, d'une fourchette experte, éprouva la tendreté des chairs... La fourchette pénétra les perdrix comme si elles eussent été une motte de beurre... Ah ! Qu'elles seraient délicieuses à manger...

Nanette ne résista pas longtemps à la tentation qui s'insinuait en elle.

« Je vais en goûter une lichette... Une toute petite lichette... juste pour me rendre compte... »

Mmm... Quelle merveille sur la langue !

Mais quel désir de se rendre compte davantage s'empara de la gourmande cuisinière !

« Encore une lichette... Une toute petite lichette... »

Mmm...

« Ah ! Si j'osais découper cette belle cuisse dorée dont la peau doit craquer sous la dent... Pourquoi pas ? Je dirai qu'elle reçut un coup de brûlé... »

La cuisse mangée, Nanette trouva que cette amputation d'un seul côté ne donnait pas bon air au volatile. Mieux valait faire de même de la cuisse parallèle.

Elle y piqua sa fourchette et la cuisse vint sans que le couteau fût nécessaire...

À ce moment de la cuisson, le morceau vous fondait dans la bouche.

Les ailes étaient-elles aussi bien prises ?

Nanette eut tôt fait de s'en assurer.

Une aile... puis l'autre cessèrent de rôtir.

Alors, je vous le demande : présente-t-on à table une carcasse de perdrix ? Nanette jugea que la politesse l'obligeait à supprimer ce reste, pour succulent qu'il fût...

Oh ! Succulent, il l'était...

Après tout, une perdrix de bonne taille suffirait pour trois personnes. Elle dirait à son mari que le chat avait volé la première.

Savourant la rescapée, ni M. le Curé, ni lui ne penseraient qu'ils eussent pu avoir double portion. Elle était si belle, la rescapée...

bénéficiant de tout le jus... continuant doucement à s'attendrir sur son canapé panné... Jamais, sans doute, ils n'auraient mangé meilleure perdrix... Voyons un peu si elle résiste à la fourchette... Elle ne résista pas. La fourchette s'y enfonça comme dans une motte de beurre... Et Nanette ne résista pas non plus...

Une patte... puis l'autre...

Une aile... puis l'autre...

Quand les deux perdrix ne furent plus qu'un souvenir, Nanette commença de craindre la colère de son mari.

L'heure du repas arrivait !

M. le Curé précéda même l'heure du repas.

Il fut là avant Martial.

— Oh ! oh ! dit-il, humant l'air. Cela sent bon chez vous ! Mais qu'est-ce donc que ça ?

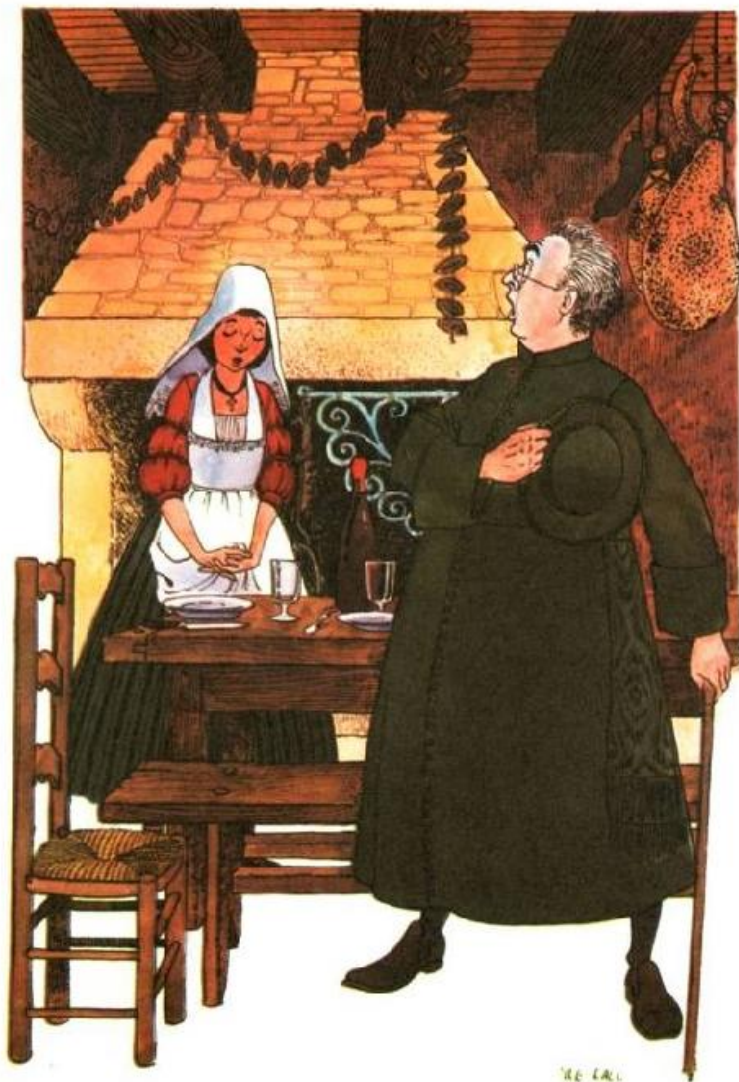
Tête levée, il désignait les cèpes qui pendaient du plafond en chapelet.

— On croirait voir des oreilles desséchées !

Ces deux derniers mots furent une illumination pour Nanette.

Tortillant un coin de son tablier, front baissé, feignant la honte, elle avoua :

— Hélas ! Vous ne vous trompez pas, Monsieur le Curé. Mon mari... je ne voudrais pas en dire du mal... est un drôle d'homme... Il a la manie, par exemple, de couper les oreilles de ses invités et de les faire sécher aux solives.



Il a la manie, par exemple, de couper les oreilles de ses invités...

Le curé n'en entendit pas plus.

À toutes jambes, il se sauva.

Martial qui arrivait juste à propos, éberlué de cette fuite éperdue, en demanda la raison.

— Il emporte nos deux perdrix ! déclara-t-elle froidement.

— Hein ? Nos deux...

Et Martial de se mettre à poursuivre le ravisseur, criant :

— Monsieur le curé ! Laissez-moi au moins en prendre une.

Le Curé, qui comprit qu'il s'agissait de l'une de ses oreilles, se

retourna pour lui lancer :

— Non ! Non ! Non ! J'ai besoin de toutes les deux ! Il court encore...



Le Barbichet

Notre humble Patrie est coquette encore,
Une fleur décore
Son beau front penché.
Ce bijou de grâce et de poésie,
Cette fleur choisie,
C'est le barbichet.
Son aile légère et capricieuse
Est une enjôleuse,
Qui sait son métier
Et frôle sans cesse, au gré de la brise,
Une joue exquise
D'un furtif baiser.

(Extrait de la Chanson *du Barbichet*.)
Paroles de Jean Rebier.
Musique de Th. Saurilas.



Si vous avez lu le premier chapitre de ces légendes, vous vous souvenez sans doute que la mystérieuse centenaire qui me les narra portait un barbichet.

Le barbichet compose, avec les bruyères, l'emblème du Limousin. Vraiment, l'inventeur de cette coiffure n'a pu être qu'artiste de génie, poète. Elle encadre le visage d'une dentelle qui semble ne tenir à rien.

D'aucuns l'attribueront simplement à l'habileté des brodeuses de la contrée et cette idée est défendable. *Le Puy* n'est pas loin qui est la patrie des dentelles. *Aubusson*, dans la Creuse, est encore plus près.

Tulle où se créa la gaze du même nom se situe en Corrèze...

Cela n'expliquerait encore pas tout. Il y a plus, il y a de la féerie dans cette coiffure qui rend jolies toutes celles qui la portent...

J'opte donc pour une thèse qui, sans nier la part, dans l'affaire, de l'adresse des exécutrices, suppose, d'abord, une intervention extra-terrestre.

Vous verrez bien si vous pensez comme moi.

Voici l'histoire :

L'aimable châtelaine Barbe de Jumilhac était fiancée au troubadour Gaubert de Pucibot. (Ignorez-vous que le Limousin fut le pays natal des troubadours et que c'est en Limousin que fleurit d'abord, au Moyen Âge, la poésie lyrique de langue d'oc ?)

Gaubert de Pucibot ne laissera pas la réputation d'un Bernard de Ventadour... d'un Bertrand de Born... ni de ce Gérald de Borneil que Dante⁽⁵⁾ admira... ni d'aucun de ceux grâce auxquels un savant italien de la Renaissance put comparer au toscan la langue *lemousina* devenue, en France d'Oc, la langue littéraire.

Mais s'il n'a pas mêmes titres à rester dans la mémoire des hommes, Gaubert de Pucibot participa, sans l'avoir trop voulu, à l'épanouissement d'une œuvre de grâce et de beauté.

Donc, il devait épouser Barbe de Jumilhac pour laquelle il composait, il *trouvait*, des mélodies qu'il chantait en s'accompagnant de la viole, de la cithare ou du théorbe.

Ils étaient heureux et se disposaient à la célébration prochaine de leur mariage quand...

Ah ! voyez-vous, l'on n'est jamais sûr du bonheur de demain !

Gaubert, après une journée de chasse, se trouva tout à coup en présence d'une Fée ! Mais ce n'était pas une Fée du pays. Par suite de je ne sais quelle faute commise par elle, elle avait été renvoyée de chez elle, sur jugement de la Grande Souveraine des Fées. Le délit ne devait pas être bien grave, pouvons-nous inférer de la douce sanction. L'exilée aima tout de suite le Limousin et s'y fit des amitiés parmi ses semblables. Seulement, vous savez ce que c'est, il suffit qu'un séjour nous soit imposé pour qu'il nous pèse... Et puis, dans son pays (la Normandie, si je ne me trompe) elle avait sa famille, et son fiancé, un Sylphe ! Elle s'ennuyait amèrement loin d'eux.

Elle expliqua sa situation à Gaubert de Pucibot. Les poètes reçoivent souvent les confidences des Fées.

Fasciné par la beauté de son interlocutrice, notre troubadour remerciait en lui-même la Reine des Fées d'avoir condamné la pauvre petite à vivre en Limousin !

Cependant, parce qu'il avait le cœur chevaleresque, il étouffa ce sentiment égoïste et demanda :

— Comment abrégé votre peine ?

— Sa durée n'a pas été déterminée. Elle prendra fin tout aussitôt qu'un humain m'aura déclaré son amour... Cela, c'est mon bien-aimé Sylphe qui l'obtint de notre Souveraine... Il ne veut pas que je l'oublie en écoutant les belles flatteries que vous savez débiter, vous autres, les humains... Et puis, il a pensé, mon cher Sylphe, que ce serait le moyen de me voir revenir vite... Je lui parais, à lui, si jolie, qu'il imagine que chacun a la même opinion.

Le troubadour se mordit les lèvres.

Avouer qu'il partageait l'opinion du Sylphe constituerait une déclaration et une déclaration le priverait immédiatement de la présence merveilleuse !

Il refoula son compliment.

Mais son regard errait autour du visage de la séduisante bannie.

De quoi donc, se demandait-il, était faite la coiffe qui la parait ? Il n'avait jamais rien vu d'aussi gracieux.

— Vous admirez mon bonnet ? s'écria-t-elle, ravie comme l'eût été n'importe quelle femme fière de sa toilette.

— En vérité, assura-t-il, c'est un bien joli bonnet ! Je n'aurais même pas osé l'appeler « bonnet »...

— Comme je suis contente ! reprit la fée, battant des mains. Il est de ma confection. Les heures sont longues, en exil, Messire... Pour me distraire, j'ai fait cette dentelle et puis je l'ai disposée autour de ma tête... Je dois dire que j'ai été beaucoup aidée par vos fées brodeuses dont quelques-unes, sous des apparences humaines, dirigent maint de vos ateliers, entre autres ceux d'Aubusson. Vous croyez que j'ai réussi ? insista-t-elle, les yeux brillants de joie mutine. Quel bonheur ! Selayus (c'était le nom du Sylphe), dont les goûts se rapprochent de ceux des hommes, j'ai eu l'occasion de le noter, sera peut-être de notre avis ?

Le troubadour n'en doutait pas et il sentit sa jalousie s'affirmer contre ce Selayus lointain.

Mais il sut se dominer et lorsque la Fée et lui se séparèrent, ils se croyaient tous deux les meilleurs amis du monde. Aussi prirent-ils rendez-vous pour le lendemain.

Il y eut beaucoup de ces lendemains-là !

La fée n'était pas une méchante coquette. Elle avait même de la modestie. Son charme ne lui semblait pas irrésistible. À vrai dire, elle ne pensait qu'à son cher Sylphe normand.

Comme son humain adorateur, de son côté, taisait ses sentiments, de peur qu'elle ne s'évaporât, elle s'abandonnait avec joie à ces conversations qui la renseignaient sur notre mode d'existence, sur les idées que nous nous faisons des fées...

Gaubert, pareillement, était initié par elle à ce qui concernait le monde mystérieux qui évolue parallèlement au nôtre...

Mais Barbe de Jumilhac n'avait pas été sans observer le changement de son fiancé. Il se déroba. Il demeura des jours sans la voir. La date qu'ils avaient fixée précédemment pour leur mariage passa... Il n'y fit pas la plus petite allusion.

En femme de tête qu'elle était, Barbe décida de connaître sa rivale. Elle chargea le plus malin de ses pages de la découvrir.

— Ah ! Madame ! s'écria le page quand il eut rempli sa mission. La lutte sera difficile.

— Cette créature est donc plus belle que moi ?

— Non, Madame ! assura le page avec un accent de sincérité qui réconforta la délaissée. Elle apparaît surtout différente.

— Hélas ! On m'a appris que les hommes aimaient la variété !

— Le noble Gaubert de Puycibot n'a pas le cœur fait sur ce modèle, Madame. L'étrange personne en compagnie de qui je l'ai surpris devisant à l'ombre d'un bocage le séduit, je crois, par sa parure.

— Que me dites-vous là ! On ne peut avoir parures plus riches et plus plaisantes que les miennes !

— En effet, Madame, mais la jeune fille dont nous parlons porte une coiffe (je dis « coiffe » à défaut d'un autre mot) telle qu'il n'en sortit jamais de mains d'ouvrières.

— Décrivez-la-moi !

— Je ne saurais, Madame. Cela tient de l'aile et du nuage...

— Vous êtes bien un homme ! interrompit Barbe, furieuse. Vous ne savez rien voir ! Demain, mes brodeuses iront avec vous et ouvriront leurs yeux pour être capables de me faire exactement cette fameuse coiffure...

Les brodeuses accompagnèrent donc, le lendemain, le page vers le lieu du rendez-vous de la Fée et de Gaubert. Dissimulées par de propices buissons, elles purent relever tous les détails du modèle à copier.

Elles s'en retournèrent néanmoins avec de tristes mines dont elles expliquèrent la cause à leur maîtresse.

— Nous avons vu, Madame, la coiffure qui vous préoccupe. Si nous étions peintres, nous saurions peut-être vous en rendre la grâce. Mais où donc fut tissé le voile dont elle est faite ? On dirait des fleurs brodées sur de la brise.

Mademoiselle de Jumilhac, qui était un esprit pratique, haussa les épaules. « Des fleurs brodées sur de la brise ! » Cela valait « l'aile et le nuage » ! Mais ces hyperboles attisaient son désir de posséder à son tour une coiffure qui soulevait tant d'enthousiasme.

— Nous allons nous y mettre ! décréta l'amoureuse obstinée. Nous y travaillerons jour et nuit, s'il le faut.

Elle voulut qu'on entreprît sans attendre la délicate exécution et je vous assure que la tapisserie de Pénélope fut moins souvent défaite et

recommencée que la féerique parure. Elles ignoraient qu'elle fût féerique. Barbe l'eût-elle su que cela ne l'eût point fait hésiter. Ce que femme veut, Dieu le veut, observait-on, déjà, à cette époque.

La Fée et son discret chevalier servant se rencontrant aux mêmes endroits, les diligentes ouvrières pouvaient, presque de jour en jour, se rendre compte des différences entre leur ouvrage et son modèle. Durant des semaines, elles s'en revenaient découragées. Barbe, elle, n'était jamais découragée.

— Cherchons encore ! intimait-elle. Ce qu'une a fait, nous pouvons le faire.

Et de tendre, à nouveau, les métiers, et de se mettre de nouveau à tisser. De toutes, c'était Barbe qui travaillait avec le plus d'acharnement.

Enfin, tant de labeur et de foi eurent leur récompense. Les clandestines envoyées connurent que le succès final était proche. L'aérienne broderie était parfaitement imitée. Il ne restait qu'à la disposer avec art autour du visage de Barbe...



Cependant, l'idylle de Gaubert et de l'exilée se poursuivait, consolante pour celle-ci, torturante pour celui-là.

Elle était heureuse d'avoir trouvé un ami et de pouvoir parler de son cher Sylphe... Devant Gaubert, elle rêvait tout haut, évoquait l'existence qui serait sienne lorsqu'elle aurait retrouvé sa patrie.

— Pourvu que Selayus ne m'ait pas oubliée ! Le cœur des Sylphes est plus constant que celui des hommes, mais il y a dans nos forêts de bien belles Dryades... dans nos vertes prairies de bien belles filles d'elfes... Ah ! Gaubert ! Mon cher Gaubert ! Quelle peine serait la mienne si l'on m'avait ravi le cœur de Selayus !

Il l'écoutait en proie à de contradictoires sentiments.

Il jalousait Selayus, le tant aimé... En même temps, il était torturé par le remords. Remords à l'égard de Barbe de Jumilhac. Remords à l'égard de sa Fée qu'un mot suffirait à libérer. Ce mot qu'il lui serait si doux de prononcer et qu'il devait refouler jusqu'en ses tréfonds pour ne pas perdre la radieuse vision.

Il lui fallait feindre l'indifférence ou une pitié tout amicale, il lui fallait sourire mélancoliquement avec elle quand elle parlait des vertus de Selayus, de sa fière allure... quand elle se voyait déjà mariée et mère de mignons lutins.

D'autres fois, elle ne croyait plus en cet avenir qui lui semblait reculer de jour en jour.

— Ma peine ne finira jamais ! Aucun humain ne m'aimera jamais...

Je n'ose pas vous dire que, de désespoir, elle ne devînt pas en peu coquette envers Gaubert... Et je n'aurais pas le courage de l'en blâmer. Entendre un humain prononcer pour elle : *Je vous aime*, n'était-ce pas l'unique moyen de rejoindre son cher Sylphe ?...

Mais Gaubert ne se résignait pas à la privation de la voir, si fine et si pure, sous son nimbe frémissant de dentelles.

Un soir, il la trouva tout en larmes.

Je crois qu'une de ses bonnes amies de Normandie, de passage en Limousin, était venue lui rapporter que Selayus commençait à courtiser une rose et joufflue bergère aux nattes pâles...

Au spectacle de son désespoir, Gaubert eut honte de lui-même. Qu'était-ce que cet amour qui ne consentait pas à se sacrifier pour le bonheur de l'Aimée ? Lui, poète, lui, chevalier, se conduisait en homme sans honneur et sans courtoisie.

Sa résolution prise, il ne faiblit pas. Aussi bien trouva-t-il une amère ivresse à prononcer :

— Je vous aime...

À peine avait-il achevé ces trois petits mots que s'effaça la fée. Cependant il crut discerner de la reconnaissance dans son dernier regard...

Une douce chaleur vint emplir le cœur du troubadour. Il ne souffrait pas comme il l'eût craint du départ de celle qu'il avait si vainement chérie.

Les fées le récompensaient-elles ainsi de sa sincérité ?

Il ne s'attarda pas à y réfléchir.

Le souvenir de Barbe de Jumilhac brusquement s'imposait. On eût dit qu'il sortait d'un rêve. Résolu à implorer son pardon, il se hâta vers elle.

Arrivé près du château, il s'arrêta, médusé... N'était-ce pas encore la Fée qu'il voyait ?

Elle n'était donc pas allée rejoindre sa Normandie et son beau Sylphe ?

Que faisait-elle au haut de la tour de Jumilhac ? Il pressa le pas, intrigué, et, pour tout dire, contrarié.

Ayant franchi le pont-levis il s'informa, avec inquiétude, auprès des veilleurs, de Mademoiselle de Jumilhac.

— Elle est là, Messire... Regardez !

L'homme désignait la tour entre les créneaux de laquelle la coiffure de la Fée que Gaubert aurait reconnue à cent lieues palpitait comme une mouette égarée...

Sans questionner davantage mais désireux d'en finir avec cette énigme, il commença d'escalader les marches en vrille.

Il n'eut pas à aller jusqu'au bout.

Barbe de Jumilhac précipitamment descendait à sa rencontre,

nimbée de l'incomparable coiffure dont la vue avait trompé Gaubert.

Gaubert se demanda s'il n'avait pas été fol en s'éprenant de la Fée au préjudice de Barbe ?

Barbe ne le punit pas.

Ils s'épousèrent et furent heureux.

Mais elle ne renonça jamais à la coiffe vaporeuse qui lui allait si bien et dont son cher troubadour fit l'objet d'une chanson, la nommant du nom de sa Dame : Barbichet.

Dites-moi, amis lecteurs, cette explication n'est-elle pas rationnelle ?

Telle est d'ailleurs, sur l'origine du barbichet, l'opinion de Margareta Priolo, une Limousine aussi belle que savante, et la dernière Reine du Felibrige élue par Mistral.



La louve de Comborn



VOUS avez entendu parler des loups-garous ?

Mais vous n'en avez jamais rencontré ? Moi non plus, je dois dire. On ne risque guère, de nos jours, de se trouver nez à museau avec l'un de ces monstres. Autrefois, ils circulaient comme vous et moi, du moins après le crépuscule. Un loup garou... oh ! vous allez voir que la chose est effrayante : c'était un humain condamné par le Diable à errer, la nuit, sous la forme d'un loup, ou d'une louve s'il s'agissait d'une femme. Il est logique de penser que du moment que le Diable avait le droit de les châtier, c'est qu'ils s'étaient mis à son service. Tantôt pour obtenir la fortune ou les honneurs... tantôt pour que s'exerçât contre un ennemi la vengeance qu'ils rêvaient... ou bien, pour ravir un cœur qui ne leur était pas destiné... La première catégorie, les assoiffés de gloriole ou d'argent – ou des deux – l'emportait de beaucoup sur les autres. Quoi qu'il en fût, un pacte était dressé qui vouait le misérable aux flammes dans la vie future, mais engageait son co-signataire à le combler, dans cette vie-ci, des biens qu'il désirait.

Après quelque temps, les embrigadés du Diable s'avisèrent qu'ils avaient fait un marché de dupes.

Trop tard. Ils se rendaient compte que l'on peut être riche et bien malheureux... tenir le plus haut rang et souffrir jusqu'à la torture de quelque mal secret, physique ou moral... ils se rendaient compte, ceux qui avaient demandé l'amour, de tous les tourments engendrés par la passion...

Bref, épouvantés d'avoir vendu leur âme contre d'illusoires

bonheurs, ils n'avaient plus qu'une ambition : rompre le contrat.

Ah ! Mais Satan ne lâche pas comme ça ceux qu'il tient ! Neuf fois sur dix, il refusait purement et simplement. Il arrivait qu'il cédât. Par exemple si l'âme qu'on voulait lui reprendre manquait de valeur, s'il n'avait eu aucun mal à se l'approprier. Il savait bien qu'il la reprendrait quand il voudrait. Il pouvait avoir aussi, pour s'en dessaisir, des raisons que nous ne connaissons pas. Cette liberté, toutefois, était conditionnelle.

Les damnés qui souhaitaient recouvrer une chance d'expier leurs fautes et de mériter une petite place au Paradis devaient subir une rude épreuve.

Il leur imposait de revêtir, le soir venu, la forme d'un animal, d'un loup de préférence. Ainsi métamorphosés, ils parcouraient, avant l'aube, sept communes... Dans certains cas, ils devraient, chaque nuit, dévorer sept chiens, sept brebis, sept moutons... Et cela pendant sept ans !

Sept ans, à condition qu'ils ne fussent jamais identifiés ! Sinon, tout était à recommencer, fussent-ils parvenus à leur dernière nuit infernale. Le temps fait ne comptait pas. Or, la plus légère blessure provenant d'une arme bénie les rendait à leur forme première ! Une seconde entraînait, en outre, leur mort. Il y avait aussi la difficulté de cacher soigneusement – venu le jour – le pelage nocturne dépouillé. Qu'un fermier, un bûcheron le découvrit, qu'un sanglier... un loup véritable... un chien le détérât et les sept ans, pareillement, ne dateraient que du moment où l'infortuné retrouverait une autre peau d'animal dans laquelle il pût entrer. Fort rares étaient les loups-garous assez chanceux pour arriver au bout de leur peine.

En Limousin, on les appelait au masculin : *leberou* et au féminin : *leberouna*.

Je ne vous ai pas dit le pire : dans certaines familles et généralement parce que le *leberou* ou la *leberouna* n'avait pas achevé ses sept ans à l'heure de la mort, l'horrible condition devenait héréditaire. Jusqu'à ce que l'un des descendants du premier *leberou* eût accompli le cycle des sept ans, un *leberou* ou une *leberouna* apparaîtrait dans la famille.

Or, un riche seigneur, Archambault de Combourn, avait une femme de toute beauté et de toute sagesse dont il était aussi fier qu'amoureux. Elle se nommait Almodis.

Et Almodis, de son côté, admirait et chérissait son époux.

Ils n'avaient qu'un motif unique de discussion. À peine le soleil s'était-il couché qu'Almodis se retirait dans ses appartements sans consentir que le comte, son mari, l'y suivît.

Elle se plaignait de maux de tête qui la prenaient à la même heure et l'obligeaient à s'étendre, seule, et dans l'obscurité...

Insistait-il ?

Ses grands yeux mordorés s'emplissaient de larmes, une expression désespérée s'imprimait sur ses traits de madone, et le comte, aussitôt vaincu, la laissait aller.

Elle se montrait, par ailleurs, si vigilante à lui plaire, si raisonnable dans ses propos, si avisée dans ses conseils qu'il avait fini par prendre son parti de l'unique étrangeté qu'elle manifestât. Laquelle eut, d'ailleurs, pour résultat de le retenir au château plus qu'il n'y fût demeuré avec une femme lui consacrant ses jours et ses nuits.

Une fois, cependant, il s'attarda au-dehors.

Il avait accepté de se rendre chez son voisin, le châtelain de Saillant, pour une partie de chasse.

Dans le feu de l'action, il ne s'aperçut pas que le soir montait. Un chasseur comprendra cela ! Surtout quand nous aurons ajouté qu'Archambault de Combourn s'était lancé à la poursuite d'un loup... Un loup magnifique et rusé, qui disparaissait au moment que le chasseur fonçait... qui traversait les broussailles sans que celles-ci parussent même s'être écartées... Enfin, le comte aurait eu le sentiment de forfaire à l'honneur en abandonnant la piste.

Il blessa le loup... mais le loup s'enfuit, en hurlant. Il ne laissait, avec sa trace sanglante, que l'extrémité de l'une de ses pattes. Archambault ramassa ce morceau de patte... Du moins prouverait-il de la sorte qu'il n'avait pas absolument été déconfit.

Le lendemain matin, il montra à Almodis son trophée... Elle était bien pâle, Almodis, ce matin-là ! Pourtant, elle pâlit encore et le comte se reprocha de ne pas ménager mieux sa sensibilité. Il rejeta son malencontreux butin et voulut prendre le bras de sa femme.

Mais pourquoi tenait-elle son bras replié, et à demi caché sous ses voiles ?

— Qu'avez-vous, Madame ?

— Je me suis blessée, hier, avec mon aiguille à tapisserie...

— Mon chirurgien vous a-t-il pansée ?

— Pour si peu de chose, Monseigneur ?

— Vous n'êtes pas bon juge en la matière, Madame. Pour une plaie infectée on peut perdre un membre. Montrez-moi votre main.

Mais elle serrait plus fort son coude contre sa taille.

Il ne comprenait rien à ce caprice et sa courtoisie luttait contre la peur qu'elle ne fût gravement touchée. Peut-être la courtoisie l'eût-elle emporté, sans l'étrange lueur fauve qu'il vit passer dans les yeux implorants de sa femme. Une terrible sensation le bouleversa. Cet éclair du regard... Il l'avait déjà surpris, la veille au soir. Le loup ! Le loup qu'il poursuivait s'était, un fugitif instant, retourné, et ses yeux avaient brillé d'un feu rouge... identique à celui qu'il venait de surprendre dans les prunelles d'Almodis.

— Donnez votre main, Madame !

Il ne priait plus. Il ordonnait, et, d'un geste prompt, saisit sa femme... arracha les linges qui entouraient son bras... Horreur ! La ravissante main qui, sur le métier à tapisserie ou sur les cordes d'une harpe s'était posée avec la grâce d'une aile, n'était plus... À sa place, un infâme moignon saignait.

Le comte trembla de la tête aux pieds, tandis qu'Almodis tombait à ses genoux, demandant grâce.

— Arrière ! cria-t-il ! Arrière !... *Leberouna !*

Elle se redressa pour protester :

— Est-ce ma faute ? Je porte le mal de ma famille, sans être, pour mon compte, coupable de rien !

— Sauf de trahison ! Ne devais-je pas être informé de votre honte ?

— Je vous aimais, Monseigneur, et...

Avant qu'elle eût achevé, il la transperça de son épée.

Mais les lèvres d'Almodis frémissaient encore. On l'entendit qui murmurait :

— ... Et je vous aime !

Alors, le miracle se produisit. À cause de ce pardon tendre qu'elle accordait à son meurtrier, parce qu'elle n'avait au cœur ni haine ni rancune, le Ciel défit ce que l'Enfer avait tramé.

La gisante Almodis fut tout à coup enveloppée de nuées qui étincelaient au point que les témoins n'en purent soutenir l'éclat. Un parfum de lys se répandit alentour. Une musique s'éleva que nulle oreille humaine n'avait auparavant perçue. Les assistants tombèrent, front contre terre.

Quand ils relevèrent la tête, ils virent Almodis qui, debout, remerciait Dieu, les mains jointes, ces belles mains intactes autant l'une que l'autre et qui semblaient faites pour la parure d'un vitrail, Archambault pénétra le sens du prodige.

À son tour, il ploya les genoux, rendit grâce à Dieu.

L'horrible charme était rompu.

Il en était fini, pour Almodis, d'être contrainte à se vêtir d'une peau de louve... fini pour elle de hanter, le soir et jusqu'à l'aube, les forêts et les monts...

Cependant, une crainte étreignit le noble sire : Almodis oublierait-elle qu'il avait voulu l'assassiner ? Les yeux du comte, tout à l'heure effrayants de courroux et de mépris, maintenant demandaient miséricorde. Almodis entendit leur prière. Elle rassura son cher Seigneur :

— À tant de bienfaits que je vous dois, vous venez d'en ajouter un qui est le plus inouï de tous ceux que quiconque, vif ou mort, ait jamais reçu. Sans votre coup d'épée, je restais attachée, jusqu'à mon dernier jour peut-être, à mon Destin de réprouvée.

Elle se pencha vers lui qui avait porté à ses lèvres l'ourlet de sa robe

et l'obligea à se relever. Alors, elle appuya sur le cœur reconquis de son époux son beau visage qu'Archambault baisa avec transport et dévotion.

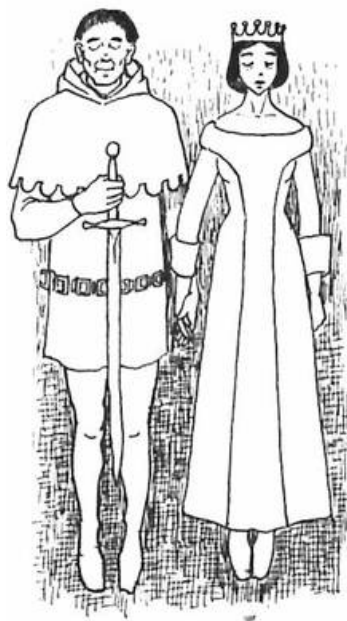
Les hommes d'armes, les serviteurs du comte qui avaient suivi la scène, diverse et pathétique, assistaient à sa conclusion, extasiés. De vieux soldats, aguerris, pleuraient.

Mais le comte ordonna que l'on dressât un festin sans pareil auquel des hérauts, lancés aux quatre coins de l'horizon, convieraient tous les seigneurs de la contrée.

On y servit quarante-deux entrées différentes, soixante-quatre sortes de rôtis, je ne sais plus combien d'assaisonnements, quatre-vingt-deux pièces montées qui chacune avait les dimensions d'un castel...

Cent ans plus tard, on parlait encore de ce repas qui, par le choix et l'abondance des mets, dépassait en faste les plus fameux banquets de noces.

Archambault et la belle Almodis vécurent jusqu'à un âge avancé, sans que se démentît la foi qu'ils s'étaient vouée l'un à l'autre. Entourés de leurs enfants, de leurs petits-enfants et de leurs arrière-petits-enfants, ils accueillirent le soir de leur vie comme ils avaient accueilli côte à côte et sereins la longue suite des fins de jours heureux. Pas plus qu'ils n'avaient été séparés, depuis l'exorcisme du coup d'épée, par les ombres de la nuit, ne furent-ils séparés par les ombres de la mort, cette autre nuit précédant un autre jour. Ils moururent à la même seconde, la main dans la main.



Le cataplasme



ECI n'est pas une anecdote du vieux temps.

Elle date de l'après-guerre de 1914 et votre conteuse l'entendit, toute fraîche.

Un docteur limousin de nos amis avait été appelé auprès d'un paysan malade. Il ordonna qu'on lui fit des cataplasmes. Mais les environs manquaient de pharmacie.

— N'importe ! dit le médecin. Vous faites des crêpes ?

Les crêpes dont les Limousins accompagnent volontiers leurs repas sont faites de blé noir et elles sont particulièrement épaisses.

La fermière, femme du malade, comprit tout de suite. Les crêpes, bien chaudes, devaient remplacer les sinapismes. Elle promit que son homme n'en manquerait pas.

À quelques jours de là, le médecin vint aux nouvelles :

— Comment va notre malade ? A-t-il supporté ses crêpes bien chaudes ?

— Je pense bien, M'sieur le Docteur, répondit la fermière. Il en a mangé vingt le même jour et je n'arrive point à le rassasier.

Le médecin partit, pleinement rassuré sur l'état général du malade.



Burgou, coquin mâtiné d'honnête homme



« COQUIN comme Burgou » était jadis, en Marche, une comparaison injurieuse.

Ce Burgou, grand voleur, pillait, rançonnait, répandait l'effroi...

Où naquit-il ? On ne le sait trop. Aucune commune n'est pressée de le prendre à son compte.

Pourtant, à l'instar de Mandrin(6), le malheureux avait ses bons côtés. Les pauvres, les victimes de l'injustice des Grands, trouvaient en lui un protecteur, mais son efficacité, en pareil cas, se manifestait sans autre souci de morale, sans autre respect du « tien »... du « mien »... du « sien »...

Il « punissait » les seigneurs abusifs en leur déroband, par ruse ou par force, des objets de valeur ou des sacs d'écus au profit de qui avait eu, légitimement, à se plaindre du seigneur en question.

Avec sa bande, il attaquait les diligences, s'emparait des caisses qu'il supposait chargées à sa convenance, dépouillait, jusqu'au dernier sol et au dernier bijou, les riches voyageurs, mais ce faisant, il prenait soin de rassurer les humbles, les femmes tremblantes.

On raconte qu'un jour, sur le point d'arracher à un important négociant qui se déplaçait en voiture particulière la chaîne d'or qui barrait son bedonnant gilet, il s'arrêta...

De dessous les couvertures, la tête d'un garçonnet avait émergé. C'était un enfant d'une dizaine d'années dont les yeux bleus, avec colère, mais sans épouvante, fixaient le bandit :

— Vous ne devez pas prendre la chaîne de grand-père !

— De quoi te mêles-tu, moucheron ? ricana Burgou.

— Je suis là pour aider grand-père ! déclara l'enfant qui se dressa sur la banquette, tout debout, haut comme trois pommes et serrant ses petits poings.

D'un geste, Burgou et ses compagnons attentifs à la scène pouvaient en finir... Cocher et postillon déjà immobilisés par les lieutenants du chef de bande, le négociant, un sexagénaire cardiaque, tout autant réduit à l'impuissance par sa seule terreur, les assaillants se trouvaient maîtres de la situation.

Or, à la surprise de tous, et à la rage de ses hommes qui attendaient, dans une fébrile avidité, de sauter sur le facile butin, Burgou donna l'ordre de défaire les cordes qui ligotaient les conducteurs et de laisser repartir le coche du négociant.

Il risqua sa propre vie par cette décision qui privait la bande d'un gros profit, car le négociant allait à ses affaires nanti de sommes importantes.

— J'ai dit ! tonna-t-il.

Et le regard qu'il promena sur ses hommes fit plus qu'une paire de pistolets braqués.

Jurant et maugréant, ils obtempérèrent.

Le reproche lu dans les yeux clairs d'un enfant intrépide avait vaincu Burgou.

Une autre fois, au déclin d'un beau jour d'été, il s'en allait, ses séides le suivant, sur la route de Bourganeuf, et leurs chevaux – volés comme tout ce qu'ils possédaient – ployaient sous les sacs de vivres, d'écus, d'objets d'art – en direction de l'un des souterrains refuges qu'ils s'étaient assurés à travers le pays.

Sur leur droite, le Taurion reflétait les teintes crépusculaires, d'un tendre mauve bleuté. Un château était en vue. Ses tours au capuchon pointu perçaient doucement le ciel. Le cortège ne ralentit pas sa marche. Ils n'avaient pas pour habitude de se gêner. En ces temps où la police n'était pas ce qu'elle est devenue depuis, on craignait Burgou et les siens, mais Burgou et les siens ne craignaient personne.

Et voilà que, de la berge du fleuve, des cris montèrent. Une jeune femme était aux prises avec un brutal qui cherchait à l'immobiliser.

Burgou ne fit qu'un bond et l'autre, médusé par cette intervention aussi soudaine qu'inattendue, relâcha son étreinte.

La jeune femme se dégagea, haletante, dépeignée, son corsage déchiré. Mais elle n'avait plus peur, se sentant soudain à l'abri de tout danger, protégée par la force tranquille qui émanait de son sauveur. Jolie, elle devait avoir moins de vingt ans. Sa mise était modeste.

— Est-ce ainsi que l'on fait sa cour aux dames ? railla Burgou à l'adresse de l'homme, un gars dans la trentaine, vêtu d'une livrée.

— Je ne fais pas la cour à cette gourgandine, à cette voleuse ! protesta-t-il.

— Oh ! Monsieur ! Vous ne le croyez pas ! protesta à son tour la gentille éplorée. Le voleur, c'est lui !

— J'en aurais mis la main au feu ! assura Burgou.

— De quoi vous mêlez-vous ? reprit l'individu.

Mais plusieurs des compagnons de Burgou avaient rejoint leur chef, les autres veillant sur les chevaux. Toutes ces faces patibulaires lui ôtèrent de son assurance, bien qu'il essayât encore de plastronner :

— Allez à vos affaires et laissez-moi aux miennes !

Sans daigner répondre, Burgou, se tournant vers la jeune femme, l'interrogea avec douceur :

— De quoi s'agit-il, mon enfant ?

— Je suis servante au château, et lui y est palefrenier. Ma bonne maîtresse m'a donné, en gage d'estime, son portrait dans un médaillon d'or... Regardez, Monsieur !

Elle tira de sa ceinture une petite bourse qui y tenait épinglée et qui fit positivement rugir de fureur son ennemi.

— Il croyait que je portais le médaillon à mon cou ! expliqua-t-elle.

Burgou examinait le bijou : encadré d'une dentelle d'or, un gracieux visage de femme, peint sur porcelaine, souriait. Œuvre charmante mais dont la valeur, relativement mince, n'expliquait pas cette agression.

— Pourquoi voulais-tu ce médaillon ? demanda-t-il à l'homme. Parle, si tu ne veux pas que je t'aide à le faire !

L'autre restant muet, son redoutable interlocuteur n'eut que deux signes à esquisser, un signe du menton désignant le palefrenier, un autre désignant le fleuve... Sa troupe, toujours impatiente de bagarres, bondit comme un seul homme et l'agresseur de la jolie servante se trouva solidement maintenu, la tête dans l'eau.

— Oh ! Monsieur ! s'écria sa victime. Il va étouffer !

— N'ayez crainte ! la vermine est résistante. Ce petit plongeon lui fera grand bien.

Et, à ses exécutants :

— Retirez-le !

Violet d'asphyxie, crachant, jurant, l'autre fixait sur ses tortionnaires des yeux exorbités.

— Parleras-tu ?

— Oui, oui, bandit ! Assassin !

— Faites-lui ravalier tout ça.

Et plouf !

— Oh ! Monsieur, j'ai peur... S'il mourait ?

Mais cette deuxième expérience, pas plus que la première, n'eut l'issue fatale que craignait la jeune fille.

Elle délia simplement la langue de l'homme sans lui donner envie d'invectiver derechef contre ses baigneurs.

— Cette fille est une hypocrite, commença-t-il.

— Veille aux mots que tu emploies ! intima Burgou.

— Ça va ! Je veux bien dire qu'elle est une sainte... Elle en a déjà persuadé Madame la Comtesse qui a chassé ma femme pour donner à celle-ci l'emploi de première servante...

— Votre femme lui avait dérobé un collier ! compléta d'un ton indigné la jeune fille.

— Mais le médaillon ? Que vient-il faire là-dedans ? insista Burgou.

— Ben ! Dame ! Une pièce comme ça... Ça vaut quèque sous, tout à l'heure(7)...

— Tu mens ! Tu n'aurais pas couru le risque d'être dénoncé par cette jeune fille pour un aussi piètre profit.

L'homme détourna les yeux mais garda le silence.

— Retrempez-le ! commanda le bandit.

— Non ! Non ! Lâchez-moi ! Je dirai tout ! Lâchez-moi ! Au secours !

Il ne fut lâché qu'après une nouvelle immersion...

— Si j'avais le médaillon, c't'à cause de ce qu'y a écrit derrière...

Burgou approuva de la tête. Tandis que le palefrenier subissait son troisième baptême, il avait eu la curiosité d'ouvrir le médaillon qu'il tenait toujours et l'inscription marquée au dos de la plaquette de porcelaine semblait l'intéresser intensément. Elle se composait de lettres et de chiffres et c'en était assez pour qu'il imaginât qu'il s'agissait d'un code désignant l'emplacement d'un trésor.

Actuellement, les gens riches mettent leur argent à la banque. Ils y louent des coffres, au besoin. Jadis, on enfouissait ou l'on emmurait volontiers ce que l'on possédait de précieux.

La comtesse – pensa Burgou – ignorait sans doute que ce médaillon renfermait une telle clé. Sinon, elle n'en aurait point fait cadeau à sa chambrière...

Il voulut en avoir le cœur net :

— Votre maîtresse savait-elle qu'il y eût quelque chose d'écrit là-dessus ? demanda-t-il.

— Oui, Monsieur... Elle me dit : « Francette, ne perds pas ce bijou. Celui qui saura déchiffrer ce qui s'y trouve marqué découvrira une fortune. Je souhaite que ce soit toi dont je connais les intentions bonnes et droites... Je suis vieille... veuve... n'ayant pour héritier que mon neveu, un mauvais drôle... Il ferait un déplorable usage de cette fortune supplémentaire... »

Francette avait protesté. D'abord parce qu'il était vrai qu'elle fût d'intentions bonnes et droites. Il lui semblait causer un préjudice au vicomte Hugues. Et puis, malgré sa jeunesse, Francette ne manquait pas d'expérience. Elle savait ce qu'il en coûte de s'attirer la haine des

Grands !

Sa maîtresse la rassura. Hugues n'avait jamais eu vent du trésor...

— Madame croyait que nous étions seules, elle et moi, à détenir ce secret !

— Le faux-frère que voilà dut en avoir en même temps que vous la révélation ! émit Burgou qui ponctua sa phrase d'un coup de pied sur les tibias du palefrenier ruisselant. C'est ton habitude, hein, de plaquer aux portes tes grandes oreilles ?

Un second coup de pied arracha au palefrenier un cri de douleur.

— Et pensais-tu être assez fin pour découvrir le trésor ? N'avais-tu pas plutôt envie de vendre un bon prix au vicomte Hugues le médaillon indicateur ?

À l'éclair de rancune qui passa dans les yeux de l'accusé, Burgou comprit qu'il avait bien deviné.

— L'argent qu'on tient vaut mieux que celui qu'on aura, pas vrai ? continuait le défenseur de Francette. Surtout pour des fainéants de ton espèce. Maintenant, écoute-moi : ou Francette gardera son médaillon avec toutes les suites que cela comporte... Ou tu peux dire adieu à tes biens et... à toi-même, car je n'hésiterais pas à t'abattre comme une vilaine bête que tu es...

L'autre trouvait apparemment qu'il s'en tirait à bon compte. Les menaces de ce vagabond ne l'effrayaient pas. Qu'on le laissât retourner au château et il se chargerait de l'avenir. Le coup raté pour aujourd'hui réussirait plus tard. Il y mettrait plus de prudence, voilà tout. Ensuite, sa sauvegarde serait aussi certaine qu'était critique sa position du moment. Complice du vicomte, il n'aurait rien à craindre.

Las ! Le tremblement qui ne cessait pas depuis ses baignades s'accrut tout à coup. Il claqua des dents. Il devint livide. Et ce n'était pas de froid, malgré la fraîcheur riveraine du soir... C'était de peur...

Le vagabond avait paru lire dans ses pensées...

— Je m'appelle Burgou ! avait-il déclaré.

L'ennemi de Francette comprit alors qu'il était vaincu, définitivement. La renommée du voleur de grand chemin était telle que notre bonhomme se crut changé en un bloc de glace. Il ne pouvait plus gouverner ses membres, ni parler. Il restait planté là, secoué par la panique, comme un arbre impuissant à lutter contre le vent qui le tord.

Quant à Francette, loin de montrer aucune frayeur, elle souriait, d'un joli sourire malicieux :

— J'avais tout de suite pensé que c'était vous ! déclara-t-elle au bandit sauveur.

— Et si vous avez encore besoin de moi – dit-il – j'accourrai. Ne vous inquiétez pas des moyens de me prévenir. Où que je sois, je serai informé.

On savait en effet que le bandit avait établi un réseau de renseignements à travers le pays et dont le fonctionnement était aussi mystérieux, direct et prompt que, dans l'Afrique noire, la T. S. F. des *tams-tams*.

L'incident clos, le cortège de voleurs reprenant la route, les compagnons de Burgou ne cachèrent pas leur dépit.

Était-il fou ?

Passe qu'il eût défendu la petite ! Mais lui rendre le médaillon ! Renoncer à une fortune !

— T'avais pas le droit de nous faire ça, Burgou ! gronda son premier lieutenant fort de l'adhésion de ses camarades.

— Que celui qui n'est pas content s'en aille ! Je lui donnerai sur-le-champ sa part du butin de ce jour... Nos chevaux s'en trouveront plus à l'aise. Allons ? Est-ce toi, d'abord ?

Il dévisageait son premier lieutenant.

Mais, déjà, celui-ci baissait la tête. Il savait mieux que quiconque, ce qu'ils devaient, tous, à leur astucieux dictateur.

— Prends pas la mouche, Burgou ! balbutia-t-il. On veut pas te quitter... personne...

Les murmures, en effet, s'étaient apaisés derrière lui...

— Seulement... y'arrive que t'es trop chevaleresque, des fois ! Et c'te fois d'aujourd'hui, c'est vraiment pour le plaisir d'étonner le monde... Non, Burgou... T'encolère pas... Mais ce médaillon, entre tes mains, y valait quèq' chose... Tu pouvais déchiffrer l'inscription... Eux autres, y-z-y comprendront jamais rien... Le trésor est perdu pour tout le monde...

La chronique raconte que le trésor ne fut pas perdu pour tout le monde. Burgou bénéficiait de l'étonnante mémoire qui est souvent celle des rustres... Il lui avait suffi de quelques secondes de concentration pour retenir l'inscription énigmatique.

À quelque temps de là, on apprit, avec stupeur, que Francette avait reçu en don de la comtesse mourante une chaîne de diamants... un diadème serti de diamants et d'émeraudes... des bracelets... des coupes d'or... et, rien qu'en écus, de quoi acheter assez de terres pour parcourir le pays, sans marcher sur le domaine des autres, de Royère à Boussac, et de Bennevent à Auzanches...

Le cœur de la noble fille étant connu, on s'étonna moins d'apprendre qu'elle n'avait pas voulu distraire une aussi forte part de l'héritage fastueux. Elle contraignit le comte Hugues à en conserver les deux tiers. Il fut tellement touché de ce geste loyal, qu'il se transforma du jour au lendemain. Renonçant aux peccadilles et aux imprudences de sa jeunesse, il se distingua par sa sagesse et laissa un nom vénéré.

Francette épousa un gentil garçon qui l'aimait du temps qu'elle était pauvre...

Mais Burgou ?

Eh ! Vous l'avez deviné. L'*inventeur* du trésor, son découvreur si vous voulez, ç'avait été Burgou. À l'insu de ses compagnons, il avait cherché et trouvé... Mais il avait intégralement remis à Francette le séculaire dépôt, sans qu'elle parvînt à lui en faire accepter la plus faible parcelle.

Tout cela, et d'autres actes de générosité, on l'évoqua pour sa défense. Car Burgou finit par être pris, comme il arrive, tôt ou tard, à ses pareils. Il n'est pas nécessaire d'une grande expérience pour savoir que quiconque se raille de la Société reçoit un jour son châtiment.

Cependant, il fut tenu compte de ce qu'il avait accompli de bon et ses complices profitèrent de la même clémence. Juste mesure puisqu'il avait été leur chef.

Lui et eux furent condamnés à dix ans de galères.

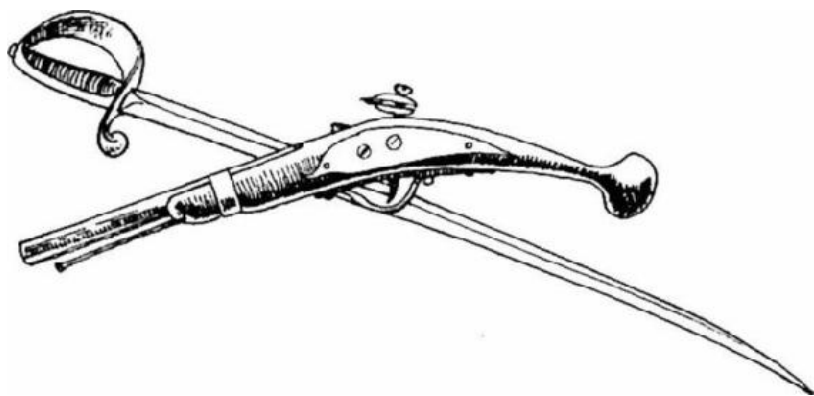
Burgou n'en fit que cinq, à peine. Sa conduite et son repentir lui valurent cette grâce...

On ne sait ce qu'il devint...

Les uns prétendent qu'il revêtit la bure des moines déchaussés... Les autres, qu'il émigra en Amérique où il aurait fait souche...

Il y a ceux qui, se basant sur des témoignages hélas incontrôlables, affirment qu'il erra, pieds nus, en haillons, à travers ce pays autrefois mis en coupe réglée par lui-même et sa bande et qu'il n'acceptait d'autre aumône qu'un morceau de pain ou un verre d'eau.

Quoi qu'il en soit, Burgou a su prouver qu'en nos vieilles provinces, il ne peut y avoir de francs coquins.



La Cobla

Crozant, site d'effroi, fameux observatoire,
Tel un géant blessé ne dresse plus son front
Du gel et des autans marques du rude affront,
Le vieux donjon se meurt. Son nom est dans l'Histoire.

Émile Genevoix.



QUAND vous passerez à Crozant, au confluent de la Sedelle et de la Creuse, visitez les vestiges de son antique château dominant le massif de bruyères, qui s'empourpre à l'automne.

Le poète n'exagère pas. Cette puissante forteresse était considérée comme « la clé du Limousin ». Et les guides vous diront qu'elle mesurait 450 mètres de long sur 82 de large !

Avant l'invention de l'artillerie, Crozant était une place impénétrable.

Charlemagne y séjourna, puis Louis le Débonnaire.

Plus tard, Crozant résista aux Anglais dont on sait qu'ils n'épargnèrent pas le Limousin.

Lors des guerres de religion, il tint encore sa partie.

Mais ces fiers remparts ont été les témoins, aussi, d'un drame d'amour et l'on assure qu'ils s'en souviennent.

Le onzième siècle touchait à sa fin. L'été faisait verdoyer les bois et les champs. Et c'était fête à Crozant, car le seigneur du lieu, Gérard III, qui venait de guerroyer pour le roi de France, rentrait couvert de gloire.

Sa jeune femme, Marguerite, le reçut avec de tendres effusions. Elle avait mélancoliquement espéré ce retour. Gérald était valeureux jusqu'à l'imprudence et dans les batailles les occasions ne manquent pas de précipiter l'heure du Destin...

Le ciel avait écouté ses prières ! Son cher époux lui était rendu, sain et sauf.

De grandes réjouissances furent données.

Dans la cour d'honneur du château, les arcades sculptées, les frontons des fenêtres, l'encorbellement des balcons s'épanouissaient en bouquets de fleurs, en faisceaux de bannières...

Au centre, s'élevait une estrade pareillement décorée et qui portait, autour de la châtelaine resplendissante de bonheur et de beauté, une assemblée de gracieuses et nobles invitées.

Chacune avait entendu célébrer ses perfections morales et physiques. D'éloquents troubadours avaient charmé l'auditoire et reçu, de la Dame qu'ils avaient chantée, l'écharpe et le baiser qui consacraient leur succès.

Marguerite eut l'hommage du plus jeune d'entre eux, un blond nordique prénommé Carle.

Il avait su si bien comparer aux étoiles... à l'aurore... à la sombre nuit, les yeux, le teint, les cheveux de sa Dame qu'il mérita l'écharpe brodée avec laquelle, de ses longs doigts fins, elle avait joué en l'écoutant...

Il y en eut pour trouver que ce n'était point juste, car le ménestrel n'avait pas achevé sa chanson d'amour...

D'autres répliquèrent que la *Cobla* – ou chanson d'amour inachevée – était un genre poétique comme un autre et qu'il n'avait jamais été question de l'éliminer du concours !

Le Comte fut de cet avis et, fier des compliments adressés à sa femme, voulut, à son tour, récompenser le vainqueur de l'aimable tournoi.

— Je te sais sans patrie et sans foyer, ménestrel ! Deviens l'écuyer de ma chère Marguerite et, pour être son parfait chevalier servant, apprend à manier l'épée aussi bien que la rime. J'ai dit !

Des bravos accueillirent cette nomination.

Cependant que le blond jouvenceau, rougissant, osait à peine lever les yeux vers Celle qui lui méritait tant d'honneur.

Mais le soir envahissait la cour.

Des valets apportaient des torches.

On descendit des estrades.

Après un instant de brouhaha, on regagna l'intérieur du château pour prendre part au somptueux repas qui précéderait le bal...

Gérald s'approcha de Marguerite qui mit sa jolie main sur le poignet de son mari et le couple charmant, suivi d'un cortège d'hôtes, pénétra

sous les hauts lambris d'or de la salle du festin. Gérald se penchait pour murmurer de douces paroles à l'oreille de sa radieuse épouse.

Leur amour vibrait comme un parfum et attendrissait jusqu'aux plus vieux cœurs.

Pas tous... L'un faisait exception et peut-être eût-elle frémi d'effroi, Marguerite, si ses yeux avaient surpris le regard de haine lancé sur elle et sur son cher mari par le baron des Baumes, un homme de trente ans, compagnon d'armes de Gérald.

Ce regard, que ne virent ni l'un ni l'autre des époux, perdus dans leur mutuelle contemplation, fut capté par le jeune ménestrel promu écuyer de Marguerite. Allait-il avoir, si tôt, l'occasion de défendre sa bienfaitrice ?

Bouillonnant de zèle, il observa l'ennemi.

Celui-ci détourna les yeux et ce fut précisément sur l'adolescent qu'il les posa...

« Que me veut-il ? » se demanda Carle qui se jugeait trop modeste personnage pour susciter la fureur d'un homme le dépassant tellement par sa valeur militaire et par ses titres de noblesse.

Pourtant, il n'en put plus douter, au cours du repas, le baron des Baumes l'englobait dans sa détestation.



Sa modestie eût été à plus rude épreuve s'il eût connu le sentiment qui animait le baron et qui n'était autre que la jalousie !

Telle était la vérité !

Baumes avait souhaité que l'intrépide Gérald trouvât la mort, dans l'un de ces combats où il s'élançait avec une folle témérité... Peut-être avait-il épié le moment d'aider le sort...

Tant de noirceur était la conséquence de sa présomption. Il osait croire que, veuve, la belle Marguerite l'épouserait volontiers !

Dans sa vanité aveugle, il n'avait pas craint de laisser entendre à la pure compagne de Gérald son criminel amour.

Elle l'avait repoussé avec horreur.

Néanmoins, le félon ne se tenait pas pour battu.

Gérald, sur les champs héroïques, avait défié la mort. Mais la mort pouvait surgir, plus inattendue et fatale, au cours d'une simple partie de chasse... ou en quelque autre circonstance, favorisée, justement, par les fêtes du retour...

Écoutant la *Cobla* du jeune blond, une idée lui était venue...

Parce qu'il jugeait chacun à sa propre, laide image, il prêta à l'étranger les sentiments dont il était lui-même animé.

Mais, poète et si jeune, le Nordique devait être facile à duper.

Il ne verrait pas le traquenard que lui tendrait le baron et dans lequel il entraînerait l'orgueilleuse Marguerite !



Il était vrai que Carle fût d'un naturel sans méfiance et, bien qu'il eût surpris la secrète aversion du baron, celui-ci ne se trompait pas en songeant qu'il eût pu faire de lui l'instrument de sa vengeance.

L'erreur de Baumes se bornait à lui prêter une passion coupable.

Le nouvel écuyer éprouvait pour sa Dame une dévotion pleine de respect. Elle était à ses yeux comme est la Vierge aux yeux d'un croyant.

Dévotion qui ne transparaissait même pas au travers de cette *Cobla* qui lui valut le prix et qui, semblable à toute poésie de son époque, restait froide et conventionnelle.

On l'avait appréciée, à Crozant, à cause de sa richesse d'expression, du raffinement de ses coupes, de tout un jeu de difficultés, vaincues par le poète avec une éblouissante adresse.

En outre, elle symbolisait l'alliance de la poésie du Nord et du Midi. Célébrant l'amour courtois mis à la mode en Aquitaine, et s'apparentant, par le genre également, à l'art des troubadours, on y décelait, çà et là, un écho de la rudesse épique du Nord... Devant n'importe quel public, ce qui vient d'au-delà a toujours des chances de succès.

La faveur de Marguerite ne faisait donc que traduire le sentiment de la plupart...

On ne s'y était trompé.

Il fallait l'âme torve du baron pour découvrir dans le savant madrigal une intention audacieuse, dans la récompense que lui décerna Marguerite une préférence suspecte...



Le repas s'achevait...

Déjà, les portes qui séparaient de la salle du bal étaient tirées...

Gérald donna le signal que tous attendaient.

Les premières figures de danse se formèrent aux sons aigrets des violes...

Marguerite et son cher époux, vis-à-vis, s'avançaient en cadence, reculaient, s'inclinaient, nouant et dénouant leurs mains.

Carle, habitué à des danses plus vives, n'osait se mêler à la foule harmonieuse.

Au bout d'un long moment, il fut tiré de sa contemplation par une jeune fille qu'il reconnut pour une suivante de Marguerite.

Dans toutes les sociétés, il existe de ces petites personnes prêtes à s'intéresser aux beaux taciturnes.

Mais celle-ci révéla bientôt à Carle, étonné, qu'elle venait en messagère.

— Vous savez, dit-elle, que l'on murmure contre la décision de Madame Marguerite ? Votre chanson...

— Oh ! interrompit le lauréat avec lassitude, j'ai entendu ces murmures... On voulait une fin à ma chanson !

— Madame Marguerite, pour faire taire les langues, a promis que vous la termineriez !

— Ce ne sera plus une *Cobla*...

— N'importe ! Elle en a pris l'engagement et elle vous attendra ce soir, près de la tour Colin, pour que vous lui chantiez les couplets supplémentaires qu'elle vous enjoint de composer.

— Ce soir ?

— Dès que vous la verrez quitter la salle de bal...

Carle demeura interloqué.

Il eût voulu demander plus d'explications sur ce rendez-vous insolite. Mais déjà, son interlocutrice s'éloignait, le sourire aux lèvres.

Il n'avait qu'à obéir. On lui avait bien dit que les Grands avaient des caprices qu'il serait vain de discuter.

Il chercha des yeux Marguerite. Elle évoluait entourée de jeunes Seigneurs parmi lesquels il ne vit pas Gérald.

Où donc était Gérald ?

Le ménestrel promena les yeux autour de lui mais ne découvrit pas le Seigneur de Crozant.

Peut-être avait-il précédé sa femme à la tour Colin afin de juger avec elle des capacités d'invention de leur poète-écuyer ?

Quand, l'orchestre ayant piqué les dernières mesures, il vit Marguerite se diriger vers la sortie, Carle ne douta plus qu'elle eût eu la lubie de le convoquer à cette bizarre répétition.

À son tour, il se faufila au-dehors.

Surpris par l'obscurité, il ne reconnut pas son chemin. Il eut l'impression de s'être perdu. C'était, pensa-t-il, sans grande importance. Dame Marguerite ne devait pas être bien loin. Pour se faire entendre d'elle, il se mit à chanter. Les vers lui venaient aux lèvres comme apportés par la fraîche brise nocturne. La *Cobla* s'achevait exaltant les beautés de Marguerite et le bonheur d'être son servant fidèle... La *Cobla* s'achevait... Non ! Il allait, au flux de l'inspiration, lancer le dernier vers, de l'émouvante voix, un peu rauque, des hommes de son pays, et ce fut un cri de douleur qui brisa le chant ravissant.

Quand il revint à lui, il comprit qu'il était entouré de ses agresseurs et il eut la présence d'esprit de continuer à faire le mort.

Il reconnut le ton nasillard de Baumes qui s'écriait :

— Eh bien ! Monseigneur, êtes-vous convaincu ?

Ce ne fut pas à Baumes que Crozant s'adressa :

— Qu'avez-vous à répondre, Madame ?

Douce et ferme, la voix de Marguerite s'éleva :

— Je n'ai rien à répondre en présence de mon lâche accusateur !

— Quelle fable me proposez-vous si je vous donne le temps d'y réfléchir ?

Marguerite resta silencieuse.

— Gardes ! tonna le Comte. Accompagnez Madame au haut de la tour Colin et l'y enfermez ! Quant à son complice, et ce disant, il heurtait du pied le Nordique qui feignait toujours l'évanouissement, jetez-le au bas des remparts.

Carle frissonna. Il savait que le promontoire dominait, à pic, la rivière...

Pourtant, c'était pour Marguerite qu'il tremblait davantage. Lui disparu, qui pourrait éclairer le Comte ?

— Monseigneur ! cria-t-il comme les gardes le saisissaient à la tête et aux pieds, nous sommes victimes, vous et nous, d'une intrigue abominable...

Mais le Comte n'était pas en mesure d'entendre quoi que ce fût. Il croyait à la culpabilité de Marguerite et cela le rendait fou.

— Gardes ! hurla-t-il.

— Devant Dieu qui va me juger, je jure...

Las ! Était-il dit que, ce soir-là, Carle le ménestrel achèverait sa vie sans avoir achevé ni sa chanson, ni son cri d'innocence...

L'ayant balancé, comme un pantin, au-dessus du vide, les gardes le lâchèrent...



L'ayan: balancé, comme un pantin, au-dessus du vide...

Baumes pouvait être satisfait. Marguerite était enfermée et, avec Carle, disparaissait le seul témoin gênant de son odieuse manœuvre.

La suivante qui lui avait servi d'intermédiaire ne parlerait pas davantage. Le cynique avait pris ses précautions. La pauvre fille qui avait été son innocente complice, enlevée et bâillonnée, roulait maintenant vers le château du baron dont les tours savaient, elles aussi, garder les secrets qui leur étaient confiés.

Avec aisance, il accompagna Crozant jusqu'aux salles en liesse où l'on dansait toujours. Il avait su le persuader de cacher sa douleur et de donner, de l'absence de Marguerite, une raison plausible.



Vous avez deviné comment il s'y était pris pour fomentier son piège abominable.

Au pauvre ménestrel, il avait fait dire que Marguerite désirait le voir au bas de la tour Colin... À Marguerite, la même messagère avait assuré que le Comte, son mari, désireux de l'entretenir loin de la foule, la priait de venir le rejoindre à tel endroit... Étonnés l'un et l'autre mais à cent lieues de soupçonner l'affreuse machination, le ménestrel et sa Dame, chacun de son côté, s'étaient dirigés vers le lieu fatal, où sur les dires du baron, le Comte, qui se croyait outragé, les avait précédés.



Cette légende, mes amis, comme une *Cobla* d'antan n'a pas de conclusion... Pour mieux dire, deux solutions nous sont proposées : l'une prétend que le ménestrel, miraculeusement retenu par une aspérité du rocher put se tirer de sa fâcheuse position et qu'il eut le courage et l'habileté de se présenter devant le Comte, au matin.

Le Comte, chez qui la logique était revenue, pensa bien qu'un coupable n'eût pas risqué pareille démarche. Il fut vite convaincu de la félonie du baron. Et Marguerite aimait trop son mari pour ne pas pardonner son aveuglement meurtrier.

Quant à Pâquerette – c'était le nom de la suivante entraînée, malgré elle, dans le triste jeu du baron – elle fut rapidement délivrée, au cours d'une expédition des gens de Crozant au château de Baumes, dont le seigneur, touché de la grâce, serait alors parti pour la Croisade.

Et cette légende ajoute que Carle épousa Pâquerette... L'autre « fin » qu'adoptent quelques conteurs est plus triste. Carle se serait écrasé au pied des remparts et les nocturnes animaux en auraient fait leur festin.

Gérald serait reparti guerroyer, oubliant la pauvre Marguerite dans sa tour. Jamais on n'aurait revu en ses domaines le seigneur de Crozant. Le bruit courut qu'il trouva mort glorieuse. Quant à Marguerite, elle s'éteignit, dit-on, à quatre-vingt-quatorze ans, toujours tenue au cachot, par les serviteurs du maître, esclaves de l'ordre reçu.

Cette thèse assure, en outre, que, par les nuits sans lune, le ménestrel, mort sans sépulture, erre à travers les ruines du château fort et qu'il en ira de la sorte jusqu'à ce qu'il ait achevé sa chanson... Mais le temps de sa délivrance ne serait point encore venu car, paraît-il, sa voix se brise, chaque fois, avant le dernier vers...



Lequel choisir, de ces deux dénouements ?

Je ne le saurais faire. Des gens respectés pour leur sagesse et leur pleine raison m'ont affirmé qu'ils avaient entendu le chant du ménestrel. L'un d'eux a même noté quelques mesures de l'air moyenâgeux et quelques bribes de la poésie chevaleresque. Hélas ! Je n'ai pas l'oreille assez musicale pour vous en retranscrire les notes. Je me rappelle un peu mieux les vers... Mais je craindrais encore de me tromper en vous les rapportant. En langue d'Oc, ils se compliquent, de surcroît, de consonances germaniques...

Trouverons-nous là preuves suffisantes en faveur de cette dernière thèse ? Eh bien !... (Vous savez que je suis tout à fait franche avec vous ?) Eh bien ! non !

Car mon témoin est un linguiste fameux. Les vieux dialectes tudesques, pas plus que cette merveilleuse langue d'Oc, que l'on pourrait aussi justement appeler *langue d'or*, n'ont de secrets pour lui !

Malgré sa grande sagesse et sa rare raison, ne peut-il pas avoir été le jouet d'une illusion auditive, un soir qu'il pensait fortement au doux ménestrel venu du Nord ?

Mais la musique ? me direz-vous.

Oh ! Est-il plus difficile d'admettre qu'il ait inventé l'air approprié aux paroles ?

Pour un tympan extrêmement sensible au rythme, certains vers n'ont-ils pas leur mystérieuse association mélodique, tels ces *lieder* allemands où paroles et musique ne font qu'un ? Voilà quelles objections se présentent contre l'épilogue tragique.

Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés.

Contre l'heureuse fin s'embellissant de l'idylle de Pâquerette et de Carle, on pourrait tout autant discuter.

On m'a bien parlé d'une famille de Crozant où, de génération en génération, les hommes ont le teint pâle et les yeux bleus du Nord...

Mais ils ne sont pas les seuls au pays de Marche ! Si la race foncière est brune, il serait absurde d'écrire : « Tous les Marchois sont bruns », à l'instar du mémorable Anglais notant, au débarqué : « Les Françaises sont rousses » parce qu'il vit, en premier, une rousse, sur le quai du Havre. La remarque d'André Thérive, à propos du Limousin, est valable pour toute la Marche : « On y voit aussi le grand Celte aux yeux clairs, et le type légendaire d'Ambiorix aux moustaches rousses ».

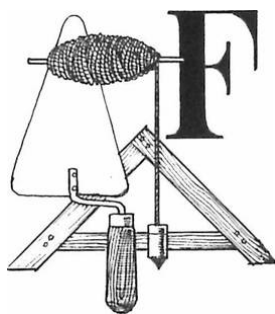


Alors ? Alors, nous ne savons pas...

Cette légende, à l'instar de la chanson dont elle parle, demeure inachevée... Elle laisse à chacun de nous la liberté de lui choisir son terme, soit que nous nous plaisions à voir en quelque blond habitant du lieu un des descendants de Carle, l'écuyer ménestrel..., soit qu'il nous convienne d'aller rêver, les soirs de pleine lune, au pied de la tour Colin, pour tenter de surprendre, accordés au bruissement des branches et au murmure de l'eau, le vers, les notes qui achèveraient la chanson et permettraient à la pauvre âme de prendre son essor...

L'ancêtre des modernes sourciers

*À Marguerite Gillot pour ce qu'elle a hérité
la baguette de Maupertuis.*



RANÇOIS Rapaud, à vingt-trois ans, était célèbre dans tout le pays de Marche. Pourtant il ne s'agissait point de l'un de ces troubadours dont se glorifieront l'Oc et la France... ni d'un génial artiste de l'émail ou de l'or..., ni d'un héros militaire... François Rapaud était maçon.

Mais quel maçon !

On disait qu'il avait retrouvé le secret du ciment romain. Hélas ! Gloire et tranquillité ne sont pas sœurs jumelles. Il allait en avoir la preuve...

Un jour, à dire mieux : un soir, qu'il se dirigeait pour y passer la veillée vers la demeure de sa fiancée, la gentille Louisonne-Julie Migrot, un superbe cavalier déboucha droit devant lui... Comme François se rejetait sur le bord de la route, le cavalier, d'un coup de rêne, arrêta sa monture et, s'adressant au jeune homme :

— Es-tu bien François Rapaud, le maçon ?

— Je le suis, Messire.

— C'est toi que je cherche, tu me construiras un château qui puisse défier béliers et catapultes.

Fier de l'aubaine, François se confondit en remerciements puis demanda en quel lieu Monseigneur entendait que fût sis ce château fort.

— À Maupertuis.

Le maçon tressaillit.

— À Maupertuis, Messire ! Mais c'est au bout de la terre !

Il voulait dire aux confins de la province, à l'orée du Poitou.

— Que t'importe ! s'écria, impatientement, le cavalier. Je suis Comte de Maupertuis et veux élever là un bastion qui porte mon nom à travers les siècles.

François se grattait la tête. Il pensait que, par une telle œuvre, son propre nom aussi se perpétuerait. Et le Comte de Maupertuis avait réputation de ne pas regarder à la dépense. Mais Louisonne-Julie accepterait-elle de le suivre à Maupertuis ? Puis, ce client avait l'air bien pressé... or François ne devait épouser sa tendre amie qu'une fois faite la récolte des noix... L'on était en août !

Perplexe, il demanda :

— Quand faudrait-il commencer ?

— Immédiatement ! lança le Comte de Maupertuis. Monte en croupe derrière moi. Avant l'aube, nous serons à Maupertuis.

— Ma fiancée, Messire ?

— Elle t'attendra.

Oh ! François n'en doutait pas. Au moins fallait-il qu'elle fût prévenue...

— J'y pourvoirai !

Mais il y avait encore la vieille mère de François dont, en bon fils, il assurait la subsistance.

— Je ferai remettre cinq sous d'or à ta mère. Allons ! Monte en croupe derrière moi...

Dominé par la volonté du Comte, poussé par une juste ambition et un désir, non moins excusable, de gagner une somme certainement importante, Rapaud ne tergiversa plus...

Le bruit du galop troublant seul le silence de la nuit, ils traversèrent villes et villages, forêts, pacages... Parfois, François croyait apercevoir au bord d'un étang l'une de ces lavandières du clair de lune qui, incessamment, du crépuscule du soir au crépuscule du jour, battent et tordent leur infernale lessive... Alors sa main droite se détachait de la taille du Comte. Il se signait et la lavandière se diluait dans le paysage blafard...

Dans une clairière, des lutins avaient dressé leur camp et le promis de Louisonne eut la surprise de voir que Maupertuis, avec précaution, contournait le cercle formé par les tentes minuscules et ralentissait sa course comme s'il eût craint de troubler le sommeil des *drachs*, ainsi qu'on les appelait.

Le ciel pâlisait...

Ils étaient sortis des bois et foulaient une prairie à ruisselets quand une ronde de fées – de fades – à leur vue se dénoua mais pour courir vers eux avec d'amicales démonstrations...

Maupertuis, d'un grand coup de panache, les salua avant de s'immobiliser.

Ces gracieuses personnes se pressaient autour du cheval écumant qu'elles se mirent à bouchonner, de leurs écharpes vaporeuses, tout en parlant avec le Comte.

L'une d'elles lui demanda s'il n'avait pas soif ainsi que son compagnon. François n'aurait osé dire mot. C'était la première fois qu'il voyait des fées ! Mais le Comte assura qu'ils boiraient bien quelque chose. Presque aussitôt, celle qui l'avait interrogé lui présenta dans une coupe translucide « la première rosée du jour ». François trembla d'émotion quand il se vit offrir une coupe identique... De la main d'une fée ! Vous vous rendez compte !

Il but... et se dit que c'était cela, probablement, que l'on appelait un nectar.

Puis, après quelques propos, le Comte quitta ses amies, son cheval caracolant gaiement et ne paraissant pas plus fatigué que s'il venait de sortir de l'écurie.

Fort intrigué, François aurait voulu poser des questions, mais il savait que de roturier à seigneur cela ne se faisait pas.

Le Comte, devinant sa curiosité, apprécia sa discrétion et, de lui-même, le renseigna :

— Mon grand-père paternel avait épousé une fée ! dit-il.

On sait qu'il arrive en effet qu'un humain soit distingué par une fée, comme une humaine par quelque sylphe, et que les enfants nés d'une telle union, doués de mystérieux pouvoirs, se reconnaissent à certains signes...

— Voici l'aube ! observa le Comte. Nous avons un léger retard. Il ne faut pas le regretter. Je suis content d'avoir bavardé avec mes cousines. Ma grand-mère, actuellement auprès de la Grande Souveraine des Fées, les avait chargées de messages pour moi. Elle m'approuve de t'avoir choisi pour construire mon château fort et m'assure du concours de toute notre parenté.

Le soleil ne s'était pas encore hissé au-dessus du rideau de pourpre tendu à l'horizon quand ils arrivèrent à la haute roche que désigna le Comte.

— Sur ce faite, déclara-t-il, tu vas, maçon, me bâtir un château pour mille personnes. Trois cents serfs travailleront sous tes ordres. Je te paierai de dix sous d'or si je suis content. Sinon, ce sera la potence...

— La potence, Monseigneur ! gémit le pauvre bougre.

— Dix sous d'or... ou la potence... J'ai dit.

Vous devinez avec quel zèle il se mit à la tâche, rêvant, tour à tour, à Louisonne-Julie, aux dix sous d'or..., à moins que ce ne fût à l'horrible gibet.

Je dois dire, pourtant, que la peur ne l'obsédait pas trop. Il

connaissait son métier, François le maçon, et il était conscient de son savoir et de son habileté. N'empêchait que, de temps à autre, il ne frissonnât en évoquant l'ignominieux supplice qui l'attendrait en cas d'échec !

Certes, il n'y avait pas à craindre que ce preux, et petit-fils de Fée, s'allégeât de sa dette envers le maçon en arguant mensongèrement qu'il n'était pas satisfait. François était sûr de sa loyauté.

Hélas ! Il était sûr qu'il ne reviendrait pas sur sa parole : dix sous d'or... ou la potence.

Et... si beau que pût être l'ouvrage exécuté, le Comte le trouverait-il à son gré ?

Au bout d'un an, le mur d'enceinte était à moitié fait. Le Comte vint visiter le chantier et daigna approuver les travaux. Il félicita même son maçon, qui s'enhardit à demander un congé.

Nenni ! Il ne l'aurait point qu'il n'eût terminé...

Triste, François reprit la truelle.

Une nouvelle année passa. Le rempart s'élevait, invincible.

— D'autres que moi peuvent continuer, Monseigneur ! supplia Rapaud. Qu'il vous plaise me laisser m'en aller.

Le Comte restait inflexible.

Cependant, il rassurait son ouvrier sur le sort de sa mère et de sa fiancée.

— Elles t'espèrent avec confiance et je m'informe de leurs besoins.

François soupira et reprit la truelle.

Une nouvelle année passa. Il avait achevé la grosse tour.

— Je vais construire l'aqueduc pour amener l'eau ! dit-il au Comte. Pour le reste, ma présence n'est plus nécessaire.

— Inutile de construire un aqueduc ! déclara Maupertuis. Je me charge d'alimenter le château de toute l'eau qu'il faudra...

Sans s'attarder à manifester le moindre étonnement, François s'écria :

— Alors ! Je peux partir tout de suite.

— Oh ! que non pas, maçon, tu n'as pas terminé.

La mort dans l'âme, François reprit sa truelle. Une nouvelle année passa, l'édifice, superbe et fort, se dressait au faite de la roche comme sur un gigantesque piédestal.

Mais il restait à faire le donjon et à aménager les souterrains.

Le pauvre François avait l'impression qu'il ne viendrait jamais à bout de l'entreprise. Il maigrissait. Le sommeil et l'appétit le fuyaient. Parfois, il montait tout au haut de la formidable forteresse et regardait au loin, dans la direction du petit village où l'espéraient sa vieille mère et Louisonne-Julie...

— Seulement deux jours, Monseigneur ! Deux jours pour aller à mon village y voir ce que j'aime...

— Tu n'as pas terminé, maçon...

— Ah ! Monseigneur ! De grâce !

Mais ce répit lui fut refusé.

— Achève ta tâche ! répétait Maupertuis qui eut un geste généreux et habile.

— Voici douze sous d'or, maçon. Deux de plus que ne le prévoyait notre contrat. Un de mes pages en fera verser autant à ta mère et apportera à ta fiancée une robe de laine fine avec une ceinture de daim tartare, ornée d'une boucle d'argent.

Que pouvait faire François ? Il reprit la truelle.

Son honneur se trouvait engagé et, de plus, il subissait l'ascendant de Maupertuis non seulement parce que Maupertuis était un seigneur, et lui, malgré tout son génie, un pauvre hère, mais à cause aussi des mystérieux pouvoirs dont il avait eu la révélation. Car le Comte ne s'était pas vanté en affirmant qu'il se chargeait de trouver l'eau et de l'amener en son domaine.

François avait suivi l'opération.

Tenant en main une baguette de coudrier, son maître avait erré aux alentours... Soudain, la baguette s'était retournée...

— Creusez ici ! avait dit le Comte.

Et une source avait jailli qui fut captée et conduite avec une facilité inattendue.

— Cette baguette est un legs de famille ! expliqua le Comte. Elle me vient de ma grand-mère Fée, fille d'une ondine...

Enfin, il n'y eut plus une pierre à poser au nouveau château fort, plus un coup de truelle à donner.

François allait pouvoir rejoindre celles qu'il avait laissées et il les rejoindrait fort enrichi.

Trente-deux sous d'or, il toucha, et comme autre fastueux supplément, devinez quoi ? La baguette de coudrier. La baguette magique qui tressautait au-dessus des eaux cachées.



Ainsi nanti, l'heureux maçon reprit en chantant le chemin de son village.

Il envisageait comment faire fructifier l'important capital qu'il rapportait. Il achèterait des matériaux supérieurs... Peut-être bâtirait-il pour y vivre avec Louisonne-Julie une demeure capable d'attirer l'attention et de lui valoir des commandes... Alors, on pourrait développer l'entreprise, prendre des ouvriers... Louisonne-Julie n'était pas une dépensière, ils s'entendraient bien tous deux... Mais elle serait contente qu'il pût lui acheter un bel anneau d'or. Ils iraient le choisir à

Limoges et, là, si quelque chose encore lui plaisait (il y avait de si tentantes boutiques dans la grande ville), eh ! bien, il entamerait un peu plus le premier de ses trente-deux sous d'or...

François marchait légèrement, d'un pas dont la rapidité croissait et il ne ressentait pas la moindre fatigue, tiré, soulevé par ses rêves d'amour et d'ambition.

Tout à coup, il s'arrêta.

D'où venait cette rumeur ?

Il n'eut pas à chercher longtemps. Une troupe affolée de paysans débouchait...

— Sauvez-vous avec nous ! lui crièrent-ils. Les gens du baron de Pontarion pillent et tuent tout sur leur passage ! Nous courons nous réfugier au château de Bénévent.

François connaissait ces exodes des faibles vers les citadelles protectrices. Il savait qu'il n'y avait pas d'autres recours quand se déchaînait la furie de brigandage de quelque mauvais sire. Changeant de direction, il se mêla donc à la cohue en panique...

Le vidame de Bénévent, averti par ses guetteurs, fit aussitôt abaisser le pont-levis...

Il était temps ! À peine l'avait-on relevé que ceux de Pontarion surgirent.

Un siège, tenu pour terrible par les historiens, commença. Les assaillants, de leurs béliers, frappaient les portes de fer et chaque coup se propageait au travers des remparts du haut desquels les assiégés déversaient des tonnes d'huile et de poix bouillantes...

Le concours de Rapaud s'avéra précieux. Il réparait les brèches provoquées dans les murailles par l'ébranlement. Il consolidait les points faibles et il n'avait pas son pareil pour laisser tomber, juste sur l'ennemi visé, les brûlants liquides...

Bénévent tenait bon.

Las ! Un danger aussi redoutable que le danger extérieur menaça... Les assaillants avaient coupé l'aqueduc !

Peu de jours après, l'eau, pourtant rigoureusement rationnée, manqua. Sous la chaleur accablante de l'été, les hommes tombèrent comme des mouches. D'autres, les yeux exorbités, injectés de sang, fous de soif, couraient et se convulsaient. Il y en eut même qui, voyant miroiter l'eau noirâtre des douves, se précipitèrent du haut des remparts.

Le vidame de Bénévent, pour conjurer le péril, ne marchanda pas. Il offrit à qui pourrait ramener de l'eau à Bénévent sa fille en mariage, la belle Hermeline dotée d'une vaste châtellenie et de mille sous d'or...

Mais François avait déjà tiré de son bissac la baguette magique et commencé sa prospection... Son cri de victoire attira l'attention de tous... La baguette avait tressauté si fort qu'elle lui avait échappé.

On creusa comme il dit de le faire et l'eau parut..., s'épandit..., glouglouta gaiement...

Les hommes y plongeaient leur visage en fièvre, s'y désaltéraient à même comme un troupeau et ainsi ranimés se sentaient invincibles.

À quelques pas, Hermeline, au bras de son père, souriait à celui dont elle devait être la merveilleuse récompense. Son père, lui, restait soucieux.

Il avait donné sa parole et eût rougi de la reprendre. Mais quel sacrifice lui imposait l'honneur !

Ah ! Il n'avait pas pensé que ce serait l'habile maçon qui les sauverait !

Tout au contraire, il faut croire qu'Hermeline l'avait espéré. Dès le premier jour, ses beaux yeux s'étaient posés avec amour sur le roturier valeureux.

Cependant, François ne réclamait pas le prix de sa découverte, tout occupé par la canalisation des eaux du miracle.

Hermeline eût accepté moins de réserve de sa part, mais le vidame trouvait son compte dans l'attitude de leur sauveur, qu'il n'était vraiment pas pressé d'avoir pour gendre.

Un événement précipita le dénouement.

Un détachement de l'armée royale passait par là, dirigé par le plus jeune frère du Souverain qui, comprenant la situation, assaillit les assaillants. Pontarion lâcha prise.

Le vidame reçut magnifiquement ses alliés imprévus. Comme il exprimait sa gratitude au noble capitaine, celui-ci l'assura de tout son respect. Le vidame, naguère, s'était couvert de gloire au service du Roi qui ne l'avait point oublié.

— Mon Père, suggéra peu après Hermeline, puisque vous êtes si bien en cour, il vous serait facile d'obtenir que François Rapaud fût anobli. Ne s'est-il pas conduit en véritable chevalier ?

— Il est vrai, ma mie, et si le garçon a pour nous les sentiments que nous avons pour lui, il entrera dans notre famille. Je vais éclaircir cette affaire...

— Je vous en prie, mon bon Père ! murmura Hermeline, rougissante, et qui n'osait pas être heureuse...

Il est des cœurs qui ne se trompent guère au sujet de ceux qu'ils aiment...

Hermeline avait l'intuition des souffrances qui l'attendaient.

En effet, quand son père eut rappelé à François Rapaud qu'il était le gagnant de la triple récompense, François avait hoché la tête et déclaré, joignant le geste à la parole :

— Permettez que je mette genoux en terre pour vous remercier des grâces dont vous étiez prêt à me combler, moi, pauvre maçon...

Puis sans ambages :

— Celle à qui j'ai donné ma foi n'est pas ici, Messire, et, à mes yeux, elle est la plus avenante, de Bordeaux à Paris. Souffrez que je la rejoigne en emportant le souvenir de vos bontés...

Hermeline, qui n'avait pu maîtriser son impatience, les rejoignit comme il prononçait ces mots. En fille bien née, elle sut dissimuler sa douleur et sourire à son bourreau bien-aimé.

Puis, montée au haut de la plus haute tour, elle le regarda s'éloigner, chevauchant le plus bel alezan de l'écurie du vidame qui le lui avait offert, ainsi que les mille écus d'or.

Du haut de la plus haute tour, Hermeline le regardait s'en aller... Puis, lui-même et le cheval ne furent plus qu'un point à l'horizon... un point qui s'effaça tout à coup.

Alors, la noble fille se retourna vers la servante fidèle qui l'avait suivie et ordonna que l'on préparât son propre départ. Hermeline de Bénévent devint carmélite au couvent du Dorât où l'on conserve sa mémoire.

Quant à François, il épousa celle qui l'avait attendu sans défaillances et qu'il avait aimée, lui aussi, de loin comme de près, sans défaillances.

Devant Dieu et les hommes, François Rapaud et Louisonne-Julie Migrot furent unis enfin et la mère de François eut le bonheur de les bénir.

Ils vécurent heureux et prospères, entourés de leurs nombreux enfants et petits-enfants, qui apprirent eux-mêmes et apprirent à d'autres le maniement de la baguette de coudrier. Par la suite, on ne compta plus, dans le pays, ceux qui, armés de la petite fourche magique, furent capables de déceler nappes d'eau..., sources..., trésors divers...

Ils firent école et, de nos jours, vous entendez parler de leurs émules en mainte occasion.

On les appelle des *sourciers* ou, quand on veut paraître savant, des *radiesthésistes*.



Ô mon cher Limousin



ELLE me transmet bien d'autres contes relatifs au pays de Marche, la narratrice d'un soir d'automne vers qui me conduisirent les elfes blancs que j'avais vus danser, près du bois roux, aux pointes des bruyères...

Puissent ceux-là que j'ai tenté de rapporter ici pour vous vous inciter à parfaire votre connaissance d'un folklore qui est l'un des plus riche du monde.

Alors, j'aurais rempli ma mission d'amour envers cette contrée grave et douce, sévère et tendre, réservée dans son accueil, mais ne reprenant jamais son cœur une fois qu'elle l'a donné... Ô mon cher Limousin, vous que j'eusse choisi pour petite patrie si l'on pouvait choisir et si le Ciel ne m'avait accordé l'éclatant privilège de naître Savoyarde !

1 Chaleil : lampe limousine à huile faite d'une petite cuvette que termine une extrémité effilée par où trempait la mèche.

2 Fête du pays avec éventaires, jeux, tirs.

3 Quand j'avais votre âge, mes jeunes lecteurs, j'avais imaginé, pour distinguer les stalactites des stalagmites, ce moyen mnémotechnique que je vous livre pour ce qu'il vaut : Je me rappelai définitivement que stalagmite désignait la concrétion calcaire d'en bas à cause du « g » que comporte le terme « gît », bien que les stalagmites ne gisent pas sur le sol mais s'y dressent.

4 En Limousin, on appelle *brette* (de Bretonnes) les magnifiques donneuses de lait qui cependant sont difficilement surpassées... Un grand Limousin, André Thérive, voit là une preuve de la modestie de ses compatriotes.

5 Dante a introduit dans sa divine *Comédie* un fragment de poème limousin.

6 Célèbre brigand de l'Isère.

7 *Présentement* : les Limousins d'aujourd'hui emploient encore cette locution dans son sens étymologique exact.